Archiv für Philosophie.
I. Abteilung:
Archiv für Geschichte der Philosophie.
XXXIV. Band, 3. und 4. Heft.

IV.

Des Caractères Généraux de la Philosophie Française de 1912 à 1922.

Par
Raymond Lenoir (Paris).

Trop violente est la tragédie d'Europe pour ne pas s'emparer ujourd'hui de la plupart des esprits; et ceux- la même qui doivent une discipline intellectuelle de demeurer maîtres de leurs émotions oient le passé se dérober à leur recherche sous la poussée de faits ans précédent, le présent s'obscurcir sous l'épervier lancé sur le nonde par la coalition d'intérêts privés et d'égoïsmes. A la faveur 'un silence de cinq ans, une publicité bien faite, l'accès de certaines evues internationales permettent aux chapelles littéraires médiatrices e groupements politiques d'extrême-droite et d'extrême gauche e s'attribuer un rôle singulièrement exagéré et incitent parfois les trangers à voir en elles l'expression même de la pensée française. 'est que les philosophes et les savants, plus dignes, plus ind endants, plus confiants dans la vertu interne de leur oeuvre, issent faire le temps. Ils savent que les lauriers tôt coupés se anent et qu'il est toujours des chercheurs de vérité. Pour ceux ui cherchent, il convient peut-être d'esquisser les caractères énéraux de la pensée française contemporaine.

* * *

La Troisième République, au lendemain du Second Empire, du créer des moeurs, des institutions, une tradition intellectuelle. 'oeuvre de Gambetta et de Jules Ferry qui mit fin à une période 'ordre moral, l'oeuvre de Ribot et d'Espinas qui rénovèrent

l'étude de l'homme et des sociétés, le rayonnement de Michelet, de Claude Bernard et de Renan suscitèrent un effort vigoureux et probe pour garantir les droits de l'homme, fonder une morale civique sur le culte de la patrie, et demander aux sciences des vues d'ensemble sur l'univers. Bien que le passé se prolongeât encore dans les milieux universitaires où un courant spiritualiste tentait de sauvegarder le libéralisme politique, la liberté morale et l'immortalité de l'âme, la France affirmait autour de 1890 sa volonté d'être laïque, positive et scientifique. C'était la démocratie confiante dans l'avenir de la science, s'ingéniant à prendre conscience de soi en saisissant sur le vif le nationalisme, l'internationalisme, le socialisme, le syndicalisme qui la travaillaient. Elle modelait la conscience de jeunes hommes que leur jeunesse même rendait insatisfaits, désireux d'une vie plus intense, attentifs, tel Durkheim, à la révolte des forces sociales méconnues par le radicalisme, tel Bergson, à la révolte des forces intérieures méconnues par l'idéalisme de Taine. Elle n'en fournissait pas moins une base solide à la philosophie de l'intuition ainsi qu'à la sociologie. Elle assurait ainsi une continuité latente de la pensée qui a interdit tout renouvellement profond d'inspiration dans le cours des dix dernières années.

En effet nì les révolutions opérées dans les techniques par la grande industrie, ni les révolutions opérées en musique par d'Indy, Debussy, Ravel, Paul Dukas et Magnard, en sculpture par Rodin et Bourdelle, en peinture par les artistes librement inspirés de Cézanne, de Van Gogh et de Gauguin et par les cubistes, dans l'art de la scène par les Ballets Russes n'ont provoqué de réflexions sur les arts et les beaux-arts. A peu près dans le temps où parut l'oeuvre maîtresse de Lévy-Bruhl, *la Morale et la Science des Moeurs*, l'évolution des moeurs rendait vaine toute discussion théorique et métaphysique sur le problème moral. Seule la science a retenu l'attention des esprits. C'est qu'au moment même où les autres formes de l'activité humaine s'épanouissent, la science traverse une crise. La logistique, les géométries non-euclidiennes apparaissent; une révolution préparée par les travaux de Maxwell et de Lorentz, pressentie par H. Poincaré, formulée par Langevin, bouleverse la physique; l'étude des colloïdes permet de constituer la chimie physique; l'expérimentation renouvelle le problème de

l'hérédité; la sociologie fondée par Auguste Comte trouve sa méthode. Ce grand mouvement donne naissance aux travaux de P. Boutroux sur *l'Analyse Mathématique*, de J. Perrin sur *les Atomes*, de J. Duclaux sur *la Chimie de la Matière Vivante*, de Le Dantec sur *le Mécanisme de la Vie*, de Blaringhem sur *les Problèmes de l'Hérédité expérimentale*, de Rabaud sur le *Transformisme et l'Expérience, l'Hérédité et les Variations, la Tératogénèse*, de Bohn sur *la Forme et le Mouvement*, de Bohn et Drzewina sur *la Chimie et la Vie*, de M. Boule sur *l'Homme fossile.* Cependant les travaux de *l'Année Sociologique* dirigée par Durkheim, des indianistes groupés autour de Sylvain Lévi, de linguistes comme Meillet enrichissent l'étude des sociétés; les recherches patientes de Piéron, les *Médications Psychologiques* du Dr. Pierre Janet, les pénétrantes études consacrées par Delacroix au mysticisme et tout récemment à *la Religion et la Foi*, les analyses de Dugas, les beaux essais de Rémy de Gourmont, les vues ingénieuses de J. de Gaultier enrichissent l'étude de l'homme. Boutroux et Victor Delbos continuent leur travaux sur l'histoire de la philosophie où ils réservent une large place à la philosophie allemande. Devant les formes multiples de l'expérience et la souplesse croissante des techniques, les savants éprouvent le besoin d'entreprendre une critique interne de la science; c'est l'oeuvre de H. Poincaré, de Duhem et de Meyerson; c'est l'oeuvre de Le Dantec; ce sont les *Eléments de Biologie générale* de Rabaud qui rejoignent librement l'oeuvre de Lamarck. Devant le pluralisme brusquement révélé par les valeurs scientifiques nouvelles, les philosophes se jugent tenus de remanier les notions courantes et voient le sentiment du divers ébranler la foi dans les doctrines *a priori*. Ils s'affranchissent d'une philosophie confondue avec la métaphysique, discipline privilégiée capable de découvrir par sa vertu propre la loi des êtres et des choses et portant en elle les catégories qui président de toute éternité à la représentation humaine. Les systèmes spiritualistes ou néo-spiritualistes issus plus ou moins directement de l'Eclectisme et de l'opportunisme propre à l'Université n'apparaissent plus que comme des survivances. Le Criticisme, le Néo-Criticisme de Renouvier, la construction dialectique de Hamelin laissent transparaître le caractère aventureux des équipées métaphysiques; ni les uns ni les autres ne font corps avec

la science; ils refusent de la suivre dans ses déplacements continuels. Faire entrer de force dans des cadres artificiels une réalité présentant une diversité toujours nouvelle et des ressources inattendues, se prêter à des combinaisons de concepts, fantômes de réalité, devient un jeu de dupe qui refuse l'intelligence des choses. Un sentiment plus vif du devenir se fait jour. Et les esprits se tournent naturellement vers l'expérience positive pour échapper au pluralisme de fait engendré par le morcellement et la divergence des disciplines scientifiques.

Mais la réalite donnée est trop complexe pour que l'expérience ait de la simplicité. Il n'y a pas seulement l'expérience objective enrichie par les apports positifs de Loeb, de Munsterberg et de l'école de Marburg, de Freud et de Adler, de Kraepelin, de Betcherew et de Pawlow, de Titchener, de Frazer et de l'Ecole anglaise d'Anthropologie, et de Baldwin, collaborant avec nos savants fidèles aux traditions du 18e Siecle comme au rationalisme expérimental de Claude Bernard — l'expérience objective source de toute spéculation pour les uns comme pour les autres. Il y a encore l'expérience intime moralisante, esthétique et religieuse dont le Pragmatisme américain, les travaux de Leuba, James, Dewey, Schiller proposent une expression critique, rejoignant la direction donnée à l'imagination métaphysique par Maine de Biran, Ravaisson, Renouvier même et incitant les philosophes à prendre pour objet de réflexion les données de la conscience individuelle, envisagée soit dans son développement moral et religieux à la manière de Boutroux, soit dans son développement artistique et ses aspects primordiaux à la manière de Bergson. Et, comme la critique interne de la science vient de mettre en lumière la mobilité de son objet, la relativeté de ses méthodes, le caractère approximatif de ses résultats, une inquiétude gagne le pays de Descartes où l'enseignement universitaire lègué par Cousin et M. de Fortoul n'a pas réussi à faire disparaître la tradition positive. Les esprits les moins prévenus contre la science estiment qu'examiner la valeur de la science, la valeur de la vérité scientifique présente pour la conduite des idées comme pour la discipline de l'action un interêt primordial. Un débat s'institue autour de l'intellectualisme. Or Henri Bergson a donné de l'intellectualisme une critique ample, suggestive, propre à flatter les goûts imprécis et les désirs secrets de ceux qui inclinent

ar tempérament vers une représentation artistique des choses et aissent à l'imagination le soin de construire et détruire indéfiniment, avec pour matériaux les possibles, des palais métaphysiques où erre quelque Tarquin. Un déplacement insensible se produit donc et c'est l'examen du Bergsonisme qui va faire le fond du débat.

Bien que, dans *l'Energie Spirituelle* parue en 1919, Bergson développe quelques anticipations concernant la survivance, la „trempe de la conscience" lors de son passage à travers la matière en vue d'une action plus efficace et d'une vie plus intense, l'épanouissement de l'élan vital nourrissant la générosité et l'héroisme, cet ensemble d'essais et de conférences ne modifie pas de manière sensible les caractéres généraux d'une doctrine où l'intuition projette sa lumière sur la conscience, l'ésprit et la vie, pour laisser dans l'ombre la vie morale, la vie artistique et la vie religieuse à la faveur d'un clair-obscur. Par là même, en attendant que paraisse une Morale ou une Esthétique, une polémique s'étendant sur une dizaine d'années conserve son actualité. Les mérites critiques du Bergsonisme étaient grands, qui substituait au temps, forme *a priori* de la sensibilité, la durée concrète, prévenait l'irradiation du mécanisme et dénonçait la prétention commune au Criticisme et au Néo-Criticisme d'établir une fois pour toutes les éléments de la représentation. Mais cet effort était trop savant pour être apprécié avec une entière justesse par ceux qui, comme R. Gillouin, J. Segond, Le Roy, Seillière se sont fait les propagateurs d'une doctrine où ils voient simplement un coup d'état philosophique instaurant l'anarchie des désirs ou l'oligarchie d'intérêts politiques ou religieux enveloppés et confus. D'autres ont nourri plus librement et plus ouvertement de Bergsonisme leurs croyances religieuses comme Lotte ou leur apologie bourgeoise du prolétariat et de la violence comme G. Sorel. La déviation que ses défenseurs ont fait subir au Bergsonisme a entrainé le littérateur Benda, sectateur d'un rationalisme formel et René Berthelot, historien averti des courants pragmatistes à voir en lui une expression du romantisme défini dans son opposition avec un cartésianisme un peu menu, cependant que Maritain, au nom du catholicisme, a repoussé comme une invitation au mysticisme et au panthéisme la philosophie de l'intuition. Wilbois et tout récemment Rodrigues l'ont envisagée dans ses rapports avec la morale. Une semblable position com-

promet gravement l'avenir du Bergsonisme. Ses zélateurs n'ont pas permis qu'on lui rendît pleinement justice. Personne en France n'a fait montre d'une sérénité suffisante pour séparer avec netteté les thèses bergsoniennes des commentaires qui en faussent la portée historique, pour restituer dans sa pureté, dans son ambiguité parfois, la philosophie de l'intuition et demander à l'étude d'une époque entière, non d'une oeuvre, les raisons spéculatives et sociales du discrédit passager de l'intelligence.

Aussi est-ce en dehors du Bergsonisme que semblent bien se concentrer aujourd'hui les forces vives et de la réflexion métaphysique: dans l'oeuvre originale, pénétrante et profonde de Léon Brunschwicg, que *les Etapes de la Philosophie Mathématique*, *Nature et Liberté*, un article sur *l'Orientation du Rationalisme*, *l'Expérience humaine et la Causalité* viennent d'enrichir d'aspects nouveaux. Suivant une méthode curieusement impressionniste, l'historien de Spinoza, commentateur de Pascal, se place au point de convergence du courant métaphysique et du courant scientifique. Lachelier lui a appris que la puissance intime de la conscience réside moins dans un effort du vouloir que dans l'acte de juger. Boutroux lui a révélé la valeur de la contingence; la pensée mathématique l'a doté d'une discipline. Aussi, sachant „avoir le scrupule de s'attacher étroitement à l'exactitude, à la subtilité, à la complexité du développement scientifique", estimant que la nature a brisé nos concepts et que toute la perspective de la spéculation a changé, il ne saurait fonder une doctrine ni sur un moment de la pensée scientifique ni en dehors de la pensée scientifique. Il la suivra donc dans son devenir. Il s'attache à la conscience dans son activité propre, le jugement qui seul assure la connaissance d'un univers extérieur et d'un passé réel sans jamais se détacher de la conscience. Dans la *philosophie du jugement*, la nature et l'esprit apparaissent, se développent, s'approfondissent corrélativement; le problème du souvenir et de l'inconscient se résoud: „dans la conscience présente, en tant qu'elle est riche de la totalité de notre expérience, en tant qu'elle est animée par l'activité ordinatrice de la raison, il trouve de quoi constituer la vérité certaine et fonder ainsi la réalité du passé. De même, s'il affirme à juste titre la priorité de l'inconscient, c'est parce qu'il l'affirme à titre de relation suggérée par la conscience et qui ne commence à exister qu'à partir du moment où la conscience s'est

emontrée à elle-même la nécessité du moment explicatif. L'inconscient est donc dépassé dès qu'il est découvert." La philosophie du jugement offre une base nouvelle à la psychologie de l'intelligence en suivant dans son devenir le savoir humain; en révélant, dans l'évolution de la pensée mathématique, la liberté d'invention dont les données intuitives ont été seulement l'occasion; en affranchissant la physique de tout assujettissement. Aussi est-ce à un idéalisme critique que Brunschwicg demande une théorie solide de l'expérience scientifique, manquée selon lui par les doctrines toujours arbitraires et livresques et *a priori* de l'empirisme classique. En raison même de sa complexité, de la multiplicité des données positives comme de la délicatesse des théories scientifiques qu'elle analyse, la philosophie du jugement est d'un abord plus difficile que le Bergsonisme. Elle requiert, pour être appréciée dans le détail, une éducation scientifique. Aussi tend-elle à s'opposer sans éclat, mais de toute sa vigueur interne, à la philosophie de l'intuition comme au rationalisme universitaires pour maintenir les droits de la pensée saisie dans l'essence même de la connaissance et de l'expérience humaines, la science.

Cependant que Bergson et Brunschwicg demandent à la conscience individuelle envisagée, il est vrai de manière toute différente les vues d'ensemble propres à constituer la spéculation philosophique, Émile Durkheim dénie aux consciences individuelles, fussent-elles appuyées sur les disciplines scientifiques, et accorde à la seule *conscience collective* la capacité d'embrasser des portions suffisamment vastes du réel. Dans *les Formes Elémentaires de la Vie Religieuse*, il ne fait pas seulement oeuvre de sociologue en opposant à l'animisme et au naturisme le totémisme comme religion élémentaire; il fait encore oeuvre de philosophe en dégageant de cette étude des conclusions générales concernant la théorie de la connaissance. „La conscience collective est la forme la plus haute de la vie psychique. Placée en dehors et au dessus des contingences individuelles et locales, elle ne voit les choses que dans leur aspect permanent et essentiel, qu'elle fixe en des notions communicables. En même temps qu'elle voit tout de haut, elle voit au loin; à chaque moment du temps, elle embrasse toute le réalité connue. C'est pourquoi elle seule peut fournir à l'esprit des cadres qui s'appliquent à la totalité des êtres. et qui permettent de les penser.

Ces cadres, elle ne les crée pas artificiellement, elle les trouve en elle". Elle les trouve dans la vie religieuse, „forme éminente et comme l'expression de la vie collective tout entière". La religion comme système de rites et de croyances „reposant sur une expérience spécifique dont la valeur démonstrative n'est, en un sens pas inférieure à celle de l'expérience scientisique, tout en étant différente", présente dans une union indissoluble la pensée et l'action avant que la réflexion philosophique et scientifique ait pu les disjoindre. Elle offre aux groupes sociaux étroitement associés avec les autres règnes de la nature une représentation symbolique et totale du milieu humain et du milieu physique. Elle s'empare des pensées comme elle réglemente les actions. Elle donne naissance aux *représentations collectives*, aux concepts, aux catégories, aux classifications qui arrachent l'individu à l'inconstance des impressions sensibles. Elle donne naissance aux techniques, aux notions essentielles de temps, d'espace, de genre, de force, de personnalité, d'identité, de contradiction. Lors donc que l'expérience positive et la pensée scientifique apparaissent, elles s'insèrent dans des cadres mentaux, dans des formes logiques élaborés par la pensée religieuse et marqués au sceau de l'impersonnalité. Durkheim se croit ainsi autorisé par les résultats de ses travaux à adopter une attitude aussi conciliante que celle de Boutroux vis-à-vis de l'antagonisme entre la science et la religion et incline à voir simplement dans la pensée scientifique une forme plus parfaite de la pensée religieuse. Cette puissante réflexion, empreinte d'une grande vigueur dialectique subordonne la théorie de la connaissance à l'étude des groupements humains objet propre d'une sociologie dont le principe est: „*ce qui, dans l'homme, est spécifiquement humain, dépend de causes humaines*". Par là même elle rétablit les droits de l'histoire, rejoint involontairement l'orientation si féconde de Michelet et de Renan et montre sa voie à la philosophie de l'avenir.

Mais l'oeuvre du fondateur de l'école sociologique n'est pas exempte d'influences secrètes exercées par une atmosphère métaphysique. Là où elle établit unité et accord d'autres oeuvres dénoncent divergence et conflit. Dans un récent travail sur *la Mentalité Primitive* mettant en relief le cararactère mystique de la causalité primitive attribuée à des forces invisibles, toujours présentes, presque toujours agissantes et s'identifiant au *mana*

évy-Bruhl accentue la divergence d'orientation que *les Fonctions Mentales dans les sociétés supérieures* avaient établi entre la *mentalité logique*, issue de la civilisation méditerranéenne où se ont développées la philosophie rationaliste et la science positive t la *mentalité prélogique* des primitifs obéissant à la *loi de participation.* La substitution de l'histoire comparée de la connaissance à la théorie de la connaissance permet à Lévy-Bruhl de rejoindre ar delà la pensée scientifique, par delà la pensée religieuse, la conscience ollective dans son activité première, dans ses caractères généraux, avant ême qu'elle ne se soit objectivée dans des institutions et des pratiques rganisées présentant quelque analogie avec celles des sociétés modernes. Il accroît le champ d'expérience offert à la conscience ollective et montre que, pour être sociaux, les éléments de la eprésentation ne sont pas nécessairement constitués au sein de la ensée religieuse. Fidèle à la préhistoire et à l'histoire des sociétés umaines, fidèle, semble-t-il, aussi à certains aspects de la loi des rois Etats, l'oeuvre de l'historien d'Auguste Comte enregistre toutes s vicissitudes de l'activité mentale étroitement dépendante de tat social et des moeurs. Trop exempte de dogmatisme pour ouloir apporter des conclusions qui dépassent le cadre de ses echerches, trop lucide pour conférer une valeur d'absolu aux données urement relatives qui émanent de la conscience collective comme e la conscience individuelle, elle attend seulement de la sociologie u'elle permette de mieux discerner dans notre présent les germes ivants des survivances, et qu'elle ait prise sur les moeurs à la anière dont les autres sciences ont prise sur les choses.

* * *

Mais, si les événements mondiaux survenus depuis 1914 n'ont ntravé en rien ni le développement international de la pensée ientifique attachée déja à poursuivre les conséquences de la héorie d'Einstein, ni l'évolution individuelle de penseurs français mportés par l'élan de leur pensée, il serait injustifié d'en conclure ue notre réflexion tout entière s'est formulée avec une sérénité pinoziste, sous l'espèce de l'éternité. Trop d'attaches secrètes relient a pensée à l'activité des grands groupements humains, au passage es générations, au renouvellement des conditions d'existence, au eplacement continuel du présent. Depuis une dizaine d'années, a mort éprouve cruellement les milieux philosophiques: avec H. Poin-

caré, Rodier, Couturat, Jaurés, R. Hertz, Remy de Gourmon V. Delbos, Duhem, Ribot, Le Dantec, Liard, Durkheim, Lachelie G. Milhaud, E. Boutroux, Espinas, ce sont de bons ouvriers, c sont les représentants autorisés d'un moment de la pensée françai qui se sont tu. Pendant quatre ans de guerre trois ou quat générations de jeunes hommes sont tombées, que l'action combiné de maîtres comme Bergson, Delbos, Delacroix, Brunschwicg, Durk heim, Lévy-Bruhl et de courants irrésistibles comme le mouveme artistique et le mouvement socialiste incitaient à se libérer de tou préjugé, de tout faux-semblant pour porter dans l'étude de l'homm des sociétés et de l'expérience humaine une netteté de vues à l Stendhal. Dans le même temps, en tous pays, les échanges inte nationaux sont devenus moins intenses, l'esprit critique moi assuré, l'opinion publique maîtresse. L'appréhension de bouleve sements sociaux a favorisé un mouvement de conservation politiq et un retour de croyances religieuses et de convictions spirites. E France de nouveaux rapports entre l'Eglise et l'Etat tendant à re tituer au Catholicisme sa valeur d'institution sociale, ont remis e vogue le Néo-Thomisme où d'aucuns pensent trouver la disciplin intellectuelle qu'une spéculation positive leur refuse. D'où un réve des études d'histoire religieuse, les études d'Alfaric sur *St. Augusti* celles de Gilson sur le *Thomisme* et *la Philosophie Mediéval* L'état de guerre a donné une entière actualité au probléme ju dique et moral des rapports entre les nations et suscité un nomb considérable d'études sur le droit et la force, la responsabilité co lective, les nations, les nationalités, les droits des peuples, et s les institutions nouvelles, base d'une morale internationale, la Socié des Nations et la Conféderation Internationale du Travail. Pa contre les répercussions de la Révolution Russe n'ont pas enco atteint un stade spéculatif.

Tandis qu'une connaissance plus approfondie des pragmatism anglo-americain et italien, la vogue de Papini et la vogue de Freu déja démodé dans l'Europe Centrale, les remarquables études de Xavi Léon sur Fichte, d'Andler sur Nietzsche, les curieux essais sociau de J. Guehenno attestent la réapparition de l'esprit européen, que ques esprits suivent une orientation différente. Sans méconnaît la nécessité des échanges, sans méconnaître la fécondité des collab rations que la paix institue entre les groupes savants des différent

ations unies dans un même amour du vrai, ils estiment qu'un ipliement de quatre années sur nous-mêmes nous a mis en contact étroit vec la tradition vivante de la France, celle des savants et des moralistes, elle que l'Eclectisme et le Spiritualisme officiel ont écarté pour lui substituer un syncrétisme bâtard, composite, artificiel. du à l'ingéniosité historiens trop pragmatistes. *La Philosophie française* de V. Delbos, *Psychologie de Stendhal* où Delacroix annonce une histoire de la sychologie française au XIXe Siecle, les travaux de Seillière sur les ourants romanesques et romantiques, les articles de R. Lenoir sur rtains savants et philosophes du XIXe et du XVIIIe siècles, la *hilosophie de Lachelier* de Séailles rejoignent les numéros de la *evue de Métaphysique et de Morale* consacrés à Rousseau et à alebranche. Ils illustrent l'attitude française face à la vie; ils ppellent que philosopher est instituer un équilibre entre des forces vantes qui ne sont pas toutes de l'espèce de la pensée. Par là ême ils préparent, avec les sociologues. la prise de conscience de xpérience mondiale instituée par la guerre, expérience grosse de volutions mentales à peine soupçonnées par des littératures tout motives et impressionnistes, par des groupements humains installés ns leurs habitudes.

Que leur effort se prolonge, se précise. et il apparaîtra peut-re bientôt à toutes les jeunesses du monde — car l'avenir sera t par les jeunes hommes — à toutes les jeunesses du monde ivres nouveauté. comme il apparut à Nietzsche après 70, qu'il est lendemain des guerres, pour l'humanité civilisée, un seul objet nquiétude et d'amour: la civilisation. Pour sauvegarder l'oeuvre gile des hommes, maintes fois interrompue, maintes fois reprise, il st pas trop de tous les hommes de bon vouloir qui pensent et issent de par le monde, riches de leur jeunesse, de leur sincérité, leur ferveur. Il n'est pas trop non plus du souffle de notre ssé transmettant depuis la Renaissance, de savant à savant, de oraliste à moraliste, de créateur à créateur, la parole de vie qui nsforme les moments d'intelligence en mouvements de générosité, umanisme.

Bibliographie.

1911.

ngevin, Le Temps, l'Espace et la Causalité dans la Physique moderne. Bulletin de la Société française de Philosophie, 19 oct.

Rabaud, Le transformisme et l'Expérience.

1912.

Mort de Fouillée, H. Poincaré.

Réédition de l'Enchaînement des Idées fondamentales de Cournot.

Traduction de la Pensée humaine de Höffding.

Benda, Une Philosophie de la mobilité.

Bréhier, Schelling.

Brochard, Etudes de Philosophie ancienne et moderne.

Brunschwicg, Les Etapes de la Philosophie mathématique.

Durkheim, Les Formes Elémentaires de la Vie Religieuse.

De Gaultier, Comment naissent les dogmes.

Gillouin, Philosophie de Henri Bergson.

Lévy Bruhl, Les Fonctions mentales dans les Sociétés Inférieures. 2. ed.

H. Lichtenberger, Novalis.

Meyerson, Identité et Réalité.

Revue de Métaphysique et de Morale. N°. consacré à J. J. Rousseau.

Segond, L'Intuition bergsonienne.

Simiand, La Méthode positive et la Science économique.

J. Tannery, Science et Philosophie.

Wilbois, Devoir et Durée.

1913.

Mort de Rodier.

Réédition de l'Essai sur le Métaphysique d'Aristote de Ravaisson, des Essais de Critique Générale de Renouvier.

Traduction de l'Idée de Vérité de W. James.

R. Berthelot, Un Romantisme utilitaire. II. Bergson.

Duhem, Le Système du Monde (1913, 1916).

Gilson, La liberté chez Descartes et la théologie. Index scolastico-cartésien.

Halbwachs, La classe ouvrière et ses niveaux de vie.

— La théorie de l'homme moyen.

Lasserre, La doctrine officielle de l'Université.

Le Dantec, Evolution individuelle et hérédité.

— Le Mécanisme de la vie.

Maritain, La philosophie Bergsonienne.

Paulhan, L'activité mentale et les éléments de l'esprit.

Perrin, Les Atomes.

H. Poincaré, Dernières pensées.

Rey, *Les Fondements objectifs de la notion d'électron*. Revue philosophique.

1914.

Mort de Evellin, Jaurès, Couturat.

Edition de Pascal par Brunschwicg, P. Boutroux, F. Gazier.

Traduction de l'Autobiographie d'Emerson.

Traduction de l'Introduction à la philosophie de W. James.

Traduction de la Psychologie des Phénomènes Religieux de Leuba.

Traduction de la Conception mécaniste de la vie de Loeb.

Dr. Ch. Blondel, La Conscience Morbide.

—, La Psycho-Physiologie de Gall.

P. Boutroux. Les Principes de l'Analyse mathématique.

de la Valette, Montbrun. Maine de Biran.

Régis et Hesnard, La Psycho-Analyse.

Ribot, La vie inconsciente et les mouvements.

—, *La Logique affective et la Psycho-Analyse*. R. Ph. II.

. Richard, La question sociale et le mouvement philosophique au XIX. Siècle.

olterra, Hadamard, Langevin, P. Boutroux: H. Poincaré, l'oeuvre et le savant.

1916.

Mort de Delbos, de Duhem.

raduction de la Volonté de croire de W. James.

runschwicg, *L'Arithmétique et la théorie de la connaissance.* R. Méta. Mo.

elbos, Le Spinozisme.

Ioulinié, De Bonald. La vie et la doctrine.

– De Bonald. Lettres inédites.

evue de Métaphysique, N° consacré à Malebranche.

ey, *La découverte de la Radioactivité et le mouvement des idées scientifiques* R. Ph.

1917.

ort de Boirac, Le Dantec, Liard, Ribot.

oviac, L'Avenir des Sciences Psychiques.

elbos, Les Conceptions d'histoire de la philosophie et la méthode en histoire de la philosophie. R. Meta. Mo.

randjean, Une révolution dans la Philosophie.

ournal de Psychologie, N° consacré à Ribot.

oisy, La Religion.

asson-Oursel, *Etudes de philosophie comparée* in R. Meta. Mo. et R. Ph.

eillière, L'avenir de la philosophie bergsonienne.

ertillanges, La Philosophie morale de St. Thomas d'Aquin.

1918.

Mort de Durkheim, Lachelier.

Delbos, Figures et Doctrines de Philosophes.

Dugas, La Mémoire et l'oubli.

Goblot, Traité de logique.

Halbwachs, La doctrine d'Emile Durkheim. R. Ph.

Hamelin, Le Système d'Aristote.

R. Lenoir, *E. Durkheim et la conscience moderne.* Mercure de France.

Meillet, Caractères Généraux des langues germaniques.

Rey, *La Transmutation et les Sciences Physico-Chimiques.* R. Ph.

Robin, *La Place de la Physique dans la Philosophie de Platon.* R. Ph.

1919.

Mort de G. Milhaud, de Penjon.

Alfaric, L'Evolution intellectuelle de St. Augustin.

— Les Ecritures manichéennes.

Bergson, L'énergie spirituelle.

Blaringhem, Les Problèmes de l'Hérédité expérimentale.

Davy, *Emile Durkheim.* R. Meta. Mo.

Delacroix, La Psychologie de Stendhal.

Delbos, La Philosophie française.

—, *Les facteurs kantiens dans la philosophie allemande a la fin du 18 Siècle et au commencement du 19. Siècle.* R. Meta. Mo.

Dr. Dumas, Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre.

Durkheim, *La Pédagogie de Rousseau.* R. Meta. Mo.

Dr. P. Janet, Les Médications psychologiques.

R. Lenoir, *La Philosophie biologique de Le Dantec.* R. Ph.

R. Lenoir, *La Psychologie de Ribot*. R. Meta. Mo.

Parodi, La Philosophie contemporaine en France.

Rabaud, Recherches sur l'Hérédité et les Variations.

Seillière, Les Etapes du Mysticisme passionnel.

G. Sorel, Matériaux d'une théorie du Prolétariat.

1920.

Andler, Nietzsche. I.

Belot, La Conscience française et la guerre.

Blanchet, Campanella.

P. Boutroux, L'idéal scientifique des mathématiques.

Denjoy, *Un savant français. H. Poincaré*. R. Ph.

Duclaux, La Chimie et la Matière vivante.

Durkheim, *Introduction à la Morale*. R. Ph.

P. Fauconnet, La Responsabilité.

Gilson, Le Thomisme.

Granet, *Quelques particularités de la langue et la pensée chinoise*. R. Ph.

Séailles, La Philosophie de Jules Lachelier.

Seillière, Les origines romanesques de la morale et de la politique romantique.

J. Wahl, Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique.

1921.

Mort de Boutroux.

Edition d'inédits de Maine de Biran par Tisserand.

Andler, Nietzsche. II.

Bohn, La Forme et le Mouvement.

—, Le Mouvement biologique en Europe.

Bohn et Dzervina, La Chimie et la vie.

Boule, Les Hommes fossiles.

É. Boutroux, *Jules Lachelier*. R. Meta. Mo.

P. Boutroux, *L'Histoire des Principes de la dynamique avant Newton*. R. Meta. Mo.

Brunschwicg, Nature et liberté.

—, *L'Orientation du Rationalisme*. R. Meta. Mo.

Durkheim, *La Famille Conjugale*. R. Ph.

—, *Définition du Socialisme*. R. Meta. Mo.

Meyerson, De l'Explication dans les Sciences.

Milhaud, Descartes savant.

G. Sorel, De l'Utilité du Pragmatisme.

1922.

Mort d'Espinas.

Andler, Nietzsche III.

Belot, Etudes de Morale Positive 2 éd.

R. Berthelot, Un Romantisme Utilitaire III.

Brunschwicg, L'Expérience humaine et la Causalité.

Davy, La Foi jurée.

Delacroix, La Religion et la Foi.

J. de Gaultier, La Philosophie officielle et la Philosophie.

Langevin, La Relativité.

R. Lenoir, *Emile Boutroux et la Conscience moderne*. La vie des Peuples.

Xavier Léon, Fichte.

Lévy-Bruhl, La Mentalité Primitive.

Rabaud, Eléments de biologie générale.

Richet, Traité de Métapsychie.

Rodrigues, Bergsonisme et Moralité.

V.

Some of the more important Works on Sociology which have appeared in the English Language since 1914.

By

Harry Elmer Barnes, Ph. D.
Professor of the History of Thought and Culture Clark University, U.S.A.

I. Introductory.

It has not been easy to plan out the best method of presenting brief survey of the leading works on sociology which have appeared n the English language since 1914. If one were to attempt a full eview of each important work the space would be exhausted by he time a half-dozen books had been described. Yet something nore than a mere bibliography should be aimed at. Accordingly, have decided to enumerate, with a brief running commentary, the nore important works which have been produced by English-speaking eoples in the last eight years. It must be borne in mind that a rocess of selection is necessary, and the author cannot wholly scape from subjectivity in making this selection. Another writer night present a list which would vary to no inconsiderable degree rom the one offered below[1]).

II. Works on Sociological Method.

It will be understood that the following brief list of books dealing vith sociological method is not exhaustive. Leading works in all ields of sociology exhibit the application of one or another method f sociological analysis[2]). Probably the most important methodo-

---

[1]) A judgment as to the present status and future possibilities of ociology in the United States is to be found in the Publications of he American Sociological Society, 1920, pp. 174—202.

[2]) A notable bibliography of contributions to sociological method contained in The American Journal of Sociology, September. 1921. pp. 226—31.

logical contribution is contained in the introduction to Volume I of the notable work of W. I. Thomas and F. Znaniecki on the Polish peasant[1]). Here the sociological and cultural methods of analysis are described and applied with remarkable skill and insight. The cultural method of analysis has been still further elaborated by Professor Znaniecki[2]). Interesting and important is the effort of Professor L. T. Hobhouse to revive the statistical method which E. B. Tylor had suggested back in 1889 as applicable to the study of primitive society[3]). Even more significant is the elaboration of the historico-analytical method of anthropological and sociological analysis by Professor R. H. Lowie[4]), who describes and applies at some length the more critical methods introduced by Professor Franz Boas of Columbia University.

III. Theoretical and Analytical Works.

Probably the most notable theoretical works are those of Professor Thorstein Veblen, whose point of view is not widely different from that of Professor Werner Sombart. In a highly thoughtful series of books he has shown the maladjustment between the highly modern technical basis of contemporary industrial society and the semi-medieval social and moral institutions and ideals, with their orientation and motivating impulse in pecuniary profit. He would remedy the situation by eliminating the price-system substituting the engineer's goal of technical efficiency and social service[5]). A comprehensive outline of social philosophy has been developed by Professor J. S. Mackenzie[6]). Professor C. H. Cooley has rounded out his system of social philosophy by the third book in the series on the whole the most systematic and comprehensive, if not the

---

[1]) The Polish Peasant in Europe and America, Vol. I Chicago, 1918.

[2]) Cultural Reality, Chicago, 1919.

[3]) The Material Culture and Social Institutions of the Simpler Peoples, London, 1915.

[4]) Culture and Ethnology, N. Y., 1917.

[5]) The Instinct of Workmanship, N. Y., 1914; The Vested Interests and the State of the Industrial Arts, N. Y., 1919; The Place of Socience in Modern Civilization, N. Y.. 1919; The Engineers and the Price System, N. Y., 1921.

[6]) Outlines of Social Philosophy, London, 1918.

most brilliant, of the trio[1]). Professor Franklin H. Giddings has reprinted a number of his leading theoretical essays in a volume which may be regarded as the definitive summary to date of his revised system of sociology[2]). Professor F. J. Teggart has contributed a very interesting discussion of the chief social processes and problems of social causation as they appear to a progressive historian[3]). Professor R. M. Maciver has developed the distinction made by Ferdinand Tönnies and Ludwig Stein between „society" and „community" into a penetrating system of sociology[4]). His doctrines are applied to a system of social and political reconstruction by G. D. H. Cole, the intellectual leader of the English Guild Socialists[5]). Miss M. P. Follett has also made the concept of „community" the basis for the most stimulating discussion of political reconstruction executed during this period[6]). Some recognition of this point of view is combined with the notion of the group constitution of society, drawn from Gierke, Maitland and Figgis, in the brilliantly written works of Professor H. J. Laski, who discusses the nature and limits of political authority[7]). There has not appeared during the period under discussion a comprehensive general system of sociology, comparable to those developed in the earlier works of Spencer, Ward, Giddings, Small andothers. A harbinger of such a system might, perhaps, be detected in the stimulating prolegomena by Professor Hobhouse[8]). Professor A. G. Keller has rendered a great service to social science by editing the scattered essays of the late Professor W. G. Sumner in four fine volumes[9]).

---

1) Social Process, N. Y., 1918.

2) Studies in the Theory of Human Society, N. Y., 1922.

3) The Processes of History, New Haven, 1918.

4) Community: a Sociological Study, London, 1917.

5) Social Theory, N. Y., 1920.

6) The New State, N. Y., 1918.

7) Studies in the Problem of Sovereignty, New Haven, 1917; Authority in the Modern State, New Haven, 1919; The Foundations of Sovereignty, N. Y., 1921.

8) Social Evolution and Political Theory, N. Y., 1911.

9) War and Other Essays, New Haven, 1915; Earth Hunger and Other Essays, New Haven, 1913; The Challenge of Facts and Other Essays, New Haven, 1914; The Forgotten Man and Other Essays, New Haven, 1918.

IV. Works on Psychological Sociology.

Probably the most comprehensive contribution to psychological sociology in this period is Professor E. A. Ross' definitive systematization of his social philosophy[1]). Professor Graham Wallas has made two notable additions to this literature by indicating the socio-psychological problems created by the Industrial Revolution and by proving the necessity of the improvement of our „nurture" rather than our „nature" through social invention[2]). Professor William McDougall attempted a supplement to his earlier work on social psychology, but the work proves to be a paean to nationalism, particularly to French and British nationalism[3]). The work which has been most widely read and most influential in the field is the study of the psychological aspects and results of human gregariousness by Dr. Wilfred Trotter[4]). The sociological significance of individual psychic traits, as studied by the newer dynamic psychology, has been clearly presented in an admirable introductory work by Professor Irwin Edman[5]). Professor C. A. Ellwood has revised and simplified his earlier systematic work on psychological sociology[6]). Professor J. M. Williams has produced the prolegomena to what promises to be the most ambitious and comprehensive series of works undertaken in the field of psychological sociology[7]. Professor E. R. Bogardus has outlined an interesting prospectus of the field of social psychology[8]). A pioneer attempt to introduce the socio-psychological technique into an analysis of economic phenomena was made by the late Professor Carlton Parker[9]). This has been regarded by many as the true initiation of the real psychological method in economics. His work has been carried still further by

---

[1]) Principles of Sociology, N. Y., 1920.

[2]) The Great Society, N. Y., 1914; Our Social Heritage, New Haven, 1921.

[3]) The Group Mind, N. Y., 1920.

[4]) Instincts of the Herd in Peace and War, N. Y., 1919.

[5]) Human Traits and their Social Significance, Boston, 1920.

[6]) Introduction to Social Psychology, N. Y., 1917.

[7]) The Foundations of Social Science, N. Y., 1920 (First of a series of five Volumes).

[8]) The Essentials of Social Psychology, Los Angeles, 1918.

[9]) The Casual Laborer and Other Essays, N. Y., 1920.

his disciple, Professor Ordway Tead[1]). An interesting, if premature, attempt to apply the principles of the Freudian psychology to the interpretation of religious phenomena is to be found in the work of W. S. Swisher[2]). What is probably the most stimulating contribution yet made by a writer in the English language to the historical development of our socio-psychic traits is embodied in the recent work of Professor J. H. Robinson[3]). The mental tests administered to recruits in the United States army, together with tests of like character given in educational institutions, have forwarded the science of differential social psychology and established the reality and social significance of mental levels or strata in the population. Among the more important works of this character have been those by Professor Wm. McDougall, Dr. H. H. Goddard, and Dr. J. B. Miner[4]). The progress of investigation along this line has, obviously, challenged seriously some of the chief assumptions of democracy, particularly the theory of the equality and perfectibility of all the citizens. It would seem to bring forward quantitative proof of the validity of Aristotle's old dictum that some are born to rule and others to serve. The psychological problems of social reconstruction have been examined by Professor G. T. Patrick[5]).

V. Works on Biological Sociology.

Unquestionably the most important work on biological sociology which has appeared during this period is that in which Professor S. J. Holmes attempts to evaluate the significance of modern biological knowledge for the physical and social problems of modern society[6]). Professor A. G. Keller has made a significant effort to apply the formulae of Darwinian evolution to social evolution and social problems; yet recognizing many of the limitations involved[7]).

---

1) Instincts in Industry, Boston, 1918.

2) Religion and the New Psychology, Boston, 1920.

3) Mind in the Making, N. Y., 1921.

4) W. McDougall, Is America Safe for Democracy?, N. Y., 1921; H. H. Goddard, Human Efficiency and Levels of Intelligence, Princeton, 1919; J. B. Miner, Deficiency and Delinquency, Baltimore, 1918.

5) The Psychology of Social Reconstruction, N. Y., 1920.

6) The Trend of the Race, N. Y., 1921.

7) Societal Evolution, N. Y., 1915.

A less critical and less successful attempt to accomplish a similar achievement has been made by Professor H. W. Conn[1]). A comprehensive work, dealing with geographical and economic factors as well as the biological, has been produced by Professor Carl Kelsey[2]). The scope of his work is not far different from that of the better known works of Otto Ammon. Professor W. S. Thompson has reexamined the Malthusian doctrine in the light of the evidence which has accumulated in the century since the doctrine was promulgated, and concludes that on all essential points the history of the last century has vindicated the conclusions of Malthus[3]). Professor M. M. Knight has presented a rather convincing criticism of Lester J. Ward's famous doctrine of „gynaecocracy" or early female ascendency in the race[4]). An extreme and rather anachronistic reappearance of the racial interpretation of history and social evolution is evident in the work of Dr. Madison Grant[5]), the premises of which were demolished a decade before by Professor Franz Boas in his Mind of Primitive Man. The science of eugenics has been treated during this period in the works of Professors Conklin, Castle, Bateson, Guyer, Newman, Walter and Papenoe and Johnson[6]). Professor Conklin, in particular, has shown the sociological implications of eugenics[7]). Mrs. M. H. Sanger has presented the authoritative defense of birth-control, a subject much more difficult to discuss sanely in America than in Europe[8]).

---

[1]) Social Heredity and Social Evolution, N. Y., 1915.

[2]) The Physical Basis of Society, N. Y., 1916; see also G. H. Parker, Biology and Social Protleme, Boston, 1914.

[3]) Population: a Study in Malthusianism, N. Y., 1915.

[4]) Taboo and Genetics, N. Y., 1920 (With Blanchard and Peters).

[5]) The Passing of the Great Race, N. Y., 1916; see also L. Stoddard, The Rising Lide of Color, N. Y., 1919.

[6]) W. Bateson, Problems of Genetics, New Haven, 1913; M. J. Guyer, Being Well-Born, Indianapolis, 1916; H. H. Newman, Readings in Evolution, Genetics and Eugenics, Chigaco, 1921; H. E. Walter, Genetics, N. Y., 1913; E. G. Conklin, Heredity and Environment in the Development of Man, Princeton, 1915; Castle, W. E., Genetics and Eugenics, Cambridge, 1916.

[7]) The Direction of Human Evolution, N. Y., 1920.

[8]) The Case for Birth Control, N. Y., 1917.

VI. Works on Historical Sociology.

In the field of historical sociology there has been some significant activity in the last decade. Sir J. G. Frazer has completed his great collection or religion tradition and belief[1]) and has also attempted an anthropological analysis of the Old Testament[2]). Frazer's theoretical powers and reasoning capacity have, however, been sharply questioned by critical scholars[3]). W. H. R. Rivers has risked a defense of the method and conclusions of Lewis H. Morgan[4]), and has contributed a monumental work on the social and cultural evolution of the Melanesians[5]). Professor H. F. Osborn has compiled an impressive and remarkably illustrated work on the early history of man and his cultural achivements[6]). Professor Arthur Keith has executed the definitive treatment in English of the anatomical development of man as illustrated by the early skeletal remains[7]). Professor W. Goodsell has presented a general history of the family[8]), while Professor A. W. Calhoun has produced a monumental history of the family in America[9]). Professor Hutton Webster has brought together a remarkable compilation of material dealing with the history of tabooed and holy days[10]). Notable contributions to the history of law have been made by Professors P. Vinogradoff[11]) and Wigmore and Kocourek[12]). Professor L. T. Hobhouse has

---

[1]) The Golden Bough, 12 Volumes, 1900—1915.

[2]) Folklore in the Old Testament, 3 Volumes, N. Y., 1920.

[3]) Eg. R. H. Lowie, in Freeman, March 30, 1921, p. 67.

[4]) Kinship and Social Organization, London, 1914.

[5]) History of Melanesian Society, 2 Volumes, Cambridge, 1914.

[6]) Men of the Old Stone Age, N. Y., 1915.

[7]) The Antiquity of Man, N. Y., 1915; see also Albert Churchward, Origin and Evolution of the Human Kace, London, 1921.

[8]) The History of a Family as a Social and Educational Institution, N. Y., 1915.

[9]) Social History of the American Family, 3 Volumes, Cleveland, 1917—19.

[10]) H. Webster, Rest Days, N. Y., 1916.

[11]) Outlines of Historical Jurisprudence, Oxford, 1920.

[12]) Evolution of Law Series: Sources of Ancient and Primitive Law, Boston, 1915; Primitive and Ancient Legal Institutions, Boston, 1915; Formative Influences on Legal

brought out a new and improved edition of his notable work on moral and social evolution[1]). Professor F. S. Chapin has printed a synthesis of social evolution in convenient textbook form[2]). Mr. Edward Jenk has brought out an important book on the evolution of political institutions, which is, however, work on the anthropological side[3]). Yet by far the most important contributions to historical sociology in the last decade have been the remarkable syntheses produced by leading members of the American school of historico-analytical anthropologists, Wissler, Lowie and Goldenweiser[4]). These works may be regarded as superseding completely the older works of the type of those by Morgan, Brinton, Tylor and Frazer[5]). The sociological contributions to history have been outlined in a systematic syllabus by Professor H. E. Barnes[6]).

VII. Works on the Geographical Factors in Society.

Unquestionably the most interesting work done on anthropogeography during this decade has been embodied in the works of Professor Ellsworth Huntington, who has dwelt particularly upon the relation of climate and climatic cycles to civilization and social problems[7]). He has also collaborated on a systematic work on anthropogeography[8]). Less striking and original but more convincing is

Development, Boston, 1918; see also Roscal Pound, The Common Law, Boston, 1921.

1) Morals in Evolution, N. Y., 1915.

2) A Historical Introduction to Social Evolution, N. Y., 1914; A Historical Introduction to Social Economy, N. Y., 1917.

3) E. Jenks, The State and the Nation, London, 1919.

4) C. Wissler, The American Indian, N. Y., 1917; R. H. Lowie, Primitive Society, N. Y., 1920; A. A. Goldenweiser, Early Civilization, N. Y., 1922; see also the excellent collection of Sources on early society in Kroeber and Waterman, Source-Book in Anthropology, Berkeley, 1921.

5) I have made a more thorough survey of the status of historical sociology in the Publications of the American Sociological Society for 1921.

6) The Social History of the Western World, N. Y., 1921.

7) Civilization and Climate, New Haven, 1915; World Power and Evolution, New Haven, 1919.

8) The Principles of Human Geography, N. Y., 1921 (With Professor Cushing).

the systematic work on climate and society by Professor R. D. Ward[1]). Mr. H. J. Mackinder has combined geography and diplomacy in a work stressing the importance of the pivotal area about the Black and Caspian Seas, and contending that Germany must be shut off from this areas by a cordon of free states[2]). The relation between geography and social evolution has been clearly described by Professors J. Fairgrieve[3]) and A. J. Herbertson[4]). The most notable contribution to the relation of geography to history has been made by Mr. Andrew Cowan[5]). The regional geography and sociology of Frédéric Le Play has been elaborated in English by Professor Patrick Geddes as the basis for far-reaching schemes of social and governmental reorganization[6]). One should also mention the fact the doctrines of Ratzel, Kirchhoff, Brunhes and Demolins are now available in English through paraphrases and translations[7]).

VIII. Works on Statistical Sociology.

The theory and methods of the statistical approach to social phenomena have been advenced by the works of Professors W. B. Bailey[8]). A. L. Bowley[9]), W. C. Brinton[10]), G. R. Davies[11]), W. I. King[12]) and H. Secrist[13]). Dr. John Koren has edited a composite

---

1) Climate, Considered Especially in Its Relation to Man, N. Y., 1917.

2) Democratic Ideals and Reality, N. Y., 1919.

3) Geography and World Power, London, 1915.

4) Man and His Work, London, 1917.

5) Master Clues in World History, London, 1914.

6) Cities in Evolution, London, 1915; The Coming Polity, London, 1919 (With V. V. Branford).

7) E. C. Semple, Influences of Geographic Environment, N. Y., 1911 (English adaptation of Ratzel's Anthropogeographie); A. Kirchhoff, Man and Earth, N. Y., 1914; J. Brunhes, Human Geography, Chicago, 1921; E. Demolins, How the Route Creates the Social Type, London, 1921—22.

8) Statistics, Chicago, 1917.

9) The Nature and Purpose of the Measurement of Social Phenomena, London, 1915.

10) Graphic Methods for Presenling Facts, N. Y. 1914.

11) Social Environment, Chicago, 1917.

12) Elements of Statistical Method, N. Y., 1916.

13) Introduction to Statistical Methods, N. Y., 1917.

work on the history of statistics[1]). Professor G. H. Knibbs has made a most significant contribution to the application of the statistical method to population questions[2]). Perhaps the most important advances in statistical applications have been in the field of the economic factors in society. Professor W. C. Mitchell has contributed a monumental historical and descriptive work on business cycles[3]). This is well supplemented by a more distinctly methodological and theoretical work by Professor H. L. Moore[4]). This last work, together with Professor Morre's work on wages[5]), are the most notable of the American developments in the mathematical method in economic analysis. Another important descriptive work is that of Professor M. T. Copeland and other Harvard economists on business statistics[6]). But much the most interesting of the examples of this type of work has been that done by Bowley and Mitchell, in their studies of the income of Great Britain and the United States. Bowley has brought forth the most telling implied criticism of communistic socialism yet produced, by showing that an equal division of the income of Great Britain would not insure a decent competence, much less, opulence for the citizens of Britain[7]). The study of income in the United States by Mitchell and his associates has been only less disconcerting to communists, though unquestionably an equal indictment of American plutocracy[8]). The rule of America by dynastic wealth has been convincingly demonstrated by Mr. H. H. Klein and R. R. Pettigrew[9]). There is no doubt about the activity of the statistical sociologists, but the work in social statistics has too frequently been defective because

---

[1]) History of Statistics, N. Y., 1917.

[2]) The Mathematical Theory of Population, Melbourne 1917.

[3]) Business Cycles, Berkeley, 1913.

[4]) Economic Cycles, N. Y., 1914.

[5]) The Laws of Wages, N. Y., 1911.

[6]) Business Statistics, Cambridge 1917.

[7]) The Division of the Product of Industry, Oxford 1919; Bowley, The Change in the Distribution of National Income, Oxford, 1920.

[8]) Income in the Unites States, 1909—1919, N. Y., 1822.

[9]) H. H. Klein, Dynastic America, N. Y., 1921; R. R. Pettigrew, Triumphant Plotocracy, N. Y., 1922.

f the failure of many British and most American statisticians to aster the Pearson method of utilizing the coefficient of corelation.

IX. Works on Practical and Applied Sociology.

This field is the one in which sociological work has been most rolific for the last two decades, even though the United States is ill the most dominated by laissez-faire concepts and practices law and politics of the great states of the world. The general remises, motives, aims and province of practical sociology and the ading modern social problems are well surveyed by Professors A. Ellwood, E. C. Hayes, H. P. Fairchild, A. B. Wolfe, J. H. Tufts, d H. K. Rowe[1]). Professor T. N. Carver has discussed the province state activity in social and economic problems, holding to a somehat mitigated Spencerian laissez-faire point of view[2]). The posite point of view is taken by J. A. Hobson in what is conceded be the most important work in the English language on welfare social economics[3]) — the culmination of the work begun a century o by Sismondi. The immigration problem has a practical signiance in the United States far beyond what it has in any other untry. Professor E. A. Ross has vigorously criticized the failure restrict immigration[4]). Professor H. P. Fairchild, in the most stematic work on the subject, also comes to the conclusion that restricted immigration has been detrimental to the country[5]). ofessors J. W. Jenks and W. J. Lauck have examined the immiation problem, especially in its relation to labor[6]). A rather more ecialized work, inclining to estimate favorably the effects of restricted immigration in the United States, has been produced

---

[1]) C. A. Ellwood, The Social Problem, N. Y., 1915; E. C. Hayes, ciology and Ethics, N. Y., 1921; H. P. Fairchild, Outlines of plied Sociology, N. Y., 1916; A. B. Wolfe, Readings in Social oblems, Boston, 1916; J. H. Tufts, The Real Business of ving, N. Y., 1918; H. K. Rowe, Society, Its Origin and Devement, N. Y., 1916.

[2]) Essays on Social Justice, Cambridge, 1915.

[3]) Work and Wealth, N. Y., 1914.

[4]) The Old World in the New, N. Y., 1914.

[5]) Immigration, N. Y., 1913.

[6]) The Immigration Problem, N. Y., 1917.

by Dr. I. A. Hourwich[1]). A vast mass of information on the subjec has been printed by the Immigration Commission[2]). Mr. Harol Stearne has edited an important work in which contemporar American Society is subjected to a criticism and appraisal[3]). Dr F. C. Howe has brought together a synthesis of the social problem of modern urban life[4]), while Professors P. L. Vogt, J. M. Gillett and G. Phelan have worked out comprehensive surveys of rura social problems and their solution[5]). The problem of poverty, it causes, amelioration and elimination, has been considered in tw comprehensive works by Professors M. Parmelee and J. L. Gillin[6] Professor G. B. Mangold has compiled the standard treatment o the problem of the child in modern society[7]). Mr. H. Seligman ha brought out a penetrating study of the serious negro problem in th United States[8]). Professor J. H. Leuba has gathered a striking bod of information indicating the decline of religious orthodoxy amon the educated classes in the country[9]). Dr. I. M. Rubinow has exec uted the most systematic work in English on social insurance[10] An admirable introduction to the whole field of mental hygien from the standpoint of the most modern psychiatry is to be foun in the work of Dr. W. A. White[11]). The causation and social signifi cance of defective mentality has been studied in detail by Dr. H. H Goddard[12]). The study of the problems of crime and punishme has been actively advanced in the last decade in the works of M. Pa

---

[1]) Immigration and Labor, N. Y., 1912.

[2]) Report of the United States Immigration Commissio Washington, 1911.

[3]) Civilization in the United States, N. Y., 1922.

[4]) The Modern City and Its Problems, N. Y., 1915.

[5]) J. M. Gillette, Constructive Rural Sociology, N. Y., 191 P. L. Vogt, An Introduction to Rural Sociology, N. Y., 191 J. Phelan, Readings in Rural Sociology, N. Y., 1920.

[6]) M. Parmelee, Poverty and Social Progress, N. Y., 191 J. L. Gillin, Poverty and Dependency, N. Y., 1921.

[7]) Problems of Child Welfare, N. Y., 1914.

[8]) The Negro Faces America, N. Y., 1920.

[9]) The Belief in God and Immortality, Boston, 1916.

[10]) Social Insurance, N. Y., 1913.

[11]) Principles of Mental Hygiene, N. Y., 1917.

[12]) The Kallikak Family, N. Y., 1912; Feeble-Mindednes N. Y., 1914; The Criminal Imbecile, N. Y., 1915.

nelee, L. N. Robinson, G. Ives, P. Klein, H. E. Barnes, B. Lewis, T. M. Osborne, W. Healy and B. Glueck[1]). Mr. Osborne has been he recognized practical leader in penal reform in the last decade. The labor problem has been studied by Professor J. R. Commons, ;. G. Groat, Mr. F. Tannenbaum, Budish and Soule, and many who have written on special phases of the subject[2]). An admirable ibliography of such works has been prepared by Mr. S. Ziemand[3]). The last field of applied sociology which may be mentioned here that of educational sociology. To this field important contributions have been made by Professors G. H. Betts, W. E. Chancellor, F. R. low, C. L. Robbins, I. King, W. R. Smith, D. S. Snedden and . Veblen[4]). Particularly significant is the work by Professor Veblen, hich makes clear the relation between great wealth and university lministration and instruction in America.

[1]) M. Parmelee, Criminology, N. Y., 1918; L. N. Robinson, nology in the United States, Philadelphia, 1922; G. Ives, History of Penal Methods, London, 1914; P. Klein, Prison lethods in New York State, N. Y., 1919; H. E. Barnes, History the Penal Institutions of New Jersey, Trenton, 1918; Lewis, The Offender, N. Y., 1917; T. M. Osborne, Society and s Prisons, New Haven, 1916; W. Healy, The Individual Delinent, Boston, 1915; B. Glueck, Forensic Psychiatry, Boston, 1916.

[2]) J. R. Commons, Trade Unionism and Labour Problems eadings), Boston, 1920; J. R. Commons et al, History of Labour the United States, 2 Volumes, N. Y., 1918; G. G. Groat, An troduction to the Study of Organized Labour in the United ates, N.Y., 1916; F. Tannenbaum, The Labour Movement, N.Y., 21; Budish and Soule, The New Unionism in the Clothing dustry, N. Y., 1920; The last work is a study of the strongest, st progressive, and Most constructive Labour Union in the United ates.

[3]) Modern Social Movements, N. Y., 1920.

[4]) G. H. Betts, Social Principles of Education, N. Y., 1912; . E. Chanceller, Educational Sociology, N. R., 1919; F. R. Clow, inciples of Sociology with Educational Applications, N. Y., 20; C. L. Robbins, The School as a Social Institution, Boston, 17; I. King, Social Aspects of Education, N. Y., 1912; W. R. nith, An Introduction to Educational Sociology, Boston, 17; D. S. Snedden, The Sociological Determination of Objecves in Education, Philadelphia, 1921; T. Veblen, The Higher arning in America, N. Y., 1918.

X. Works on the History of Sociological Thought.

Professor E. R. Bogardus has just brought out the first comprehensive treatment of the history of sociology[1]). An excellent treatment of sociology since Comte is to be found in the book by Professor L. M. Bristol[2]). Professor A. J. Todd has produced an exposition and critique of the various theories of social progress[3]). Professor W. A. Dunning has completed his three volume history of political theories in a work which constitutes an admirable introduction to the formative period of sociological doctrine[4]). An encyclopedic study of American political and social theory since 1865 has recently come from the pen of Professor C. E. Merriam[5]). Professor H. E. Barnes has set forth in the American Journal of Sociology and other professional periodicals a study of the development of sociology, particularly in its relation to political theory. A timely historic survey of Russian sociology has been executed by Professor J. F. Hecker[6]). A. H. Koller, has attempted a brief sketch of the development of anthropogeography[7]). Professor O. F. Boucke has surveyed the history of economic theory since 1750 in a work which includes much valuable material on the history of sociological thought[8]). Syndicalism in France has been surveyed by L. Levine[9]) and in the United States by P. Brissenden[10]). Professor P. J. Moon has surveyed the social doctrines of catholicism, particularly in France[11]).

XI. Textbooks in Sociology.

There have been some notable additions to the textbook literature of general sociology since 1914. A comprehensive survey of the

---

[1]) A History of Sociological Thought, Los Angeles, 1922.

[2]) Social Adaptation, Cambridge, 1915.

[3]) Theories of Social Progress, N. Y., 1918.

[4]) Political Theories from Rousseau to Spencer, N. R., 1920.

[5]) American Political Ideas, 1865—1917, N. Y., 1920.

[6]) Russian Sociology, N. Y., 1915.

[7]) The Theory of Environment, Menasha, 1918.

[8]) The Development of Economics, 1750—1900. N. Y., 1921.

[9]) Syndicalism in France, N. Y., 1911.

[10]) The I. W. W.: A Study in American Syndicalism, N. Y., 1919.

[11]) The Labor Problem and the Social Catholic Movement in France. N. Y., 1921.

whole field of sociology appeared in the work of Professors F. W. Blackmar and J. L. Gillin[1]). A better organized and more serviceable textbook is that by Professor E. C. Hayes[2]). A well proportioned and mature work, stressing somewhat the doctrines of Lester F. Ward, is Professor J. Q. Dealey's latest work[3]). A somewhat original project in the textbook line is the recent voluminous work of Professors E. W. Burgess and R. Park, in which the subject-matter is presented in the form of a wide variety of well selected sources, chosen from many modern writers[4]).

XII. The Sociology of War and Reconstruction.

While the War period and its emotional stresses served to lessen the objectivity of English-speaking sociologists, there have been, nevertheless, some very penetrating studies of the causes and nature of war, and of the problems of peace and reconstruction, which aim to discover the basic scientific causes for the conflict and the real solution of the problems of reconstruction, rather than to attempt to prove the full German responsibility for the War or to accept the doctrine of a German scapegoat as an adequate program for after-war reconstruction. Professors J. H. Rose and R. Muir have sketched the history of modern nationalism, which has had so powerful an influence in generating the belligerent psychology which did so much to bring on the World War[5]). Professor W. B. Pillsbury and Dr. G. E. Partridge have analyzed the psychology of nationalism and patriotism[6]). Professor J. F. Scott has described the system of patriotic education which has played a dominating part in creating the obsessed nationalism of the quarter of a century before 1914[7]). Professor T. Veblen has clearly shown the manner in which modern

---

[1] Outlines of Sociology, N. Y., 1915.

[2]) Introduction to the Study of Sociology, N. Y., 1915.

[3]) Sociology, Its Development and Applications, N. Y., 1920.

[4]) Introduction to the Science of Society, Chicago, 1921.

[5]) J. H. Rose, Nationality in Modern History, N. Y., 1916; R. Muir, Nationalism and Internationalism, Boston, 1917.

[6]) W. B. Pillsbury, The Psychology of Nationality and Internationalism, N. Y., 1919; G. E. Partridge, The Psychology of Nations, N. Y., 1919.

[7]) Patriots in the Making, N. Y., 1916.

patriotism and capitalism inevitably invite war and obstruct pacific adjustments[1]), and has indicated the historical reasons for the growth of German militarism and nationalism in the period since 1870[2]). Professor L. T. Hobhouse has executed a thoughtful study of the sociological causes of the World War and the constructive measures necessary if any permanent peace is to be secured[3]). Professor G. Stanley Hall has made a comprehensive study of the psychological basis of morale in peace and war[4]). Bertrand Russell and H. H. Powers have analyzed the psychological and economic illusions which furnish the more powerful impulses leading to war[5]). Mr. Norman Angell has contended that the World War furnished a gigantic and tragic proof of the truth of the main theses in his notable work The Great Illusion[6]). Mr. Will Irwin has warned of the terrible devastation which the ,,next war" will inevitably produce, thus aiming to produce a desire to take steps to avoid its occurrence[7]). Mr. F. S. Marvin has edited a valuable work sketching the history of forces making for world peace[8]). Professor Stephen P. Duggan has edited the standard treatise on the League of Nations and its problems[9]).

Messrs. P. B. Noyes, J. M. Keynes, Bass and Moulton and F. Vanderlip have indicated the economic weaknesses of the Peace of Versailles and the necessity of revising it if Europe is to recover from the tragic consequences of the War and the equally disastrous peace[10]). Professor J. A. Hobson has set forth a profound analysis of

[1]) An Inquiry into the Nature of Peace and the Means of Its Perpetuation, N. Y., 1917.

[2]) Imperial Germany and the Industrial Revolution, N. Y., 1915.

[3]) The World in Conflict, London, 1915; Questions of War and Peace, London, 1916.

[4]) Morâle: the Supreme Standard of Life and Conduct, N. Y., 1920.

[5]) B. Russell, Why Men Fight, N. Y., 1917; H. H. Powers, Things Men Fight For, N. R., 1916.

[6]) The Fruits of Victory, N. Y., 1921.

[7]) The Next War, N. Y., 1921.

[8]) The Evolution of World Peace, Oxford, 1921.

[9]) The League of Nations, Boston, 1919.

[10]) P. B. Noyes, While Europe Waits for Peace, N. Y., 1921; J. M. Keynes, The Economic Consequences of the Peace, N. Y., 1920; A Revision of the Treaty, N. Y., 1922; Bass and Moulton,

he basic causes of the World War and the most important problems o be solved during the period of social and international recontruction[1]). Professor Harry Ward has offered some suggestions s to the desirable social organization for the post-war world and ossible means of bringing about its realization[2]). Professor Graham Vallas has insisted that all of these plans for perpetual peace and ocial reconstruction will come to naught unless we improve the echnique of social invention[3]). Professor R. H. Tawney, in what is robably the most important critique of modern capitalistic society ontributed during the last generation, has shown that what is eeded for peace at home and abroad is a revision of the economic nd social orientation of modern society, with the goal and processes which dominate it[4]).

---

he Balance Sheet of Europe, N. Y., 1921; F. Vanderlip, What's ext in Europe, N. Y., 1921.

[1]) Problems of a New World, N. Y., 1921.

[2]) The New Social Order, N. Y., 1919.

[3]) Our Social Heritage, New Haven, 1921.

[4]) The Acquisitive Society, N. Y., 1920.

VI.

Die Dialektik Rudolf Agricolas.

Ein Beitrag zur Charakteristik des deutschen Humanismus.

Von

August Faust, Heidelberg.

Der Humanist **Rudolf Agricola** (geboren 1443 in der Nähe von Groningen, gestorben 1485 in Heidelberg) erscheint in seinen Schriften ebenso wie in seinem Leben als konziliante Vermittlernatur. Er ist kein kühner Neuerer, kein Philosoph von eigenwilliger Schöpferkraft des Gedankens. Die späteren Humanisten feiern ihn als einen ihrer bahnbrechenden und führenden Geister[1]), und doch behält Agricola scholastisches Gedankengut noch in sehr weitem Umfange bei; nur sucht er es neuen humanistischen Zielsetzungen irgendwie dienstbar zu machen. Sein im Februar 1483 vollendetes philosophisches Hauptwerk „De inventione dialectica[2])“ macht daher einen wenig einheitlichen Eindruck.

Jene blinde Voreingenommenheit gegen alles und jedes scholastische Denken, wie sie bei italienischen Humanisten nicht selten ist, fehlt bei Agricola. Er ist sich seiner Abhängigkeit von der traditionellen Schullogik durchaus bewußt; aber absichtlich baut er seine Dialektik nicht hinein in ein nach scholastischer Art durchgeführtes Gedankensystem. Andererseits legt er sich auch keineswegs fest auf die historisch-philologischen oder politischen Ziele des italienischen Humanismus. Man darf daher weder eine sogenannte „gereinigte“, d. h. philologisch exakte Aristotelesauffassung als den Mittelpunkt seiner Interessen bezeichnen noch das „Bildungsideal“ des „redegewaltigen, schriftstellerisch siegreichen politischen Menschen, des Staatsmannes der neuen Zeit[3])“. Agricola

---

[1]) Z. B. Erasmus (Opus epistolarum ed. Allen I, S. 106; vgl. Paul Mestwerdt: Die Anfänge des Erasmus, 1917; S. 81 und S. 149, Anm. 1) und Melanchthon (Agricola: Lucubrationes, ed. Alardus, Coloniae apud Joannem Gymnicum 10 Bl. + 321 S., 4°. S. XV; ferner Corpus Reformatorum, ed. Bretschneider, Bd. XI, S. 445—446).

[2]) ... De inventione dialectica libri ... per Alardum Aemstelredamum ... emendati, Coloniae 1539; 8 Bl. + 471 S., 4°.

[3]) Wie es z. B. Dilthey, Ges. Schr., II, S. 154 tut.

teilt mit den italienischen Humanisten vor allem seinen rhetorischen Ästhetizismus und seine prinzipielle Ablehnung des mechanisierten scholastischen Lehrbetriebes. Damit ist aber nur eine Seite seiner Philosophie gekennzeichnet. Für den Grundcharakter seiner Dialektik sind diese italienisch-humanistischen Züge ebensowenig bestimmend wie etwa seine mit der niederländischen „devotio moderna" verwandte Religiosität[1]). Agricola bewahrt sich überall eine vielseitige Aufnahmefähigkeit für fremde Philosopheme, ohne sich auf starre oder auch nur systematisch bestimmte Grundgedanken festzulegen. Diese vorurteilslose Empfänglichkeit für geistige Anregungen[2]) ermöglicht ihm die Übernahme einzelner Begriffsbildungen und Gedankengänge der traditionellen scholastischen Dialektik; sie ermöglicht ihm aber ebenfalls die humanistische Formgebung seiner Schriften und die charakteristische Orientierung seiner ganzen wissenschaftlichen Arbeit nach praktischen Zielen sozialpolitischer, pädagogischer, religiöser Art, wie sie von einer kommenden Zeit verwirklicht werden sollen, nachdem die von Agricola wieder zu ihrer angestammten Würde erhobene Dialektik die Bahn gebrochen hat für ein tatkräftiges Handeln im Bewußtsein erneuerter Lebensziele.

1.

Agricola und die „gereinigte" Aristotelesauffassung.

Agricolas „Inventio dialectica" war geplant als der erste Teil seiner Dialektik. Der zweite (unausgeführte) Teil sollte in entsprechender Weise die Technik des Urteilens behandeln, wie der erste Teil die Technik des Auffindens von Beweismitteln[3]). Der ausgeführte Teil des Werkes zerfällt in drei Bücher. Das erste Buch stellt eine Tafel der einzelnen loci auf. Das zweite Buch zeigt, wie diese loci ihre Anwendung finden, insbesondere wie einzelne wahrscheinliche Sätze unter sie zu subsumieren und mittels dieser Subsumption auf ihren Wahrheitsgehalt zu prüfen sind. Das dritte Buch enthält eine Affektenlehre, welche den durch das dialektische

[1]) Vgl. Mestwerdt a. a. O. I. Teil, 2. Kapitel.

[2]) „. . . intentos semper et apertos (ut sic dixerim) habere oculos . . ." (Inv. dial., S. 454).

[3]) Diese Unterscheidung von ars inveniendi und ars iudicandi ist nichts Originelles, sie findet sich schon bei Cicero Top. 2; vgl. Carl Prantl: Geschichte d. Logik im Abendlande. 1855—1870; I, S. 513.

Verfahren in sich begründeten Sätzen auch die nötige Wirkungskraft bei den Zuhörern sichern soll.

Schon durch diese Disposition ist die Stellung Agricolas in der Geschichte der Logik gekennzeichnet. Nicht nur die platonische, sondern auch die aristotelische Bedeutung der Dialektik tritt vollkommen zurück. — Aristoteles bedarf im Rahmen seiner als Universalwissenschaft auftretenden Philosophie einer Logik des Wahrscheinlichkeitsbeweises, weil gewisse Probleme einer streng apodeiktischen Gewißheit nicht fähig sind. Derartige Probleme lassen sich dann aber wenigstens näherungsweise zu einiger Gewißheit, d. h. zur größtmöglichen Wahrscheinlichkeit bringen, indem möglichst viele Beweisstücke „für“ und „wider“ gegeneinander abgewogen werden[1]). Diesem „dialektischen“ Verfahren erkennt Aristoteles innerhalb seiner Logik eine wesentliche Bedeutung nicht zu[2]); daraus erklärt sich vielleicht der auffallende Mangel einer durchgehenden Gedankenführung in der Aristotelischen Topik. Sie ist eine bloße Sammlung von **τόποι**, von „Gesichtspunkten“, wie Prantl übersetzt, die bei Syllogismen aus bloß wahrscheinlichen Prämissen (ἔνδοξα) zu beachten sind, damit dem Schlußsatz die größtmögliche Zuverlässigkeit garantiert bleibe. Um wenigstens einige Ordnung unter die im übrigen ganz zusammenhanglos aufgezählten **τόποι** zu bringen, gruppiert Aristoteles sie unter die vier Titel, die später für Porphyrius die Veranlassung werden zur Aufstellung seiner „quinque voces“. So behandelt das 2. und 3. Buch der Aristotelischen Topik die „Gesichtspunkte“, die mit Rücksicht auf das Accidens im Auge zu behalten sind, das 4. Buch die für das Genus, das 5. die für das Proprium und das 6. und 7. die für die Definition wichtigen „Punkte“. Aristoteles hebt ausdrücklich hervor, daß diese lockere Gruppierung der Topen keine „echte“, d. h. keine aus einem übergeordneten Prinzipe hergeleitete, und keine vollständige Klassifikation ist[3]). Das wird für die Folgezeit nur eine Veranlassung dazu, neue Begriffe zu den vier Aristotelischen hinzu zu erfinden und sich so, wenigstens durch Vollständigkeit, einer echten Klassifikation anzunähern. Dabei macht man aber die

[1]) Top. 101a, 35.

[2]) Vgl. Top. 101a, 19—24. Top. 101b, 5—10 und Met. 1004 b, 25/26: *ἔστι δὲ ἡ διαλεκτικὴ πειραστικὴ περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωριστική* ...

[3]) Z. B. Top. 103a, 1—3.

Titel, **unter** welche bei Aristoteles erst die eigentlichen Topen fallen, selbst zu solchen loci. So stellt Porphyrius (unter Anlehnung an Theophrast) seine quinque voces auf und verbindet diese in seltsamer Weise mit der Aristotelischen Kategorienlehre, zu der seine Schrift ja eine „Einführung“ bilden soll. Daher stehen in der ganzen scholastischen Dialektik und ebenso auch noch bei Agricola diese quinque voces durchaus auf gleicher Stufe mit den Aristotelischen Kategorien[1]).

Agricola geht hier also durchaus nicht auf eine „gereinigte“ Aristotelesauffassung zurück, aber er erlaubt sich auch nicht die übermütige Oberflächlichkeit, mit der Laurentius Valla in seinen „Dialecticae disputationes“ die Gedankenarbeit nicht nur der Scholastik, sondern auch des Aristoteles selbst kurzerhand verwirft oder umformt, wie es ihm beliebt[2]).

Offenbar verfügt Agricola über eine genauere Kenntnis des Aristotelischen Textes, als man sie durchschnittlich zu seiner Zeit besessen haben mag[3]); dadurch läßt er sich aber in seiner scholastisch orientierten Auffassung, vor allem in der Überwertung der Dialektik durchaus nicht wankend machen. Daß es für Aristoteles außer der Dialektik auch noch andere logische Disziplinen gibt, deutet Agricola nur bei gelegentlicher Berührung der Syllogismuslehre an[4]); und der traditionelle Begriff des locus steht ihm so fest, daß er

[1]) Aristoteles selbst aber hat jede Möglichkeit einer Verquickung der Kategorien mit den quinque voces von vornherein abgeschnitten, indem er (Top. 103b, 20—39) ausdrücklich feststellt, daß jede der vier von ihm unterschiedenen Bestimmungen **unter** einer der Kategorien stehen muß.

[2]) Vgl. **Prantl**, a. a. O., IV, S. 161—169.

[3]) Vgl. **Mestwerdt** a. a. O., S. 161 ff. Melanchthon erwähnt in seinem Brief an Alardus (Lucubr., S. XIII), daß Agricola in Ferrara den Theodorus Gaza (qui in Aristotelis doctrina excelluit) gehört habe, daß er daher von den Heidelberger professores artium bei Interpretationsschwierigkeiten um Rat gefragt worden sei usw. Für ein eingehenderes Textstudium spricht ferner der Brief vom 22. Oktober 1482, in dem Agricola seinen in Rom weilenden Freund Johann von Plenningen bittet, alle nur irgendwie erreichbaren **griechischen** Aristotelestexte aufzukaufen und mit nach Heidelberg zu bringen (Unedierte Briefe von R. Agricola, ed. Hartfelder in der „Festschrift der bad. Gymnasien...“, Karlsruhe 1886, S. 26).

[4]) Inv. dial., S. 265—282.

alle davon abweichenden Äußerungen des Aristoteles einfach als Fehler vermerkt: „... pleraque pro locis ponit (sc. Aristoteles), quae nullius propria sunt loci ...[1])". Er geht sogar bis zu einer prinzipiellen Ablehnung der Autorität des Aristoteles unter Hinweis auf die allschaffende Mutter Natur, welche niemals ein einzelnes ihrer Kinder mit absoluter Vollkommenheit ausstatten und dadurch alle kommenden Generationen zu sterilem Epigonentum verurteilen würde: „Ego Aristotelem ... summum quidem hominem, sed hominem tamen fuisse puto[2])."

Der hauptsächliche Vorwurf, den Agricola gegen Aristoteles erhebt, ist der seiner schweren Verständlichkeit[3]); er vermehre die schon an sich großen sachlichen Schwierigkeiten noch durch eine dunkle und orakelhafte Ausdrucksweise. Dieser Vorwurf ist ebensowenig originell, wie Agricolas gesamte Aristotelesauffassung[4]); er beruft sich bei dieser Bemerkung sogar ausdrücklich auf Themistius und spottet darüber, daß man sich gewöhnlich auf die Worte des Aristoteles noch fester „verbeiße", als wenn es dabei um den Bestand der Religion ginge.

Prantl klagt darüber, daß von den späteren Peripatetikern „die philosophische Grundlage der Logik" „nicht mehr verstanden und auch nicht mehr beachtet wurde, sondern die Logik in ihren ursprünglichen hellenischen Entstehungsgrund zurückfiel, nämlich

---

[1]) Inv. dial., S. 16.

[2]) Inv. dial., S. 15. — Wie wenig tief eine „gereinigte" Aristotelesauffassung bei Agricola gegangen sein könnte, zeigen seine mehrfachen groben Mißverständnisse (z. B. Inv. dial., S. 237) und seine ganz verständnislose „Kritik" an einzelnen Aristotelischen Begriffen (z. B. Inv. dial., S. 93/94); vor allem aber tritt der durchaus nicht Aristotelische Charakter seiner Dialektik hervor in der Art ihrer historischen Wirksamkeit. Der leidenschaftliche Aristotelesgegner Petrus Ramus beruft sich mit überschwänglichen Lobesworten gerade auf Agricola (vgl. Peter Petersen: Geschichte der Aristotelischen Philosophie im protestantischen Deutschland, 1921, S. 130 und 137, Anm. 5); und Melanchthon ist, solange er sich eng an Agricola anschließt, geradezu ein ausgesprochener Feind des Aristoteles; je mehr er sich aber in späteren Jahren von Agricola entfernt, um so mehr nähert er sich gerade dem Aristoteles (vgl. Petersen a. a. O., S. 64).

[3]) Inv. dial., S. 15.

[4]) Vgl. Die Zitate von der Spätantike an durch das ganze Mittelalter hindurch bis ins 18. Jahrhundert bei Petersen a. a. O., S. 403/404.

das Gebiet des Dialektischen überhaupt, aus welchem die platonisch-aristotelische Philosophie die in ihm verschütteten spekulativen Prinzipien herausgearbeitet hatte[1]". Dieser Vorwurf trifft in verschärftem Maße zu auf Agricolas „Inventio dialectica". In einem Brief „de formando studio[2]" beruft sich Agricola bei der Darstellung des Grundgedankens seiner Dialektik geradezu auf die Sophisten Prodikos, Protagoras und Hippias, welche die Technik der dialektischen Invention so meisterhaft handhabten, daß sie über jedes beliebige ihnen vorgeschlagene Thema ausgiebig zu reden vermochten; und dem Leontiner Gorgias verleiht er den Ehrentitel „primus tam audacis coepti autor". Angesichts dieses Lobes und des gegen Aristoteles erhobenen Tadels scheint mir die Behauptung, Agricola gehe auf eine „gereinigte" Aristotelesauffassung zurück, einer sehr starken Einschränkung zu bedürfen.

II.

Mittelalterliches Lehngut in Agricolas „Inventio dialectica"

Eine prinzipielle Übereinstimmung Agricolas mit der Aristotelischen Topik zeigt sich nur in seiner Definition der Dialektik: „Erit ergo nobis hoc pacto definita dialectice: ars probabiliter de qualibet re proposita disserendi, prout cuiusque natura capax esse fidei poterit[3]." Im übrigen schließt Agricola sich in fast allen seinen Begriffsdefinitionen, ja in fast allen sachlichen Einzelheiten durchaus an die scholastische Tradition an, bzw. an den ganz in spätscholastischer Manier ausgedeuteten Aristoteles.

Die von Agricola aufgestellten 24 loci dienen einer begrifflichen Verarbeitung von quaestiones[4]), d. h. von problematischen Sätzen, zwecks Feststellung des ihnen zuzuerkennenden Wahrscheinlichkeitsgrades. Die Aufgabe des Dialektikers besteht zunächst darin, die in solchen wahrscheinlichen Sätzen enthaltenen Begriffe herauszugreifen und ihrem eigentlichen Sinne nach zu klären, indem er sie analysiert mit Rücksicht auf die einzelnen loci[5]).

[1]) Gesch. d. Logik. I, S. 342.
[2]) An Jacobus Barbirianus. Lucubr., S. 199.
[3]) Inv. dial., S. 193; cf. Aristoteles, Top. 100a, 18—21; Top. 105b, 31.
[4]) Inv. dial., S. 227.
[5]) Sehr illustrative Beispiele für dieses Verfahren finden sich

Die loci fungieren dabei als „sedes argumentorum"; dieser Ausdruck ergibt sich aus der mißverständlichen Bedeutung von τόπος bzw. locus. Für Aristoteles bedeutet τόπος nicht mehr als „Gesichtspunkt" oder Punkt", der bei den dialektischen Argumentationen im Auge zu behalten ist. „Locus" heißt aber auch soviel wie „Stelle" oder „Ort"; diese Nebenbedeutung verführte früh[1] zu folgendem Vergleich: Wie das Suchen eines verlorenen oder versteckten Gegenstandes eine Kleinigkeit ist, sobald man nur weiß, wo, d. h. „an welchem Orte" sich das Verlorene befindet, so wird auch jede Beweisführung ganz ungemein erleichtert, wenn man weiß, an welchem Ort, an welchem locus die benötigten Beweismittel zu finden sind. Daß sie sich an irgendeinem Orte einfach auffinden lassen, daß sie da sind und zum Beweisgebrauch fertig parat liegen, — das ist für die mittelalterlichen Dialektiker eine Selbstverständlichkeit, zumal wenn sie (wie Agricola) in der Universalienfrage der realistischen Lösung zuneigen[2]). Weil es aber unermeßlich viele Dinge mit unermeßlich vielen Eigenschaften gibt, so wäre es für den menschlichen Geist unmöglich, das jedem Einzelding angemessene Beweismaterial ausfindig zu machen, wenn nicht allen Dingen gewisse Gemeinsamkeiten eigentümlich wären (die daraus erklärbar sind, daß alle Dinge der einen und selben „Natur" angehören). Diese Gemeinsamkeiten sind die loci. Agricola weiß, daß er sich mit diesen Gedankengängen vollkommen in den Bahnen der Tradition bewegt; er beruft sich geradezu auf ihre Autorität. „Ingeniosissimi itaque virorum ex effusa illa rerum varietate communia ista capita: velut substantiam, causam, eventum ... excerpsere ... Haec igitur communia, quia perinde ut quicquid dici ulla de re potest, ita argumenta omnia intra se continent, idcirco

Inv. dial., S. 170; und 368—372 führt Agricola seine Methode an einer „zusammengesetzten" Frage durch, nämlich an der Frage, ob der Philosoph sich verheiraten dürfe, „an philosopho habenda sit uxor". Dabei wird zunächst Definition, Genus, Spezies usw. des Begriffs „Philosoph", dann das Entsprechende für den Begriff „Weib" festgestellt, und dann werden die so gewonnenen Resultate miteinander verglichen und gegeneinander abgewogen.

[1]) Cf. Cicero Top. 2. (Ed. C. F. W. Müller, S. 426, 30—35).

[2]) Inv. dial., S. 9: ...omnia, quae vel pro re quaque vel contra dicuntur, cohaerere et esse cum ea quadam (ut ita dicam) naturali societate coniuncta.

ecos vocaverunt, quod in eis velut receptu et thesauro quodam mnia faciendae fidei instrumenta sint (Konjunktiv!) reposita. .. Sit ergo (!) nobis locus hoc pacto definitus."

Agricola zählt auch die Namen jener „genialen Männer" auf, eren Definition er sich hier anschließt; er weist Aristoteles und die chulmäßigen Peripatetiker ausdrücklich zurück[1]) wegen ihrer nklarheit und nennt als brauchbarere Gewährsmänner Cicero, rebatius, Quintilian, Themistius und Boethius. Dieser habe beits versucht, die von Cicero und Themistius (einem späten, schon ark eklektizistischen Peripatetiker, 320—390 n. Chr.) aufgezählten ci miteinander in Einklang zu bringen. Das entspricht Agricolas genen Absichten; er betont ausdrücklich, daß er nichts Neues oder ar Besseres zu sagen habe, wohl aber wolle er dem schon oftmals schwer verständlicher Subtilität Gesagten jetzt einen deutlicheren, areren und daher praktisch wirksameren Ausdruck verleihen[2]).

Mit alledem ist aber noch nicht gesagt, daß Agricola unmittelar auf die spätere römische Logik zurückgegangen sei; der Bestand er von ihm aufgezählten loci ist im großen ganzen vielmehr derlbe, wie er während des ganzen Mittelalters üblich war: Die quinque oces des Porphyrius (Nr. 2—4[3])), die Aristotelischen Kategorien es Raumes und der Zeit (Nr. 15 und 16), die Bewegungs- und weckursache (Nr. 11 und 12) werden mit ganz äußerlichen Gechtspunkten wie Vergleichbarkeit, Ähnlichkeit, Gegensatz (Nr. 21 is 23) usw. auf eine Stufe gestellt; und so wird ein zwar völlig rinzipienlos aufgebautes, aber für Unterrichts- und Disputationsvecke doch äußerst praktisches Fächerwerk geschaffen[4]), das ußer einer übersichtlichen Aufspeicherung der Schulgelehrsamkeit ıch neue Kombinationen des Erlernten gestattet, ja sogar die Erndung ganz neuer Beweismittel ermöglicht[5]). Die Bekanntschaft it den Begriffen der einzelnen loci setzt Agricola ganz offensichtlich ei seinem Leser voraus. In einem einzigen Kapitel von $2^1/_2$ Seiten[6])

[1]) Inv. dial., S. 17/18.

[2]) Inv. dial., S. 18.

[3]) Außerdem hat Agricola merkwürdigerweise noch einmal die „definitio" aus der Aristotelischen Topik aufgenommen als Nr. 1. Nr. 1—23 zeigen eine Anlehnung an die neuplatonische Kategorienlehre.

[4]) Vgl. die Tabelle von Alardus, Inv. dial., S. 25.

[5]) Lucubr., S. 198.

[6]) Liber I. Kap. 4.

zählt er diese 24 völlig heterogenen Begriffe kurz hintereinander auf, ohne sich irgendwie auf eine definitorische Begründung oder gar auf eine Deduktion aus dem Begriff der Substanz, der ihm als Einteilungsprinzip dient, einzulassen.

Das einzige, worauf er sich etwas zugute tut, ist vielmehr seine mnemotechnisch leichter im Kopfe zu behaltende und daher praktisch brauchbarere Anordnung der loci[1]). Deshalb ist gegen Ende des ersten Buches[2]) eine große Tabelle beigefügt, in der seine Anordnung mit der des Cicero und des Themistius verglichen wird. Der Bestand an einzelnen locis ist auf den drei verglichenen Tafeln ungefähr derselbe, wenn auch Cicero (als der früheste) noch sieben loci weniger hat als Agricola, während die Differenz zwischen der Tafel Agricolas und der des Themistius bloß noch zwei beträgt. Gerade diese aus Cicero und Themistius kompilierte Mischform der Dialektik, welche bereits bei Boethius auftritt, wird durch Vermittlung von Cassiodorus und Isidorus Hispalensis ein Bestandstück der mittelalterlichen Schulbücher der Logik[3]). Sie geht auf diesem Wege z. B. auch auf Abälard über, und gerade aus Abälards „Dialectica“ lassen sich nach Prantl (II, 202) zuverlässige Schlüsse darüber ziehen, wie schon damals „die Entwicklung der einzelnen Topen sich in der Angabe und Aufzählung schulmäßig fixierter „Regeln“ bewegt, ...und wie sehr überhaupt die Topik in den Schulen Gegenstand und Veranlassung zahlreicher Kontroversen gewesen“ ist. Dieselbe Mischform der Topik findet sich mit gelegentlichen Abweichungen auch bei späteren Scholastikern, die entweder auf Abälard oder direkt auf Boethius zurückgehen. Hierin folgt Agricola also durchaus der mittelalterlichen Tradition.

Sogar seine Einteilung in „loci interni“ und „loci externi“, d. h. in solche, die innerhalb, und solche, die außerhalb der Substanz des behandelten Dinges liegen, ist bereits vorgebildet bei Cicero

---

[1]) Man muß natürlich die 24 loci auswendig wissen und immer gegenwärtig haben, um die dialektische Inventionsmethode überhaupt anwenden zu können. Welches Buch man dabei zugrunde legt, ist weniger wichtig. Agricola bezeichnet daher sein Werk ausdrücklich nicht als das einzig richtige oder einzig brauchbare, wohl aber als das praktischste. Inv. dial., S. 354.

[2]) Inv. dial., S. 174.

[3]) Prantl a.a.O., I, S. 724.

op. 2) und durchgeführt bei Themistius; von hier geht sie über in ethius' Schrift „De differentiis topicis", in die Topik des Michael ellos und schließlich in den 5. Teil der „Summulae logicales" s Petrus Hispanus, also in das Werk, welches weit über den Tod ines päpstlichen Verfassers hinaus (Johann XXI. starb 1277) s ins beginnende 16. Jahrhundert das gebräuchlichste Lehrbuch r schulmäßigen Logik war.

Weiterhin macht sich Agricolas scholastische Schulung[1]) nur in eniger entscheidenden Einzelheiten bemerkbar. So folgt seine handlung des Universalienproblems durchaus der Beweismethode r „via antiqua[2])", und seine Lösung des Problems ist ein Kompromiß zwischen Thomas von Aquino (similitudo essentialis) und Duns otus. Trotz seines sonstigen Widerwillens gegen überspitzte btilitäten beruft sich Agricola mehrmals ausdrücklich auf den doctor subtilis[3])" und exemplifiziert seine Ansicht über die Grundrschiedenheit des universale (als communicabile) vom singulare ls in-communicabile) an dem scotistischen Begriff der formalitates, sbesondere der haecceitas.

Alle seine traditionsgebundenen Darlegungen verdeutlicht Agrila durch mannigfache Beispiele aus historischen Werken (namenth Livius) und aus antiken Dichtungen; aber eine prinzipielle ilosophische Herleitung seiner Begriffe unternimmt er nirgends. führt sie sämtlich als etwas Fertiges und Selbstverständliches n. Sofern sie sich nur als brauchbar erweisen, übernimmt er sie nfach aus fremden philosophischen Systemen oder auch aus der aditionellen Schullogik, je nachdem er ihrer bedarf. Aus dertigem Lehngut besteht eigentlich der gesamte sachliche Lehrhalt seines Werkes. Auffallend ist nur die übertriebene Werthätzung, die er gerade der Dialektik entgegenbringt wegen ihrer oßen Bedeutung für die Praxis der einzelwissenschaftlichen Forhung, für die Politik und für die Praxis des religiösen Gemein-

[1]) Er erwarb in Erfurt das Baccalaureat, in Loewen die Magisterürde und studierte vielleicht auch in Cöln und Paris.

[2]) Vgl. die von Alardus Inv. dial., S. 37—41 eingeschobene Sonderbhandlung, vor allem S. 40: „quum ... omnes doctrinae aut scientiae nt circa universalia, necesse est universalia aliquid esse extra animam, quae tradantur ab artibus, sunt extra animam aliquid."

[3]) Z. B. außer Inv. dial., S. 41, auch S. 155.

schaftslebens. Gerade diese auf „etwas Neues“ eingestellte praktische Orientierung macht es ihm unmöglich, dem geschlossenen Aufbau eines philosophischen Systemes gerecht zu werden. Was er sich aus den großen Systemen eines Aristoteles, eines Thomas von Aquino, eines Duns Scotus aneignet, sind bloße Teile und Bruchstücke. Schließlich ist ja die ganze Dialektik ein bloßer Teil (und noch dazu ein recht untergeordneter) des Aristotelischen Systemes; Agricola freilich glaubt, an ihr ein Ganzes zu besitzen und sie (in Verbindung mit den zwei, eigentlich ganz außerlogischen Disziplinen der Grammatik und der Rhetorik) geradezu an die Stelle der Logik überhaupt setzen zu können[1]).

III.

Die humanistische Zielsetzung der „Inventio dialectica“.

Denselben Vorwurf der Unverständlichkeit und praktischen Unbrauchbarkeit wie gegen Aristoteles erhebt Agricola auch gegen das scholastische Denken: Die Schullogik versteigt sich zu den subtilsten wirklichkeitsfremden Tifteleien, die höchstens dem außenstehenden Philister staunende Hochachtung vor so viel Scharfsinn abnötigen können, für die Wissenschaft selbst aber eine ungeheure Gefahr bedeuten. Durch seine schwere Verständlichkeit züchtet der scholastische Unterricht das unselbständige Denken geradezu groß[2]), und durch seine begrifflichen Subtilitäten raubt er dem Forscher jede Unbefangenheit des Blickes für die Wirklichkeit[3]). Unbeschadet dieser recht leidenschaftlich vorgetragenen Kritik übernimmt Agricola, wie gezeigt, große Stücke des sachlichen Lehrgehaltes der Scholastik; das eigentlich „Humanistische“ seiner Dialektik kann also nur in der Zielsetzung liegen, von welcher die Auswahl und Kombination der übernommenen traditionellen Elemente bestimmt wird.

Agricola scheut sich nicht, eine Untersuchung einfach abzu-

[1]) Cf. In laudem philosophiae et reliquarum artium oratio, Lucubr. S. 151.

[2]) Inv. dial., S. 17: „Dictata et in scholis multis iam saeculis per manus tradita decantant.“ Der Lehrbetrieb artet zu einer leerlaufenden Maschinerie aus: Inv. dial., S. 180: „... ideo docere illa quenque, quia quisque didicerit et quia doceant omnes.“

[3]) Inv. dial., S. 180; Lucubr., S. 194.

.rechen, wenn sie kompliziert zu werden droht[1]). Derartig spitz-
ndigen Fragen bis ins letzte nachzugehen, wäre in seinen Augen
ne Verschwendung wissenschaftlicher Arbeitskraft. Die scholasti-
hen Begriffsspalter vergeuden ihre Zeit mit Lösungsversuchen
on Rätseln, die „tot iam saeculis nullum invenerunt Oedipodem,
ui ea solveret, nec inventura sunt unquam[2])". Als ab-
hreckendes Beispiel einer solchen unfruchtbaren Gelehrsamkeit
ird die magna ars Lulli genannt. Lullus verstand es nicht, seine
rbeit in rechter Weise zu disziplinieren, er blieb in einer Überfülle
usgeklügelter Einzelheiten stecken; und vor allen Dingen konnte
r sich nicht in verständlicher Weise mitteilen[3]). Für wissenschaft-
che Bemühungen, die sich derart ihrer eigenen praktischen Wirk-
amkeit berauben, hat Agricola nur Mitleid und „Verzeihen" übrig.

Das Allheilmittel gegen diese Schäden sieht Agricola in einer
ialektik, welche wie die Quintilians auch die Anwendung der
ci („rationen tractandi ipsos (sc. locos), et ... quomodo invenien-
um sit ex ipsis") lehrt. Bei dem bisherigen weltfremden scholasti-
hen Wissenschaftsbetrieb konnte freilich die Dialektik ihre heil-
ame Wirkung noch nicht entfalten. Man studiert ja sogar Quintilian
ur in einer völlig unpraktischen und unsozialen Weise: „... sibi
re ista musisque (ut dicitur) discit; profanum certe vulgus quam
ngissime a sacrario suo putat arcendum." So wurde denn die
ialektik zur „misera et cavillosa loquendi sollicitudo", sie verlor
den Zusammenhang mit der Wirklichkeit, die Realwissenschaften
manzipierten sich von ihr: „Sic fit ut dux illa directrixque omnium
rtium, dialectice ..., sola sibi discatur[4])." Die Folge davon
t ein völlig anarchisches Durcheinander in den Wissenschaften
mnium studiorum colluvies), „cum cuncta velut ferae caveis
fractis in proximorum ius et fines irruerint nec quicque ferme dis-
atur hoc tempore suo loco. Sic iurisconsulti perplexa et insoluta
isputandi praecepta balbutiunt. Sic medicinae studia magna ex
arte redacta sunt ad supervacuas instituto suo physices quaestiones.

[1]) Z. B. Inv. dial., S. 55 u. 72: „... scrupulosiora fortasse sunt
ta ..."

[2]) Lucubr., S. 194.

[3]) Inv. dial., S. 181: „... hoc ipsum, quod invenerat, ... eloquendo
perire ... nequibat."

[4]) Inv. dial., S. 180.

Sic physice mathematicas arripuit[1])". Auch die Vorboten der mathematischen Naturwissenschaft rechnet Agricola also zu diesen Verfallserscheinungen. Am schlimmsten aber steht es um die Theologie, die sich nur noch mit metaphysischen, naturwissenschaftlichen und dialektischen Fragen abgibt und darüber ihre eigentlichen, praktisch-religiösen Aufgaben aus dem Auge verliert. Die Probleme, mit denen die Theologen ihre Zeit hinbringen, gleichen unlösbaren Rätseln, wie Kinder sie sich manchmal ausdenken und sich gegenseitig im Scherz aufgeben, ohne doch selber eine Lösung dafür zu wissen oder von anderen zu erwarten. Das Volk erhofft vergebens von diesen theologischen Disputationskünstlern eine Hilfe in seinen religiösen Zweifeln und seinen sittlichen Nöten: „. . . cum docendus erit populus et ad religionem, iustitiam, continentiam adhortandus, ex illis artibus inextricabilis aliqua eruitur disputatio, quae tempus extrahat et inani strepitu audientium feriat aures[2])."

Hier soll Agricolas Dialektik einen Wandel schaffen, nachdem sie wieder eingesetzt ist in ihre alte Würde als „. . . reliquarum dux . . . et stabilitrix artium, . . . sine cuius praesidio tueri fines suos reliquae non satis commode possint[3])". Diese methodologische Aufgabe der Dialektik wird daher schon im Vorwort des ganzen Werkes als besonders wichtig hervorgehoben[4]). Nicht nur aus dem Altertum überlieferte Einzeldisziplinen, sondern auch die Wissenszweige, die sich erst im Laufe der Zeit herausgebildet haben und bisher in viel zu subtiler Weise behandelt wurden, werden aus dieser methodischen Reform Nutzen ziehen. Hierhin rechnet Agricola vor allen Dingen die praktische Anleitung zur Politik, Verwaltungskunde, Kriegskunst, Pädagogik, Volksaufklärung und juristischen Redegewandtheit. Die Dialektik kann nicht etwa die empirischen Wissenschaften ersetzen, sondern sie erhält überhaupt erst durch diese ihre volle praktische Bedeutung. Daher fordert Agricola in dem Brief „De formando studio" Sachkenntnis („. . . res ipsas attingendas censuerim. . .") z. B. in Geographie, Ethnologie, Staatsbürgerkunde, Botanik, Zoologie, Landwirtschaft, Medizin, Strategie,

[1]) Inv. dial., S. 179.
[2]) Inv. dial., S. 179.
[3]) Inv. dial., S. 191.
[4]) Inv. dial., S. 2.

Architektur, Musik, Malerei usw.[1]). In diesem Streben nach allseitiger, praktisch wirksamer Bildung zeigt sich deutlich ein Einfluß der römischen Popularphilosophie, namentlich Quintilians[2]) und der italienischen Humanisten, denen Agricola persönlich nahe getreten ist bei seinem Aufenthalt in Pavia, Ferrara und Rom[3]). Von den italienischen Humanisten unterscheidet ihn aber außer seiner scholastischen Vorbildung vor allem sein starkes Interesse an der Wiederbelebung einer christlichen Theologie, die wirklich Fühlung hat mit dem praktisch-religiösen Leben des Volkes. Dadurch, daß die Dialektik alle Realwissenschaften auf ihr eigentliches Sachgebiet hinweist und beschränkt, führt sie auch die Theologie zu ihren eigenen Aufgaben zurück; und damit wird diese ebenso wie die artes liberales wieder zum wesentlichen Kulturfaktor innerhalb des gesamten Geisteslebens. So verhilft die neue Dialektik zu sehr viel mehr als einer bloßen Redegewandtheit; durch die Neuordnung der Wissenschaften befreit sie von falschen und unfruchtbaren Theoremen und gestattet einen klareren und festeren Blick auf die eigentlichen, die ethischen Lebensaufgaben. Diese Weckung von praktischer Lebensklugheit und moralischer Gesinnung ist eine der Haupttendenzen von Agricolas Werk; und ihr folgt er, nachdem er sich im ersten Buche ein für allemal mit der Tradition auseinandergesetzt hat ohne jedes theoretische Bedenken und ohne jede Rücksichtnahme auf den etwaigen Eigenwert einer rein um ihrer selbst willen betriebenen Wissenschaft.

Selbst innerhalb der neuen Dialektik ist eine prinzipielle und endgültig erschöpfende Klärung der in Frage stehenden Probleme durchaus nicht immer geboten; die begriffliche Klarheit braucht vielmehr nur soweit zu reichen, wie es das jeweils herrschende Er-

---

[1]) Lucubr., S. 195.

[2]) Auf stoische Einflüsse, vor allem Senecas, weist Dilthey hin; Ges. Schr., II, S. 155, Anm. 1. Zu beachten ist dabei jedoch, daß Agricola sich z. B. Lucubr., S. 156 ausdrücklich gegen den „horridus Stoicorum rigor" ausspricht.

[3]) Quintilian wurde erst zu Anfang des 15. Jahrhunderts in Italien wiederentdeckt und übte dort alsbald nachhaltigen Einfluß aus, vor allem auf Laurentius Valla (vgl. Prantl, IV, S. 162, Anm. 54 und S. 164, Anm. 64, und die auffallende Übereinstimmung des bei Mestwerdt, S. 54, Anm. 3, angeführten Zitates aus Vallas Vorrede zum I. Buch seiner Disp. Dial. mit Agricola, Inv. dial., S. 2).

kenntnisinteresse unbedingt verlangt. In erster Linie ist daher bloß zu fragen: „an sit res“, in zweiter Linie: „an res sit illud“ und erst in dritter Linie: „quomodo hoc sit illud, id est quomodo hoc de illo dicitur[1])“. In dieser dritten Fragestellung liegt das eigentliche Problem der Aristotelischen Topik beschlossen; für Agricola wird sie nur in den seltensten Fällen aktuell, da sie meistens weit über unser Erkenntnisinteresse hinausgreift. Für gewöhnlich fragen wir gar nicht, ob „animal rationale“ die richtige Definition des Menschen ist oder ob der Begriff „Lebewesen“ als das Genus, die Belehrbarkeit als ein Proprium und die weiße Hautfarbe als ein Accidens des so definierten Menschen bezeichnet werden muß: sondern wir begnügen uns mit der schlichten Frage: Ist der Mensch vernünftig, ist er ein Lebewesen, ist er belehrbar und ist er weiß? Darin bereits erschöpft sich unser Erkenntnisinteresse in der Regel vollkommen[2]); es „genügt“ daher, wenn diese Fragen beantwortet werden. Wie wenig Agricola damit der logischen Präzision der Aristotelischen Gedankengänge gerecht zu werden vermag, dessen ist er selbst sich durchaus bewußt[3]); aber alle rein theoretischen Bedenken haben zurückzutreten vor der letzten Endes praktischen Orientierung seiner Dialektik, welche einem viel elementareren, viel ursprünglicheren Erkenntnisinteresse Genüge zu tun hat, als es nach Agricolas Ansicht in der reinen Logik überhaupt wirksam werden könnte. Die große Menge (vulgus) kann mit logischen Subtilitäten gar nichts anfangen, also muß man ihr eine weniger scharfsinnige, dafür aber leichter verständliche und wirklich brauchbare Dialektik in die Hand geben: „Utque delicatiores aures lyra cytharave delectat, ita militem non nisi tuba accenderis. . . . Crassis enim crassa conveniunt.“

Infolge dieser Bezugnahme auf die praktischen Aufgaben des sozialen Lebens wird die Grenze zwischen Dialektik und Rhetorik immer unsicherer, und die Abhängigkeit Agricolas von Cicero und Quintilian tritt immer deutlicher hervor. — Für Aristoteles[4]) ist die Rhetorik eine praktische Anwendung der dialektischen Wahrscheinlichkeitslogik unter Bezugnahme auf die „Charaktere und

[1]) Inv. dial., S. 227/228.

[2]) Inv. dial., S. 16: „Hae quaestiones omnes . . . solum id agunt ut sciamus, sitne hoc in illo.“

[3]) Inv. dial., S. 2.

[4]) Rhetor. 1356a 1.

Empfindungen" von Zuhörern. Diese Unterscheidung der beiden Disziplinen verliert allmählich an Bedeutung, je mehr der eigentlich logische Grundcharakter der Dialektik außer acht gelassen wird. Die Stoa vermag eine Trennung nur aufrecht zu erhalten, indem sie die Rhetorik als Lehre von einer fortlaufend zusammenhängenden Rede, die Dialektik als Lehre von einer durch Rede und Gegenrede charakterisierten Disputation bezeichnet. Diese Art der Unterscheidung geht dann über auf Cicero, Quintilian, Cassiodorus usw.[1]); von Agricola wird sie ausdrücklich abgelehnt zugunsten einer noch äußerlicheren[2]): die Rhetorik hat nur den Schmuck schöner Worte, Beispiele und Zitate vor der Dialektik voraus; daher wird diese von Agricola als „ratio de quavis re probabiliter disserendi", die Rhetorik als „ars ornate disserendi" definiert. Beide dienen aber demselben Zweck einer philosophischen Regelung der sprachlichen Mitteilung. — Agricola unterscheidet drei philosophische Disziplinen: Logik, Ethik und „philosophia naturalis[3])". Die Logik behandelt lediglich die „Regel des Sprechens und der Rede" (orationis dicendique regulam); sie zerfällt in drei Unterabteilungen, nämlich die Grammatik, welche für die sprachliche Richtigkeit (integritas), die Dialektik, welche für die Wahrscheinlichkeit (probabilitas), und die Rhetorik, welche für den Schmuck (cultus) der Rede Sorge zu tragen hat. Gerade durch diese rein sprachliche Orientierung gewinnt die Logik bei Agricola ihre überragende Bedeutung für das gesamte kulturelle Leben. Gott hat allein dem Menschen als dem einzigen zur Vernunft fähigen Wesen die Gabe der Rede verliehen[4]), damit er sie zur „Belehrung" und praktischen Förderung seiner Mitmenschen verwende. Nur durch sprachliche Mitteilung kann ein

---

[1]) Vgl. Prantl, I, S. 103, S. 413, Anm. 37, S. 514.

[2]) Inv. dial., S. 255; die hier von Zenon berichtete Anekdote stammt aus Ciceros Orator, c. 32.

[3]) Inv. dial., S. 192; Lucubr., S. 151; Inv. dial., S. 237: „Artes omnes aut ad cognitionem referuntur (philosophia naturalis), aut ad actionem (ethice)." Dabei umfaßt die Ethik außer der Moralphilosophie charakteristischerweise auch die Technik: „Artes..., quibus corporis necessitati succurrimus, quae operariae dicuntur", und zur Naturphilosophie gehören außer der Physik auch alle übrigen Realwissenschaften, z. B. die Mathematik, die Medizin und die Metaphysik (Lucubr., S. 154/155).

[4]) Inv. dial., S. 1.

soziales Leben entstehen, innerhalb dessen eine Wissenschaft (hervorgehend aus sprachlicher Verständigung mehrerer Gelehrter) und ein ethisches Handeln möglich sind. Die Logik, vor allem die Dialektik, ist also zugleich eine Lehre von den (in der Sprache liegenden) Voraussetzungen aller Kultur. Eine Erneuerung der theoretischen und der praktischen Lebensgestaltung hat demnach einzusetzen mit einer Reform dieser philosophischen Disziplin, insbesondere mit einer Neugestaltung der „Inventio dialectica". — Das ist der philosophische Grundgedanke des zweiten und des dritten Buches von Agricolas Werk, in denen er unter enger Anlehnung an Quintilian von dem „Gebrauch" der im ersten Buche aufgestellten 24 loci handelt und anschließend an eine psychologische Lehre von den menschlichen Affekten die zum Teil rein rhetorischen Mittel bespricht, durch welche ein geschickter Dialektiker in seinen Zuhörern alle gewünschten „guten" Überzeugungen und Gefühle wachrufen könne.

Die Philosophie Rudolf Agricolas ist der gedankliche Ausdruck einer jugendlichen, von neuen, halb noch unbewußten Kräften bewegten Zeit voller zukunftsfreudiger Hoffnungen: „Ingens enim, immensa, incredibilis est vis mentis humanae, et cui nihil propemodum difficile sit, nisi quod non vult[1])." Agricola fühlt dunkel das Werden einer neuen Wissenschaft, einer neuen Kunst, eines neu gearteten politischen und sozialen Lebens und einer erneuerten christlichen Religiosität. Bei der ungeheuren Menge des zu verarbeitenden Wissensstoffes, den die Wiederbelebung der antiken Literatur und die Befriedigung der politischen, militärischen, technischen und künstlerischen Ansprüche der Renaissancehöfe mit sich brachten, warnt er vor der Preisgabe eines über diese erdrückende Stoffmasse erhabenen Lebenszieles und vor einer Selbsttäuschung des Gelehrten über den eigentlichen, den religiös-praktischen Sinn und Zweck seiner eigenen Existenz[2]). Das Gefühl, am Beginn einer neuen Epoche zu stehen, setzt sich alsbald in ihm um zu gesteigerten Anforderungen an die eigene Leistung; daher die immer wiederholte Forderung, man müsse über das bloße Erbe der Tradition hinausgehen,

[1]) Inv. dial., S. 454.

[2]) Lucubr., S. 194; vgl. Mestwerdt, a.a.O., S. 168—174.

müsse Neues finden und Neues schaffen. Wenn wir nur angelerntes Schulwissen vorzutragen und der Nachwelt zu hinterlassen hätten, worin bestände dann der Unterschied zwischen uns lebendigen Menschen und einem toten Schulbuch[1])?

Deshalb bestreitet Agricola der Tradition jeden Anspruch auf absolute Autorität, deshalb zerschlägt er die großen systematischen Gedankengebäude der Vergangenheit; aber gerade in der unbeholfenen Art, wie er einen Neubau an Stelle des zerstörten Alten zu errichten versucht, zeigt sich das Unausgereifte seiner Philosophie. Er weiß als Baumaterial nichts Besseres zu finden als die Trümmer desselben, soeben erst von ihm mit revolutionärer Leidenschaft zerstörten Gebäudes der mittelalterlichen Tradition; und er sucht diese aufgelesenen fremden Bruchstücke zu einem neuen Ganzen zusammenzufügen, ohne sich über dessen Gesamtplan irgendwie im klaren zu sein. Diese merkwürdige Ziellosigkeit bei all den „fragmentarischen Ansätzen" zu neuen Überzeugungen findet sich auch innerhalb des italienischen Humanismus. Mestwerdt[2]) verdeutlicht das durch ein anschauliches Bild: „Es ist wie in einem Steinbruch — Jeder meißelt an dem Klotz, der ihm gerade vorliegt, aber keiner weiß, an welcher Stelle des fertigen Gebäudes dieser seinen Platz finden wird." Dieses Bild trifft auch auf den deutschen Humanisten Agricola zu, wenn man statt des Steinbruchs mit seinen ungestalteten Felsblöcken an ein altes, als baufällig abgerissenes Gebäude denkt, aus dessen frisch behauenen alten Steinen ein noch unbekannter Neubau erstehen soll. — Übernahme des traditionellen Materials, Wille zu einem neuen Ganzen und Unklarheit über dessen endgültige Formen: das sind die wesentlichen Züge, die für Agricolas Verhältnis zur mittelalterlichen Tradition charakteristisch sind[3]).

---

[1]) Lucubr., S. 198.

[2]) A.a.O., S. 36.

[3]) Den weiteren historischen Rahmen für die Erscheinung R. Agricolas zeichnen die Arbeiten Gerhard Ritters zur Geschichte der Universität Heidelberg (insbesondere seine „Studien zur Spätscholastik I", Sitzungsber. d. Heidelb. Akad. d. Wi. phil.-histor. Klasse, 1921 und der Aufsatz „Aus dem geistigen Leben der Heidelberger Universität im Ausgang des Mittelalters", Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins. Band XXXVII, S. 1—32.)

VII.

Le séjour de Leibniz à Paris.

(1672—1676).

Par

M. Davillé (Bar-le-Duc).

(Suite)

Ce n'était, toutefois, pour lui que l'application et en quelque sorte l'illustration de la mécanique théorique. Déjà la dynamique était au centre de la philosophie de Leibniz[231]) et on peut se demander si ce n'était pas pour la constituer qu'il s'était appliqué spécialement aux mathématiques. Il s'occupa à Paris des lois du mouvement, et il semble bien qu'il doive à Huygens, non seulement d'avoir été initié à l'analyse cartésienne, mais encore d'avoir conçu définitivevement que dans le choc des Corps élastiques, sinon que c'est la „conservation . . . de la force vive en même temps que de la quantité de mouvements", du moins que „ce n'est pas uniquement la somme des produits des masses par les vitesses qui se conserve, mais aussi celle des produits des masses par le carré des vitesses"[232]). Pendant son séjour à Paris, il écrivit un petit ouvrage intitulé „de conatu", qui renfermait des „méditations dynamiques" capables d'éclairer „les matières de métaphysique"[233]). Nous ne connaissons pas cet ouvrage qui ne paraît pas avoir subsisté; mais nous savons qu'en

[231]) A. Hannequin, La première philosophie de Leibniz. Etudes, t. II.

[232]) Id., t. II, p. 210 et 20.

[233]) Lettre à Foucher, 5/16 juillet 1695. Gehrardt, Philo., t. I, p. 424, d'après laquelle il le communique à Lantin. Peut-être avait-il en cela subi l'influence de François Glisson. Cf. Marion, Franciscus Glissonius, thèse Paris, 1880, p. 19 et s., d'après E. Boutroux, o.-c., p. 11 note 1.

1675 Leibniz s'occupait de questions de cet ordre[234]) notamment de la perte du mouvement et de ses lois d'après les Cartésiens[235]) et d'après le grand astronome Roemer[236]).

Leibniz s'occupa aussi de physique et d'astronomie. Il pensait que l'on était „en état de prétendre à une physique véritable et sans hypothèse", c'est-à-dire fondée uniquement sur l'observation[237]). Aussi connaissait-il les remarques que Papin avait faites chez Huygens sur la machine électrique d'Otto de Gericke[238]), assista à une expérience que fit le chanoine Foucher, „dans la maison de M. Delanée en présence M. de Mariotte", sur le mouvement des eaux[239]), étudia en 1676 les variations de l'aiguille aimantée d'après différents auteurs anglais[240]). Cependant, en partant de ces données il croyait pouvoir procéder „géométriquement" en physique, „par un raisonnement bien suivi et analytique" et il essayait de le faire pour les causes générales des phénomènes, en particulier de l'élasticité des corps, de la pesanteur et du magnétisme, qu'il attribue à l'éther[241]). C'est évidemment par la géométrie qu'il traita à Paris des problèmes d'optique[242]). Il s'occupa aussi des questions astronomiques avec certains membres de l'Académie des sciences,

---

[234]) „De motu. Avril 1675." Bodemann, Handschriften, p. 328.

[235]) „De detrimento notus" de même date, commerçant par: „Recepta quaedem opinio passim pro lege naturae invaluit et a Cartesii sectatoribus maxime celebratur, eandem in corporibus servari quantitatem motus". Ibidem V. un problème de mécanique du mois de mai, Id., p. 331 où il écrivait encore: „De la retardation du mouvement par le frottement." En hiver, il rédigeait: „Du frottement. Essays géométriques en fait de méchanique." Id., p. 301.

[236]) „Dec. 1675 extraxi ex Römeri libro Propositiones mechanicae circa rotas dentatas." En décembre 1674, il avait composé: „De vitandis erroribus geometricis in re mechanica." Id., p. 329.

[237]) Lettre citée pl. haut, p. 15 n. 70.

[238]) V. pl. haut, t. XXXIII, p. 70 note 21.

[239]) Lettre à Foucher, mai 1687. Gehrardt, Philo., t. V, p. 393.

[240]) „Epistola quam scripsi: Henrico Bondio Anglo." „Dabam Parisiis 13. Maji 1676." Commençant par: „Vidi nuper librum Anglicum „Leasnano-Kalender" ab Henrico Philippo editum; in eo fit mentio inventi tui circa variationem acus magneticae". Bodemann, Handschriften. p. 313.

[241]) Lettre citée pl. haut, p. 15 n. 70.

[242]) V. pl. haut, t. XXXIII, le texte de la p. 165 note 2.

Huygens et Cassini[243]), sans doute aussi Roemer[244]), et en étudia d'autres d'après des auteurs anglais[245]).

Il ne paraît pas avoir eu, à Paris, l'occasion de s'occuper de sciences naturelles en dehors de la médecine[246]); mais nous ne pouvons, dans cette revue de ses connaissances, négliger cet ordre de sciences, parce que c'est là qu'il précisa pour la première fois ses idées sur la minéralogie qu'il devait plus tard fonder[247]). Il la déclarait la partie „la moins avancée" des sciences de la nature parce qu'„on n'a fait qu'effleurer jusqu'ici la connaissance des minéraux". „On n'y sçauroit, dit-il, avancer considérablement sans considérer ce qui se passe sur les lieux dont on les tire", car les échantillons que l'on trouve dans les cabinets ne sont que des pièces isolées, „qui ne peuvent servir qu'à ceux qui ont examiné ce qui se passe sur les lieux". Lui-même, avait eu l'„occasion d'aller aux mines et d'y remarquer bien des choses", entre autres une pierre „sur laquelle la nature a parfaitement bien desseigné deux animaux avec les traits d'une Matiere Metallique", dont lui-même avait expliqué la „géneration". Il proposait à Colbert, à qui il donnait ces détails, de lui envoyer cette description et cette explication comme „échantillon" de „la connaissance de ces matières". Il montrait toute l'importance de cette étude, qui renfermait pour lui „les principes" des sciences naturelles, puisque la terre sert de nourriture aux plantes et aux animaux et que sa connaissance sert directement à „l'oeconomie et à l'agriculture". A l'Académie des sciences même, Leibniz avait fait une communication sur le phosphore, qu'avait découvert, „un chimiste de sa connaissance" et où lui-même avait „contribué quelque chose depuis"[248]).

Telle est l'activité si multiple et si féconde de Leibniz dans la domaine des sciences; mais ce serait peu connaître son génie si

[243]) V. pl. haut, t. XXXII, p. 143 note 8.

[244]) V. pl. haut, t. XXXII, p. 70 n. 22.

[245]) „Excerpta ex Hookio contra Hevelium." 1674. Bodemann, Handschriften, p. 316.

[246]) V. pl. haut, t. XXXIII, p. 74 notes 43/44, pour ses relations avec les médecins, pl. bas, p. 147 note 257/258, et ce qu'il dit de la médecine dans la Methodus physica, composée en mai 1676, Couturat, Opusc., p. 93.

[247]) V. Leibniz historien, p. 108 et 722--3.

[248]) Lettre citée pl. haut, t. XXXIII, p. 172 n. 39.

divers et si complet que de croire qu'il s'y est borné. Il s'est occupé avec non moins d'ardeur et peut-être de succès de recherches d'érudition et de philosophie.

V.

A Paris, en effet, Leibniz ne s'intéressait pas seulement à ce qu'il appelait les „sciences solides“ ou réelles, géométrie, astronomie et physique[249]); il était loin de négliger ce qu'il appellera un jour les „curiosités“[250]) et que nous appelons nous-mêmes les sciences morales. Il y fit des recherches d'érudition, des études de littérature, de droit et surtout de philosophie.

Avant de se livrer aux mathématiques, il s'occupa surtout d'histoire moderne et contemporaine. Il se „fourroit dans les grandes Bibliothèques et y cherchait des Pièces rares surtout en Histoire[251])“. Il fréquenta surtout la bibliothèque du roi, dont il allait consulter les manuscrits. Il y fit des papiers d'Etat de tous les règnes des rois de France, de François Ier à Louis XIII, les instructions et les relations d'ambassadeurs, y copia sans doute les vingt-deux ordonnances de Louis XIII publiées en 1636 „dans un pressant besoin pour mettre promptement du monde sur pied“ et toutes les pièces concernant l'Eglise gallicane de Saint Louis à Louis XIII, pragmatiques, concordats et débats relatifs au concile de Trente, y parcourut de nombreux volumes concernant la rivalité de la maison d'Autriche avec la France, les affaires d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, de Belgique et de Lorraine, y étudia les mémoires inédits des rélations de la France avec la Porte et en résuma quelques-uns. Peut-être vit-il aussi des manuscrits grecs, hébreux et arabes[252]). Sans doute il en consulta d'autres et y lut de nombreux livres d'histoire, qui lui servirent à composer ses traités politiques et à préparer l'histoire contemporaine qu'il comptait écrire[253]).

Des particuliers lui prêtèrent des manuscrits non moins précieux, comme ceux de Pascal[254]). Il vit ceux de Descartes chez

[249]) Même lettre, début.
[250]) Cf. Leibniz historien, p. 353 n. 7.
[251]) Lettre citée pl. haut, p. 28 n. 152.
[252]) V. Leibniz historien, p. 22—23, par les références.
[253]) Id., p. 24—26.
[254]) V. pl. haut, p. 35 notes 190/193.

Clerselier[255]) et en exhorta le possesseur à tout éditer, sans rien retrancher[256]). Lui-même en fit de nombreux extraits, principalement d'anatomie et de stéréonomie[257]): il s'y intéressait à tout ce qui concernait la médecine[258]), les mathématiques, et la philosophie[259]).

A peine était-il à Paris depuis un an, que Leibniz fut enrôlé par Huet dans la collection de classiques que préparaient divers critiques, sous prétente de servir à l'éducation du dauphin[260]). On devait aux classiques latins ajouter une courte et claire paraphrase pour en faciliter l'explication et rejeter en notes tous les renseignements historiques ou scientifiques[261]). Leibniz avait été choisi comme collaborateur parce que Huet le savait très habile dans toute la philosophie et les belles-lettres[262]). Le sous-directeur des études du duc de Bourgogne aurait voulu lui confier Pline, Vitruve ou les rusticae rei scriptores: mais Leibniz trouvait le premier trop considérable, le second trop technique et les derniers demandaient, à son avis, une connaissance trop approfondie de l'économie politique. Il choisit Martianus Capella à cause de son caractère encyclopédique, mais il le trouvait très difficile et surtout très incomplet.

---

[255]) V. pl. haut, t. XXXIII, p. 75 n. 54.

[256]) „Cum Parisiis essem, violi integra volumina scripta manu Renati Cartesii, hortatusque possessorem, ut omnia sine discrimine curaret edi.“ Lettre à Placcius citée pl. haut.

[257]) Gehrardt, Philo., t. IV, p. 226.

[258]) „Remedia et vires medicamentorum excerptum ex autographo Cartesii.“ „Descrips: 24 Febr. 1676.“ Bodemann, Handschriften, p. 44.

[259]) V. pl. bas.

[260]) Sur l'origine et le caractère de cette collection, v. E. Spanheim, Relation de la cour de France en 1690. Edon E. Bourgeois, Lyon, 1900, p. 113—4.

[261]) „Jussu Montesaurri, rectore Huetio, coepta res est ad amoeniores literos, fugientemque antiquitatis eruditionem velut revocandam perutilis. Certis enim hominibus doctis id negotii datum est, ut scriptores veteres latinos, quos classicos vocant, alio quam hactenus more tractent, adjecta quadam velut paraphrasi ubi opus est lucida ac brevi, ut facilis juventuti reddatur veterum lectio, rejectis in notis, quae ad autoris intelligentiam ex historia scientiisoe repeti debent.“ Lettre à Oldenburg, 16/26 avril 1673. Gehrardt, Philo., t. III, p. 4.

[262]) „gratulor in tibi viro et philosophiae totius et humaniorum literarum peritissimo“. Lettre à Huet, 19 avril 1673. Id., p. 10.

Huet avait donné rendez-vous au jeune savant, avec d'autres collaborateurs, le 16 avril 1673, pour le mardi matin suivant, sans doute à Saint-Germain. Leibniz paraît s'y être rendu. Il avait préparé, comme spécimen de son travail, la traduction d'un fragment entier avec des notes écrites rapidement et sans aucun livre et le canevas du tout, déclarant n'avoir pu faire davantage à cause de ses nombreuses occupations; il comptait reproduire tout le commentaire de Grotius[263]). Tous les matériaux qu'il avait ainsi préparés et qui représentent les premières études de Leibniz dans la philologie et la critique[264]), furent perdus par la suite[265]) et l'édition de Martianus Capella ne parut pas plus que tant d'autres éditions de classiques de la même collection[266]).

Huet pensait y éditer un manuscrit astronomique de Vactius Valens[267]), après l'avoir collationné avec d'autres. Leibniz demande pour lui à Oldenburg une copie de la bibliothèque d'Oxford[268]); il paraît l'avoir obtenue[269]), mais Huet ne fit jamais paraître l'ouvrage. Enfin, Leibniz vit chez lui le manuscrit d'un ouvrage intitulé *Demonstratio evangelica*, où il voulait prouver la vérité du christianisme et qui devait paraître en 1679[270]).

(La suite au prochain numéro.)

[263]) Lettres au même citées pl. haut, p. 15 note 71.

[264]) Guhrauer, *Biographie*, t. I, p. 156.

[265]) Cf. Leibniz historien, p. 20 note 8.

[266]) Spanheim, o-c., p. 114, Sur les autres collaborateurs, v. p. 143 note 4.

[267]) Lettre de Huet, 19 avril 1673; à Nicaise, 29 septembre 9 octobre 1693; à Van der Hardt 10 avril 1695. Gehrardt, *Philo.*, t. III, p. 10 et t. II, p. 546 et *Archiv f. G. d. Ph.*, t. I, p. 234—5.

[268]) Lettre à Oldenburg citée pl. haut, p. 147.

[269]) Lettre à Huet citées ci-dessus, et d'Oldenburg, 26 mai 1676. Gehrardt, *Briefw.*, p. 97.

[270]) Lettre à Seckendorf citée ci-dessus; cf. *Leibniz historien*, p. 31 note 3 et p. 36 note 1.

VIII.

Das Lebensproblem in China und in Europa.

Sous ce titre vient de paraître un petit livre[1]) particulièrement intéressant, car il constitue une manifestation, après tant d'autres, du malaise général dont souffre l'humanité actuelle et qu'on peut résumer dans une expression, „la crise de la morale“.

En Occident, cette crise a été ouverte par le rationalisme. Les progrès de la science au cours du XIXème siècle ont amené le machinisme et la formation du prolétariat. La crise morale, intimement mêlée, dès lors, à la crise sociale, est entrée dans une période aigue. La guerre et ses conséquences ont conduit l'Europe au bord d'un précipice, où sa culture menace d'être engloutie.

De nombreux prophètes ont averti du danger, et préconisé des remèdes. Le bolchévisme est l'un de ces remèdes. Il ne semble pas que, jusqu'ici, il ait donné des résultats encourageants.

Or, la diffusion en Europe des travaux des orientalistes a éveillé chez quelques penseurs un véritable enthousiasme pour le spiritualisme hindou ou la morale élevée de Confucius. Ils ont vu, dans l'antique sagesse orientale, un moyen de sauver la culture européenne menacée par le matérialisme et l'utilitarisme qui en découle.

Dans le même temps, des Orientaux frappés de la supériorité matérielle de l'Occident, songeaient à faire participer leurs pays aux avantages de la science moderne. Ils étaient persuadés que la culture spirituelle exclusive était la cause de la sujétion politique et économique de l'Orient, mais qu'elle seule pouvait donner à la vie son sens et sa valeur, et ils prêchaient une sorte de synthèse du spiritualisme et de la science matérielle.

---

[1]) Das Lebensproblem in China und in Europa. Von **Rudolf Eucken** und **Carson Chang**. Verlag Quelle u. Meyer, Leipzig.

Le Japon appliqua le premier ces principes; l'Inde se lance dans le mouvement.

La Chine mérite une explication particulière, car la révolution de 1911 l'a placée dans une position très différente de celle du Japon au début du Meiji ou de l'Inde actuelle en mal de transformation.

La révolution n'a pas seulement renversé l'Empereur, elle a jeté bas un système social et surtout moral qui maintenait depuis plus de 5000 ans, d'une histoire pleine de vicissitudes, l'immense Chine immuable et intangible avec un minimum de fonctionnaires et presque sans armée.

„Gouverner, c'est rectifier" „Il faut s'amender soi-même, puis amender sa famille, la principauté, l'Empire, l'humanité" dit Confucius. Le développement moral de l'individu est donc le fondement de l'Univers. La morale se ramenant en dernière analyse à la notion du „devoir", les dix devoirs, résultant des cinq relations ont formé le code moral chinois. C'est ce code qui s'effondrait en même temps que l'Empire. On lui substituait une émancipation générale de l'individu y compris celle de la femme, ce qui, en Chine, est le comble de l'émancipation. Certains disaient: „Le mal n'est pas profond; les quelques milliers de „jeunes Chinois" qui ont fait la révolution n'ont aucune influence sur les vieilles traditions auxquelles la masse du peuple se rattachera toujours"[1]).

Tel n'était pas l'avis de la majorité de l'élite des penseurs chinois.

La guerre et ses répercussions, l'influence du bolchévisme, les dissentions intestines. ont achevé l'oeuvre de la révolution et augmenté les craintes de cette élité.

Dès 1916. Ts'ai Yuen pei, Directeur de l'Université de Pékin, publiait son „Tchong Kouo luen li hio che" (Histoire de la morale chinoise) dans le but de susciter chez les jeunes intellectuels le souci de l'étude de la morale, de leur montrer quelle contribution importante la Chine avait apportée à la formation de l'éthique humaine.

Puis furent rédigés ces manuels, du reste fort bien faits, mélange d'une civilité puérile et honnête et de certains préceptes classiques de la morale confucéenne[2]). Les écoles nouvelles; insuffisamment

[1]) Hovelaque, la Chine (1920) Flammarion.

[2]) Voir à ce sujet Moralisme Officiel des Ecoles, par le P. Leon Wieger, Imprimerie de Hien-hien. 1921.

développées ne pouvaient atteindre qu'une faible partie du peuple chinois.

Alors, dans leur inquiétude de l'avenir, les personnalités les plus marquantes de la Chine se tournèrent vers l'Europe et l'Amérique. Et de même que Ts'ai yuen-pei et Tchang-ki attendaient un appui de la pensée française. Wou ting-fang, de l'Amérique, Carsun Chang chercha avec le Professeur Eucken à réaliser ce famaux compromis entre les deux cultures, panacée de l'avenir pour le monde asiatique comme pour le nôtre.

Le résultat de ces recherches est le livre cité.

Les auteurs y exposent d'abord respectivement le développement de la morale historique en Europe et en Chine, puis ce qui constitue le noyau de la doctrine confucéenne, et aussi une critique de cette doctrine.

Alors que Confucius bâtissait le présent sur le passé, les moralistes modernes en Chine doivent considérer le présent en vue l'avenir. Une certaine mesure est nécessaire, car si la seule considération du passé conduit à la stagnation, de même la seule préoccupation de l'avenir conduit à une poursuite insensée de buts changeants. Il faut chercher „le juste milieu". Il ne suffit pas au professeur Eucken de constater que Confucius comme Kant ont trouvé la loi morale inscrite au fond de la conscience humaine. Cette simple constatation lui parait froide et sèche, incapable de susciter chez l'homme moderne l'énergie nécessaire pour lutter contre l'immoralité croissante.

L'éminent philosophe, résumant alors les résultats d'une longue vie consacrée à la méditation sur ces hauts problèmes veut revivifier ces doctrines par une étincelle spirituelle.

Les hommes, jusqu'ici, ont trop sacrifié au réalisme. Seul l'idéalisme ennoblit et justifie l'existence. La formule suprême c'est le développement spirituel de l'homme. Ainsi sera comblé le fossé qui sépare la Nature de l'Esprit. L'art et la religion rendront à ce point de vue plus de services que la science. Le processus universel est un combat universel. Il faut combattre et souffrir pour arriver à la vérité et à l'amour. Tel est le sens de l'activisme.

Enfin dans la dernière partie de l'ouvrage, le Professeur Chang montre quelle crise morale et sociale la Chine traverse par suite de la disparition des anciennes idées et des anciennes conditions de

vie. C'est un appel au secours de la nouvelle Chine à l'idéalisme allemand.

Si le livre des professeurs Eucken et Chang expose parfaitement la crise morale dont souffrent la Chine et l'Europe, sa conclusion, par contre „Revivifier le confucianisme par l'idéalisme" est non pas une solution, mais à peine une indication pour parvenir à cette solution.

Tout aussi vague était l'opinion émise récemment par le professeur Erkes de Leipzig[1]). Le Professeur Erkes ne voyait d'autre remède à la crise morale et sociale de l'Europe que le confucianisme. Kayserling précise davantage et je ne puis m'empêcher de le citer ici. Croyant, comme Gustave le Bon, que les peuples sont gouvernés „non par leurs institutions, mais par leur caractère", Kayserling[2]) estime que le Chinois aura beau colorer plus ou moins d'européanisme le nouvel ordre de choses, cet ordre de choses ne sera solide que s'il repose sur l'esprit véritable du confucianisme.

Il compare le protestantisme et le confucianisme et remarque une ressemblance frappante entre le luthérianisme et le confucianisme classique. Tous deux sont statiques, créent une morale et une famille robustes, mais détournent l'homme de l'action.

Le calvinisme est venu insuffler au protestantisme une vitalité qui lui faisait défaut. Le calvinisme, religion de l'action par excellence a placé les protestants réformés à la tête du progrès humain.

La voie est tracée au confucianisme. Qu'il se transforme en doctrine de vie, fut-ce même au prix d'une entorse aux textes historiques car l'esprit confucianiste est le seul qui convienne à la Chine, comme l'esprit protestant aux peuples qui l'ont adopté[3]).

Fan-Fô-ngai.

[1]) Chinesen. Zellenbücherei Dürr u. Weber, Leipzig.

[2]) Reisetagebuch eines Philosophen p. 509 et ss.

[3]) Le Japon a trouvé une solution élégante du problème. Il a simplement juxtaposé les deux cultures, sans souci de la contradiction qui en résulte. Il a gardé intactes ses religions et sa philosophie, et a adopté pleinement la civilisation materielle européenne. Il s'est modifié en surface, les Chinois voudraient se modifier aussi en profondeur.

IX.

Gibt es soziale Entwicklungsgesetze?

Von

Ludwig Stein[1]).

Eine Vorfrage aller Soziologie harrt ihrer Erledigung: Wie verhält sich die soziale Kausalität zur Naturkausalität? Ist menschliches Zusammenwirken nur ein Spezialfall der allgemeinen Naturkausalität oder gehorcht es eigenen Gesetzen? Gliedert es sich in die Reihe der mit den augenblicklichen Hilfsmitteln der biologischen Forschung erreichbaren wissenschaftlichen Erkenntnisse ungezwungen ein? Liegt das menschliche Zusammenleben auf der gleichen Linie biologischer Phänomene, wie etwa Symbiose und Herdentrieb bei den Tieren? Oder tritt es als singulares Phänomen, als Problem sui generis aus dem Rahmen der sonst für alle Lebewesen gültigen Gesetzmäßigkeit heraus? Eine solche Frage in dieser Zuspitzung stellen, heißt sie in einem Zeitalter, das mit dem anthropozentrischen Standpunkt ebenso radikal und endgültig begrochen hat wie mit dem geozentrischen, rückhaltlos verneinten. „Schon heute können wir nicht daran zweifeln, daß sich die stammesgeschichtliche Entwicklung der Pflanzen und Tiere und des an der Spitze der letzteren stehenden Menschen auf durchaus natürlichem Wege vollzogen hat, wenn auch auf Grund von Gesetzen und einer ursprünglichen Anordnung der Materie im Raume, die notwendigerweise zur Entstehung des Menschen und aller anderen Geschöpfe führen mußten“[2]).

---

[1]) Im Herbst 1922 erscheint bei Ferdinand Enke in Stuttgart die dritte, umgearbeitete Auflage meines Werkes: „Die soziale Frage im Lichte der Philosophie“. In der vierten Vorlesung dieses Werkes behandle ich das Verhältnis der sozialen Kausalität zur Naturkausalität.

[2]) Wilhelm Haacke, Die Schöpfung des Menschen und seiner Ideale, Jena 1895, S. 323; M. Hoernes, Urgeschichte der Menschheit, 2. Aufl. 1897, S. 13. Dagegen Jankelevitch, Nature et société, Rev. philos. LII, S. 501ff.

Mit dem Irrwahn einer selbstgefälligen Anthropologie, welche dem Menschen eine Auserwähltheit anschmeichelt und ihn eben damit aus dem Zusammenhang mit der ganzen übrigen Natur gewaltsam herauszuheben strebt, braucht man sich zum Glück wissenschaftlich kaum noch zu beschäftigen. Nicht einmal die zu philosophischer Selbstbewußtheit gelangte Menschheit vermag sich in ihren logischen Ideengängen oder in den hieraus geflossenen sozialen Einrichtungen der universalen Naturkausalität zu entäußern, geschweige denn jene auf einer Unterstufe der Kultur befindlichen Urvölker, deren psychisches Innenleben das hochentwickelter Tiere kaum um ein Merkliches übersteigt, deren primitive soziale Organisation aber hinter der anderer, mit dem Herdeninstinkt ausgestatteter Tiere empfindlich zurücksteht. Woher sollen wir bei der peinlichen Gleichartigkeit der keimartigen Ansätze zu einer sozialen Organisation zwischen Tieren und primitiven Menschen die Berechtigung schöpfen, das menschliche Zusammenleben als ein Problem sui generis zu behandeln? Mit so berechtigtem Stolze wir es auch aussprechen können, daß der hochentwickelte Kulturmensch, der das aufgestapelte geistige Erbe von Jahrtausenden in der Organisation seines Zentralnervensystems und den ausgebildeten Funktionen seiner Assoziationsbahnen eingeheimst hat, heute um so viel höher steht, als etwa das höchstentwickelte Tier sich psychisch über die tiefstehenden Pflanzen erhebt, so wenig dürfen wir verkennen, daß eine regelrechte Linie der Entwickelung besteht zwischen der untersten Pflanzenzelle und der in den gewaltigsten Geistesschöpfungen sich offenbarenden Zellenorganisation der Nervensysteme unserer größten Denker und Dichter. Ist demnach der Mensch nur ein Ausschnitt der Gesamtnatur, so kann sein Geistesleben sowie sein gesellschaftliches Wirken nur vermittels derjenigen Prinzipien erforscht werden, welche sich bisher in der Ermittlung aller Lebenserscheinungen als die fruchtbarsten erwiesen haben. Kein Forschungsprinzip hat sich indes so glücklich bewährt, wie das der Entwicklung. Mag es als philosophischer Gedanke fast so alt sein wie die Philosophie selbst (Heraklit), so hat das Entwicklungsprinzip doch erst jetzt seine ganze Fruchtbarkeit entfaltet, nachdem es von Leibniz, Lessing, Herder, Lamarck und Goethe mit Nachdruck gefordert und seither von Darwin, Wallace, Spencer, Huxley und Haeckel in den Vordergrund methodologischer Betrachtungsweise gerückt worden

ist. Nur muß man sich von den Erfolgen des Entwicklungsprinzips nicht verführen lassen, in diesem den Schlüssel aller Welträtsel oder gar das Weltprinzip sehen zu wollen. Das hieße auf dem Umwege der naturwissenschaftlichen Methode zur überwunden geglaubten metaphysischen Spekulation zurückgelangen wollen. Die Entwicklung zu substanzialisieren, d. h. sie als Tragepfeiler aller Geschehens im Universum hinzustellen, hieße die Form des Weltgeschehens mit seinem Inhalte verwechseln. Die entwicklungsgeschichtliche Betrachtung ist eine sehr brauchbare, vielleicht gar eine unentbehrliche Methode, aber sie kann nie mehr als eine solche sein. In ihr ein konstitutives Element sehen wollen, wie es etwa die Atome für die Materialisten, der Geist für die Spiritualisten, die ökonomischen Klassengegensätze in der materialistischen Geschichtsauffassung sind, hieße ein Attribut unvermerkt und unberechtigt zur Substanz umstempeln[1]). Wir bleiben uns stets der Grenzen ihres Geltungswertes bewußt, sofern wir in ihr vor allem ein unvergleichlich glückliches heuristisches, im günstigsten Falle ein brauchbares regulatives Prinzip erblicken.

Buckle hatte die Menschheitsentwicklung unter den Gesichtspunkt der Kausalität und nur unter diesen gestellt; Darwin lehrte uns den Gesichtspunkt der Entwicklung, die für die anorganische Natur durch Lyell bereits nachgewiesen war, auch in organischer Natur in den Vordergrund stellen. Damit ist die Kausalität nicht etwa beseitigt, sondern im Gegenteil stillschweigend vorausgesetzt. Nur ist sie nicht mehr der einzige Tragepfeiler der Menschheitsgeschichte, wie bei Buckle, vielmehr bildet jetzt die Kausalität ein bloßes Moment der Entwicklung. Die Menschheitsgeschichte als Geschichte des organischen Lebens in höchster Potenz stellt auch nach der Lehre Darwins eine Kausalkette dar, aber nicht nur eine Kausalkette. Der Begriff der Entwicklung ist sehr viel reicher als der der Kausalität; er befaßt die Kausalität als vorausgesetztes Moment in sich, geht aber über den Inhalt des Kausalbegriffs weit hinaus, indem er durch die Eingliederung der Lehre vom Kampf ums Dasein und vom Überleben des Passendsten das teleo-

[1]) Huxley, Soziale Essays, deutsch von Tille, S. 227, sagt treffend: „Entwicklung (ist) keine Erklärung des Naturgeschehens, sondern eine verallgemeinerte Angabe über die Wege und Ergebnisse dieses Geschehens.“

logische Moment hinzufügt. Lehrt uns der auf die Geschichte angewandte Kausalitätsbegriff nur, daß der Verlauf der Zivilisation sich notwendig so abspielen mußte, wie es geschehen (Geschichtsdeterminismus), so lehrt uns der umfassendere Begriff der Entwicklung, daß dieser Prozeß nicht bloß ein notwendiger, sondern ein nützlicher war, sofern im Ringen nach neuen Daseinsformen das Passendere sich behauptet hat, während das minder Nützliche und Lebensunfähige in der überwiegenden Zahl der Fälle untergegangen ist. Demnach ist die Kausalität in der Geschichte aller Lebensphasen keine starr mechanische, wie bei Buckle, sondern eine teleologische[1]). Auch in den geschichtlichen Daseinsformen hat sich das Zweckmäßigste oder doch vorwiegend dieses behauptet, während das minder Zweckmäßige untergegangen ist. Ausgeschlossen ist daher, daß die menschlichen Fähigkeiten stehen geblieben seien, wie Buckle meinte. In der Natur bleibt nichts stehen. Alles entwickelt sich, und zwar nach dem Stufengang immer höherer Zweckmäßigkeit[2]). Der menschliche Intellekt besitzt heute Fähigkiten, die der Kulturmensch der Vorzeit niemals besessen hat und die dem Hottentotten der Gegenwart versagt blieben, auch wenn man ihn in Europa erzöge. Das menschliche Gehirn hat sich eben mit entwickelt[3]). Das Zerebralsystem des Fidschiinsulaners z. B. würde diesen Sprung durch eine jahrtausendelange Entwicklung des Zentralnervensystems der Europäer nicht zuwege bringen, selbst wenn er von seiner Wiege an im Hause eines Charles Darwin erzogen worden wäre. Die Handlungen der Naturvölker sind in der Regel Ausfluß unwillkürlicher Bewußtseinsvorgänge, die der Vollkulturvölker Effekt willkürlicher Bewußtseinsvorgänge[4]).

[1]) Vgl. K. Lamprecht, Die kulturhistorische Methode, S. 33. Im gleichen Sinne hat Sombart, „Der moderne Kapitalismus". 2 Bde, 2. Aufl. 1920, neben der kausalen die teleologische Methode mit Glück und Geschick angewendet. Hingegen räumt Theodor Lindner, Geschichtsphilosophie, 1901, S. 151 dem Zufall einen merkwürdig breiten Spielraum in der Geschichte ein; Max Adler, Kausalität und Teleologie im Streit um die Wissenschaft, Wien 1904; Otto Braun, Geschichtsphilosophie, 1921.

[2]) Vgl. Huxley, Soziale Essays, deutsch von Tille, 1897, S. 226ff.

[3]) Völlig übereinstimmend heißt es bei Heinrich Schurtz, Urgeschichte der Kultur, 1900, S. 5, „Kultur ist die Erbschaft der Arbeit vorhergehender Generationen".

[4]) Vgl. Alfred Vierkandt, Naturvölker und Kulturvölker, 1896, S. 4.

Der Geist und die ihm entsprechende soziale Struktur der Menschheit sind nur Ausschnitte der Gesamtnatur und müssen daher den gleichen Gesetzen unterworfen sein wie jene. Und steht es heute außer Frage, daß in der Biologie Kausalität und Entwicklung die Grundgesetze des Lebens darstellen, so erwächst dem heutigen Forscher der Geistesgeschichte die Aufgabe, den Äußerungen dieser Grundgesetze auch in der Welt des Geistes nachzuspüren[1]).

Entwicklung und Kausalität fordern nun aber gleicherweise als ihr unentbehrliches Komplement den Satz der Kontinuität. Die Kausalreihe darf an keinem Punkte unterbrochen werden, die Entwicklung in keiner Phase des geschichtlichen Daseins aussetzen, sollen diese Faktoren wirklich die treibenden Grundkräfte der Geschichte sein. Nur wenn eine kausale und eine teleologische Kontinuität in der Geistesgeschichte der Menschheit[2]), wie sie sich nicht bloß in Kunst und Wissenschaft, sondern auch in den sozialen Institutionen manifestiert (die man ja als Äußerungen des sich objektivierenden Menschengeistes anzusehen hat), lückenlos nachgewiesen werden kann, ist die Erhebung der Kausalität und Entwicklung zu gesetzmäßigen Triebrädern der Geschichte — mit Einschluß der Geistesgeschichte — zulässig. Weder in der Geistes- noch in der Gesellschaftsentwicklung gibt es eine creatio ex nihilo. Wir müßten denn vom Geist im Gegensatz zur Natur aussagen: Mens facit saltus. Natur und Geist wären dann aber nicht parallele, sondern entgegengesetzte Welten. Dort herrschte strenge Gesetzmäßigkeit, Kausalität und immanente Teleologie, hier blöder Zufall, ein willkürliches Hinüberhüpfen über Jahrhunderte des historischen oder sozialen Geschehens. In der übrigen Natur würde der Satz gelten: omne vivum ex ovo, nur beim Geist wäre alsdann eine generatio aequivoca seu spontanea möglich. In der physischen Reihe der Phänomene könnte alles Entstehen nur als Synthese von

---

[1]) In der Bezwingung der Naturkräfte und Naturtriebe seitens des wachen Zweckbewußtseins des menschlichen Verstandes sieht H. Schurtz, Urgeschichte der Kultur, 1900, S. 20f., das Ziel aller menschlichen Kultur.

[2]) Zeitlich geht die teleologische Denkweise der kausalen voran vgl. Alfred Vierkandt, Naturvölker und Kulturvölker, 1896, S. 380 464. Vierkandt kommt wiederholt auf das „Gesetz der Stetigkeit" im Übergang der Kulturstufen zurück.

schon Vorhandenem begriffen werden, in der psychischen hingegen könnte schon Vorhandenes untergehen, ohne den Keim zu Neubildungen zu hinterlassen, und umgekehrt neues Dasein auf dem Wege der Selbstzeugung entspringen, ohne an das bereits Vorhandene notwendig anzuknüpfen.

Daß soziale Gruppen, die in ihren Handlungen eine bestimmte Regelmäßigkeit aufzeigen, durch diese ihre Regelmäßigkeit die Geltung des Kausalgesetzes im sozialen Organismus bekunden, liegt am Tage. Es wäre überdies gar nicht abzusehen, warum soziale Gebilde sich dem Grundgesetz alles Naturgeschehens, der Kausalität, entziehen sollten[1]. Dabei ist es gleichgültig, ob man die Kausalität mit Spinoza für ein reales, der sich entfaltenden Substanz (natura naturata) selbst immanentes Naturgesetz darstellt, dem selbst Gott unterworfen ist, oder ob man in der Kausalität mit Kant nichts weiter sieht, als eine Kategorie unseres Verstandes, oder endlich mit Hume gar nur ein Produkt der Gewohnheit. Wie es sich auch immer mit dem Ursprung und Wesen des Kausalgesetzes verhalten mag: einerlei, für uns ist die kausale Verknüpfung alles Geschehens eine unausweichliche psychologische Anschauungsnotwendigkeit, wenn nicht gar logische Denknotwendigkeit. Auch die Mutationstheorie von de Vries und die Relativitätslehre von Einstein enthalten keine Gegenargumente, die mich zur Preisgebung der hier entwickelten Ideengänge veranlassen könnten. Die psychologische Anschauungsnotwendigkeit der Kausalität als Vorstellungszwang würde nämlich auch dann noch bestehen bleiben, wenn wir selbst mit Hume und Nietzsche den Ursprung der Kausalität auf einen Assoziationsprozeß zurückzuführen gewillt wären. Denn selbst diese angebliche Gewöhnung wäre uns durch Anpassung und Vererbung so sehr zur zweiten Natur geworden, daß sie für uns doch gleichbedeutend mit Vorstellungszwang bliebe.

Damit wäre zunächst bewiesen, daß es auch im Geist keine generatio aequivoca seu spontanea geben kann. Wo Gesetz herrscht, da hat die Willkür ihre Schranke. Auch der Geist ist also nicht imstande, in eigenmächtiger Weise eine neue, von früheren Denkelementen in keiner Weise abhängige Kausalreihe zu eröffnen, sondern wo eine Kausalitätsreihe neu zu beginnen scheint, da heißt dies nichts

---

[1]) Vgl. K. Kistiakowsky, Gesellschaft und Einzelwesen, Berlin 1899, S. 33ff.

weiter, als daß die vorangegangenen Glieder dieser Kausalitätsreihe von zu komplizierter Beschaffenheit seien, als daß sie mit Leichtigkeit aufgefunden werden könnten. Und abgesehen davon, daß nach Kant die Kategorie der Kausalität sogar nur auf Erscheinungen, also auf Vorgänge unseres Bewußtseins, anwendbar ist, zeigt die englische Assoziationspsychologie von Hobbes, Locke, Spinoza, Hume, Hartley und Priestley an bis auf unsere Tage, daß die Reproduktion von Vorstellungen in unserem Bewußtsein streng gesetzmäßig, ja sogar mit einer gewissen mechanischen Kausalität vor sich geht[1]). Man studiere die Gesetze der Assoziation nach welchem System man wolle, und man wird sich der Überzeugung nicht verschließen können, daß die Kausalität wie in der Natur, so auch in der Geisteswelt ihre unentrinnbare Wirkung ausübt und eben deshalb unanfechtbare Geltung hat.

Sobald nun aber die Geltung des Kausalgesetzes für die Welt des Geistes erwiesen ist, so ist damit zugleich das Kontinuum in der Geschichte eben dieser Geisteswelt gegeben. Denn das Kontinuum ist ein Korrelat der Kausalität. Ist der Prozeß der Entfaltung des Menschengeistes ein notwendiger, so ist er zugleich ein notwendig kontinuierlicher. Mit der Entstehung der Sprache war die Möglichkeit zu dieser Kontinuität in der mündlichen Tradition gegeben — direkt durch Sage und Kultus, indirekt durch Rechts- und Staatsformen — und seit der Erfindung der Schrift pflanzte sich diese Tradition in den Denkmälern der Literatur, Kunst und Religion fort. Das nennen wir eben soziale Kausalität und Kontinuität. Und diese Erklärung zu geben, ist Sache einer besonderen Disziplin, der Soziologie, deren Wesen S. R. Steinmetz, Die Bedeutung der Ethnologie für die Soziologie, Vierteljahrsschrift für wissensch. Philos. u. Soziolog, 1902, XXVI, S. 429, wie folgt definiert hat: Endziel aller Geschichte ist konkrete Beschreibung, Endziel der Soziologie abstrakte Erklärung. Solange der menschliche Geist sich in direkter Fortbewegung befindet, wie dies von der griechischen

[1]) So sagte Karl Stumpf in seiner Eröffnungsrede am III. internationalen Kongreß für Psychologie (München 1896, Lehmann, S. 9f. 2. Aufl. 1902). „Es wäre also, so viel ich sehen kann, eine psychophysische Mechanik wohl denkbar, die die geistigen Vorgänge in den allgemeinen gesetzlichen Zusammenhang einfügte und dadurch erst eine im wahren Sinne monistische Anschauung begründete."

und semitischen Kultur an bis auf unsere heutige nachweislich der Fall ist, zumal hier die geschichtlichen Zusammenhänge klar zutage treten, geht es nicht an, die Kontinuität der Kultur in Abrede zu stellen. Die Art dieser Kontinuität kann eine verlangsamte oder beschleunigte sein, je nachdem die Kausalreihe des Gedankenverlaufs der zivilisierten Menschheit — denn mit dieser haben wir es hier vornehmlich zu tun — in einschläfernder Monotonie sich abspielt oder ein tropisches Tempo, wie im russischen Bolschewismus, einschlägt; aber ganz aufhören, völlig unterbrochen werden kann die Kontinuität der Gedankenentwicklung der Menschheit an keinem Punkte, solange die Kausalität der geistigen und sozialen Einflüsse nachwirkt. Unter Kausalität verstehen wir in diesem Zusammenhange natürlich die Denkmäler der Literatur und Kunst, die rechtlichen und religiösen Institutionen, die politischen und sozialen Traditionen, welche jede Generation von den früheren überkommt, also als ein Fertiges vorfindet, aber entsprechend ihren neuen Einsichten ummodelt bzw. weiterbildet. Große Kriege, wie die der Perser, Griechen und Römer, barbarische Verheerungen, wie die der Völkerwanderung, tief einschneidende religiöse Umwälzungen, wie die Entstehung des Christentums, des Mohammedanismus und der Reformation, gewaltige Kulturereignisse, wie die Kreuzzüge, der Weltkrieg und seine revolutionären Nachzuckungen, bestimmen natürlich das Tempo dieser Entwicklung. Aber ganz unterbrochen kann diese nur werden, wenn unser Planet zu eisiger, gletscherhafter Erstarrung erkaltet und damit allem organischen Leben auf demselben ein Ende bereitet sein wird.

Neben dieser historischen Kontinuität kommt noch eine logische in Betracht[1]). Gewisse philosophische Gedankengänge oder auch soziale Institutionen folgen eben nicht bloß zeitlich auf andere, sondern auch logisch aus anderen. Nur ist der Regulator dieser logischen Kontinuität in der philosophischen Gedankenentwicklung die dieser immanente Dialektik, in der sozialen Entwicklung hingegen die dieser eigentümliche immanente Teleologie[2]).

---

[1]) Vgl. darüber meine Abhandlung „Ein typisches Beispiel von logischer Kontinuität in der Geistesgeschichte", An der Wende des Jahrhunderts, S. 107ff.

[2]) Über das Verhältnis von Kausalität und Teleologie s. P. N. Coß-

Unter immanenter Teleologie verstehen wir die notwendige Zwecksetzung menschlicher Willensgemeinschaften. Jede soziale Organisation, welche sich zu Institutionen in Sitte, Recht, Religion usw. verdichtet, stellt sich als Ausfluß einer bestimmten Zwecksetzung menschlicher Willengemeinschaften dar. Alle soziale Kausalität erhält demnach eine teleologische Biegung; denn die hier in Betracht kommende Kausalitätsform ist nicht die von Ursache und Wirkung, auch nicht die von Grund und Folge, sondern die teleologische Kausalverbindung von Zweck und Mittel. Alles Geschehen ist naturnotwendig, alles Denken denknotwendig, alles Handeln aber zwecknotwendig. Auch Lenin und Trotzky, die Väter des Bolschewismus, haben in Rußland eine neue Staatsform nur deshalb versucht, weil sie die von ihnen geschaffene für zwecknotwendig hielten. Gilt nämlich die Kausalität als konstitutives Prinzip unbedingt, d. h. auch für die anorganische Natur, so die immanente Teleologie nur für die lebendig organische Natur, soweit diese Willenshandlungen, d. h. Zwecken angepaßte Bewegungen auszulösen die Eignung besitzt. Die Kausalität gilt von allem Geschehen, die immanente Teleologie nur von jeder Handlung. Die Natur ist ein System von Gesetzen, die Gesellschaft ein System von Zwecken. Aber auch diese menschlichen Zwecke haben ihre Gesetzmäßigkeit; sie heißen Zweckgesetze. Alle sozialenEinrichtungen gehen letzten Endes auf solche Zweckgesetze zurück. Die physikalische Kausalität verläuft nach Ursache und Wirkung, die psychologische nach Reiz und Empfindung, die logische nach Grund und Folge, die soziologische endlich nach Zweck und Mittel.

Wenn und insofern daher von immanenter Teleologie in soziologischem Sinne die Rede sein wird, so ist diese von der objektiven und absoluten Teleologie streng zu trennen. Dem Teleologen pur sang ist nicht bloß jede Willenshandlung, sondern alles Naturgeschehen überhaupt Zwecken angepaßt. Die immanente Teleo-

---

mann, Elemente der empirischen Teleologie, 1899, S. 82; Max Adler, Marxistische Probleme, 3. Aufl. 1909, Stuttgart; Mehlis, Geschichtsphilosophie, 1915; Otto Braun, Geschichtsphilosophie, 1921; Erich Becher, Geisteswissenschaften und Naturwissenschaften; Spranger, Lebensformen, 1921; vor allem H. Rickert, System der Philosophie, 1921; der Historiker forscht überwiegend kausal, der Philosoph teleologisch.

gie hingegen stellt in Frage oder leugnet geradezu die absolute Zweckmäßigkeit alles Naturgeschehens. legt aber an die Offenbarungen von Willenhandlungen — insbesondere des Menschengeschlechts — den Maßstab teleologischer Betrachtungsweise an. Dabei bleibt sie sich bewußt, daß diesem teleologischen Maßstab menschlicher Wissenshandlungen ein bloß subjektiver Wert zukomme. Die immanente Teleologie fühlt sich nicht — gleich der Kausalität oder transzendentalen Teleologie — als konstitutives, vielmehr nur als regulatives Prinzip. Sie prätendiert nicht, wie jene, den gesamten Zusammenhang des Naturgeschehens zu erklären, sondern nur den ausschlaggebenden Motivationen der Handlungen sozial miteinander verbundener Individuen auf die Spur zu kommen. Mit einem Worte: die immanente Teleologie ist nichts Objektives, keine hypostasierte Substanz, sondern etwas rein Subjektives (menschliche Beurteilungsweise individueller Handlungen), kein Gesetz[1]), sondern empirische Generalisation, kein absoluter, sondern nur ein relativer, auf Willensgemeinschaft soziabler Individuen sich beschränkender Maßstab.

Die immanent teleologische Betrachtungsweise braucht daher mit der rein teleologischen gar nicht übereinzustimmen, ja sie kann ihr geradezu widersprechen. Denn alle Soziologie hat es mit Lebensäußerungen und Willensgemeinschaften von Menschen zu tun. Leben heißt für uns Selbstbewegung, primäre Bewußtseinsäußerung und rudimentäre Zwecksetzung[2]). Ohne Leben kennen wir kein Bewußtsein, ohne Bewußtsein keine Zwecksetzung. Eben deshalb lehnen wir die transzendentale Teleologie Leibniz-Schellingscher Färbung

[1]) Vgl. dazu Schmollers Ausführungen über die Regelmäßigkeiten und die Gesetze, Über einige Grundfragen der Sozialpolitik, 1898, S. 299ff.

[2]) An der Wende des Jahrhunderts, 1899, S. 19f. Was wir hier immanente Teleologie nennen, bezeichnet Lester F. Ward als „Individual Telesis“. American Journal of Sociology II, 5. März 1897. Die teleologische Weltbetrachtung gewinnt an Boden, vgl. Reinke, Die Welt als Tat, 1899, S. 255: Einleitung in die theoretische Biologie, 1910, S. 80f.; Driesch, Die organischen Regulationen, 1901. Dagegen Bütschli, Mechanismus und Vitalismus, 1901, S. 24ff. Die teleologischen Lehren von Driesch haben sich gegen den einseitigen Mechanismus wissenschaftlich durchgesetzt. Eine feinsinnige Kritik alles Mechanismus neuerdings bei Gerhard von Mutius, „Die drei Reiche“, Darmstadt, Reichl, 1921 und „Gedanke und Erlebnis“, ebenda, 1922, besonders S. 284ff.

wie die Reinkes, welche auch die anorganische Natur mit zwecksetzenden Tendenzen ausstattet, ebenso entschieden ab, wie wir vollbewußt und mit scharfbetonter Geflissentlichkeit für eine immanente Teleologie eintreten. Denn Leben, Bewußtsein haben und Zweckesetzen sind in unseren Augen einander fordernde, bedingende Begriffspaare. Nicht bloß begreifen wir kein Zweckesetzen ohne Leben, sondern auch kein Leben ohne Zwecksetzen. Denn Leben heißt sich selbst bejahen (esse se velle), also das eigene Dasein, die Erhaltung des eigenen Selbst, zum Zwecke haben.

Wir lassen daher die Frage nach der „Zielstrebigkeit" der Natur als eine metaphysische offen, um uns desto energischer für die „Zielstrebigkeit" der Geschichte einzusetzen. Der Begriff: Natur ist der umfassendere, allgemeinere; er schließt auch die anorganischen, leblosen Gegenstände in sich ein. Von diesen aber können wir das Vorhandensein von Bewußtsein wissenschaftlich nicht mit Sicherheit aussagen, sondern im günstigsten Falle nur als metaphysische Hypothese gelten lassen. Dazu aber sind wir denn doch zu gewitzigt, um unser Leben von dem Wert oder Unwert solcher Hypothesen abhängig zu machen. Deshalb lassen wir die Frage nach der transzendentalen Teleologie entweder offen, oder wir verneinen sie, wenn nämlich das geschichtliche Leben das Vorhandensein angeblicher Naturzwecke entweder nicht bestätigt, oder geradezu unannehmbar macht[1]).

Anders die Geschichte, unter welcher wir nur Menschheitsgeschichte verstehen, also die beschreibenden Naturwissenschaften, welche jetzt ebenfalls vergleichend-geschichtlich verfahren, bewußt außer acht lassen. Hier haben wir es durchweg mit Bewußtseinsäußerungen, also mit einem in sich geschlossenen System von Zwecken zu tun. Wenn die Botaniker und Zoologen, welche es, sei es mit der pflanzlichen, sei es mit der tierischen Zelle zu tun haben, durchweg Selbstbewegung, Empfindung, kurzum „Zielstrebigkeit" konstatieren und danach ihre Klassifizierungem nach Familien, Stämmen, Arten und Gattungen vornehmen, so hat es der Betrachter der Menschheitsgeschichte mit der höchsten Offenbarungsform der

[1]) Gegen die teleologisch gerichteten Biologen (Coßmann, Reinke, Driesch) s. Edmund König, Über Naturzwecke. Wundts philosophische Studien XIX. 1902. S. 418ff.; Max Adler, Marxistische Probleme, 3. Aufl., 1909; Otto Braun, Geschichtsphilosophie, 1921.

„Zielstrebigkeit" zu tun. Die lebendig organische Natur stellt ein förmliches System aufsteigenden Lebens, eine unendlich reiche, unsagbar fein abgestufte Skala immer bewußter auftretender „Zielstrebigkeit" dar. Was dem Menschen die Herrschaft über alle Kreatur verschafft und gesichert hat, ist der für ihn glückliche Umstand, daß seine Zellenorganisation die höchste Form bewußter Zwecksetzung darstellt, daß somit der Mensch und nur dieser immer kühner und bewußter emporsteigt zur höchsten Staffel der Zwecksetzung, daß er sich somit immer ausgesprochener der obersten Spitze der Pyramide der „Zielstrebigkeit" nähert.

Dieser in der Geschichte sich offenbarende konstinuierliche Aufstieg des Menschengeschlechts zu immer bewußterer, d. h. zweckgemäßerer Gestaltung der Formen seines Zusammenlebens und Zusammenwirkens, der immer energischeren und zielsicheren Behauptung seiner selbst, der immer planmäßigeren Ausgestaltung seiner Waffen im Daseinskampfe behufs unbestrittener Beherrschung aller Kreatur auf unserem Planeten — das nenne ich den Conatus in der Geschichte. Was die Stoiker den Selbsterhaltungstrieb (**τὸ τηρεῖν ἑαυτό**), Hobbes und Spinoza den Drang (impetus, appetitus) nach Bereicherung unserer Macht, den Trieb zur Behauptung in seinem Sein (unaquaeqe res in suo esse perseverare conatur, Eth. III, Prop. 6), was Leipnitz „appétit" oder „Conatus" der Substanz bzw. Monade, was Schelling organisierende Kraft, Hegel den inneren Widerspruch aller Dinge, die zum Fortschritt drängende Negation, und was endlich Nietzsche in überschwenglichen Heurekarufen als „Willen zur Macht" preist, das verneine oder — vorsichtiger — bezweifle ich bezüglich seiner Gültigkeit für die gesamte Natur, um es um so nachdrücklicher für die Menschheitsgeschichte in Anspruch zu nehmen[1]). Nicht also die Natur selbst, die vielleicht nichts weiter ist als eine subjektive Verdoppelung, als ein großer Universalphonograph, der uns nur die Melodien wiedersingt, die wir zuvor in den Schalltrichter hineingetrillert haben, wird vom „Willen zur Macht" beherrscht, wohl aber die Geschichte, insbesondere die des Menschengeschlechts. Die Menschheitsgeschichte ist die oberste Stufenleiter jenes Systems von Zwecken, welches wie punktiert schon in der

---

[1]) Die „interessierte Urkraft", das „angeborene" oder „anhaftende" Interesse Ratzenhofers (a. a. O. S. 32—34) kommt auf dasselbe hinaus: der soziologisch gebogene Conatus.

Monere hervortritt; sie stellt die „Zielstrebigkeit" in höchster Potenz dar. Das Gesetz des kleinsten Kraftmaßes in der Natur hat sein Analogon als „Denkökonomie" in der Logik und als „Handlungsökonomie" in der Soziologie. Die Formel der letzteren lautet: ein Maximum von Leistungsfähigkeit mit einem Minimum von Energieverbrauch zu erringen.

Auch in der Geschichte des menschlichen Geistes gilt daher der Satz: es gibt keinen Stillstand und keine Ruhe; die scheinbare Ruhe ist nichts weiter als eine unendlich kleine, unserer Beobachtung sich entziehende Bewegung. Die Bewegung des Menschengeistes, wie sie sich im wissenschaftlichen und sozialen Fortschritt offenbart, ist eine kontinuierliche und unaufhaltbare[1]). Das Tempo dieser Bewegung kann ein verschiedenes sein, je nachdem die immanente Zweckmäßigkeit, welche das treibende Agens dieser Bewegung ist, eine Beschleunigung oder Verlangsamung fordert; aber einen absoluten Stillstand, oder gar einen wirklichen, bleibenden Rückfall gibt es in der Kultur so wenig, wie in der Natur selbst; die immanente Zweckmäßigkeit der Geschichte treibt von selbst, wenn auch nur langsam und auf scheinbaren Umwegen, immer höheren Daseinsformen zu. Die Träger einer Kultur können degenerieren, wie das Beispiel der Assyrer, Perser, Chinesen, Griechen, Ägypter, Araber und Römer eindringlich zeigt, nicht aber geht diese selbst zugrunde. Was der menschliche Geist an bleibend wertvollen Leistungen und nutzbringenden sozialen Institutionen hinterläßt, das bildet den eisernen Bestand der Kultur, der sich nicht nur von Generation zu Generation, sondern unter Umständen auch von Nation zu Nation vererbt. Degeneriert ein Volkstum, dann tritt sein Besieger die Kultur-

[1]) Die Kontinuität der Kultur ist durch die „innere Umbildung unserer Gehirnstruktur", wie Flinders Petrie sich eimnal ausdrückt, bedingt. Diese „Umbildung" ist das Werk unserer Werkzeuge schaffenden Hand. Denn die Werkzeuge sind erweiterte Organe des Menschen, Heinrich Schurtz, Urgeschichte der Kultur, 1900, S. 6. Das hatte bereits Herbert Spencer, Prinzipien der Biologie, deutsch, I, 380, bemerkt. Otto Wiener, Die Erweiterung unserer Sinne, 1900, S. 5, führt aus, daß jedes neue Instrument sich als eine naturgemäße Fortentwicklung unserer Sinne darstellt. Die jüngere amerikanische Schule geht diesen Problemen nach, vgl. Franz Boas, Kultur und Rasse, Leipzig 1914; Prof. R. H. Lowie, The material Culture and social Institutions of the simples peoples, London 1915.

erbschaft an; die Aszendenten treten alsdann an die Stelle jener Deszendenten, die sich als unfähig erwiesen haben, eine hohe Kultur zu ertragen. Mit Rücksicht auf die Kontinuität der Geistesgeschichte kann es indes ganz gleichgültig sein, welches Volkstum vermöge seiner jungfräulichen Frische und unverbrauchten Kraft gerade die Eignung besitzt, den Schatz der menschlichen Kultur zu hüten und zu mehren. Nicht darauf kommt es bei der Kontinuität der Geistesgeschichte an, daß der Träger derselben immer der gleiche bleibt. Gleichviel an welchem Punkte unseres Planeten eine solche Kontinuität erfolgt, wenn sie nur überhaupt erfolgt. Der Weg der Menschheitsgeschichte aber, soweit wir ihn von seinen ersten, im Dämmerschein der Prähistorie verschwimmenden paläontologischen Spuren bis zur deutlichen geschichtlichen Heerstraße unseres Zeitalters verfolgen können, geht unaufhaltsam nach oben; die Devise der Kulturentwicklung heißt: per aspera ad astra!

Diese soziologischen Einsichten werden uns unter bewußter Überwindung des immer noch Verheerungen anrichtenden sozialen Pessimismus Ausblicke in eine in sich geschlossene Welt- und Lebensanschauung gewähren. Newton hat für immer gezeigt, daß nur eine Urkraft durch das Universum wirkt und diese Wirkungen überall nach den gleichen Gesetzen vollführt. An dieser Einsicht hat Einsteins Relativitätslehre nichts geändert. Robert Mayer und Hermann Helmholtz haben gezeigt, daß die Naturkräfte auf der einen Seite unzerstörbar sind, auf der anderen auf eine letzte Einheit zurückweisen, sofern diese Kräfte ineinander übergeführt werden können. Mechanische Bewegung kann in Wärme und umgekehrt Wärme in Massenbewegung umgesetzt werden. Lebendige Kraft kann in Spannkraft übergehen, und diese wieder in eine lebendige andere Kraftform umgewandelt werden, woraus unwiderleglich folgt, daß die ursprünglich einheitliche Kraft unzerstörbar ist: das Gesetz von der Erhaltung der Kraft. Heinrich Hertz hat im Anschluß an Helmholtz den experimentellen Beweis der Gleichartigkeit von Licht und Elektrizität in glücklichster Weise erbracht und in seinen nachgelassenen „Prinzipien der Mechanik", Leipzig 1894, nach einer Äußerung des warmherzig gehaltenen Vorworts von Helmholtz — S. XIX — den Versuch gemacht, „darin eine konsequent geführte Darstellung eines selbständig in sich zusammenhängenden Systems der Mechanik zu geben und alle ein-

zelnen besonderen Gesetze dieser Wissenschaft aus einem einzigen Grundgesetz abzuleiten"[1]). Ostwald hat ausgeführt (Die Überwindung des wissenschaftlichen Materialismus, S. 28): „Die Materie ist nichts als eine räumlich zusammengeordnete Gruppe verschiedener Energien, und alles, was wir von ihr aussagen wollen, sagen wir nur von diesen Energien aus." Lyell hat uns gelehrt, daß in unserem Planeten keine willkürlichen, unvermittelten Sprünge vorkommen, sondern daß auch unsere Erdrinde in gesetzmäßiger Evolution sich fortbildet. Darwin hat dargetan, daß es in der organischen Natur so wenig wie in der anorganischen plötzliche Umwälzungen gibt, daß vielmehr auch in allen Lebensprozessen eine kontinuierliche, durch den Kampf ums Dasein bedingte Entwicklung nachweisbar ist. Die Biochemie zeigt uns, daß Menschen, Tiere und Pflanzen gleicherweise auf ein einheitliches Lebensprinzip, das Protoplasma, zurückweisen. Franz Bopp, der Begründer der vergleichenden Sprachforschung, hat uns gelehrt, daß die kaum übersehbare Mannigfaltigkeit in den Sprachen unseres Erdenrundes auf wenige Sprachfamilien, und diese wieder auf eine winzige Zahl von Sprachstämmen zurückgeführt werden können, und daß auch die Entwicklung der Sprache bestimmten Lautgesetzen gehorcht und auf letzte Einheiten, nach Fick sogar auf eine letzte Einheit zurückdeutet. Endlich hat die von Bunsen und Kirchhoff entdeckte Spektralanalyse den unwiderleglichen Beweis erbracht, daß die sogenannten Himmelskörper die gleichen chemischen Bestandteile aufweisen wie unser Planet, so daß sie sich natürlich auch, wofern die Existenzbedingungen die gleichen sind, nach genau denselben Gesetzen entwickeln müssen wie dieser. Jetzt fehlte in dieser festgefügten Kette universaler Naturkausalität nur noch ein Glied, und das war der menschliche Geist[2]). Läßt

[1]) Die Konsequenzen dieser Entdeckung für den naturwissenschaftlichen und philosophischen Monismus hat Alois Riehl, Philosophie der Gegenwart, 1903, S. 128ff., gezogen, besonders S. 146ff. über Ostwald.

[2]) Über die Einheit des geistigen Lebens Kurt Breysig, Kulturgeschichte der Neuzeit, 1900, Bd. 1, S. 21 u. 32. Den Einfluß der Eugenik auf diese Entwicklung hat zuletzt Prof. Conklin, The direction of human Evolution, New York 1920, aufgezeigt. Gerhard von Mutius, Gedanke und Erlebnis, 1922, S. 244.

sich aber der Nachweis führen, daß auch der menschliche Geist in seiner höchsten uns zugänglichen Offenbarung, im geschichtlichen und sozialen Leben nämlich, den gleichen Gesetzen der Kausalität, des Kontinuums, der teleologischen Entwicklung unterworfen ist, wie die gesamte übrige Welt, so wäre das vermißte Schlußglied gefunden, und die strenge Einheitsdeutung des Universums könnte dereinst von der Geschichte ihre wissenschaftliche Sanktionierung und philosophische Krönung erhalten[1]).

Das geschichtliche Leben in allen seinen Formen, wie es in den Denkmälern der Literatur, Kunst, Technik, ganz besonders aber in rechtlichen Institutionen und sozialen Gliederungen mit greifbarer Deutlichkeit zu uns spricht, ist für das beobachtende Individuum, das große Teile dieser mannigfaltigen Äußerungen des Menschengeistes zu überschauen vermag, ebensosehr ein analysierbares Objekt der Untersuchung, wie dem Geologen die Erdrinde oder dem Astronomen das Planetensystem. Wirft man aber ein, daß es dem Individuum, auch dem universellsten, versagt bleibe, alle Äußerungen des Menschengeistes vermittels eines allschauenden Götterauges zu überblicken, oder vermittels einer einzigen Weltformel, wie sie einst Laplace und Claude Bernard vorschwebte, zu erschließen, so bedenke man, daß auch das Fernrohr des Astronomen nicht durch das Universum reicht. Und doch wird es niemand beifallen, daran zu zweifeln, daß dasjenige, was von dem uns zugänglichen Ausschnitt der beobachteten Welt gilt, auch für das gesamte Universum seinen Sinn behält. Genügt doch auch die Messung eines Radius, um die Größe des ganzen Kreises festzustellen. Wenn wir nun gleichsam einen Querschnitt durch unsere, an aufkeimenden Neubildungen so reiche soziale Gegenwart machen, beweisen dann die hier ermittelten Tatsachen so gar nichts für die Gesamtgeschichte des Menschengeistes? So gut Mammutsknochen und Pfahlbauten für ganze Zeitalter zeugen, oder in der exakten Wissenschaft die an einem kleinen Ausschnitt der Natur beobachteten und festgestellten Gesetze für die Gesamtnatur gelten, oder die Messung eines Radius maßgebend für den Kreis ist, so sehr werden auch die an einem so

[1]) Alfred Vierkandt, Naturvölker und Kulturvölker, 1896, S. 493, sieht in der Hinneigung zum Monismus ein typisches Merkmal aller Vollkultur.

wichtigen Querschnitt des Gesellschafts- und Geisteslebens beobachteten und ermittelten soziologischen Tatsachen für die Gesamtgeschichte des Menschengeistes beweiskräftig sein. Im Vorwort meiner „Einführung in die Soziologie", Rösl & Co., München 1921, führe ich aus: Wenn die Universalgeschichte ein Laboratorium für Soziologen darstellt, so haben die Erlebnisse und Beobachtungen der letzten sieben Jahre (des Weltkrieges und seiner Auswirkungen) mehr Material für den Soziologen zutage gefördert als irgendein vorangegangenes Zeitalter.

Rezensionen.

Lévy-Bruhl, L., Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne. La Mentalité primitive. I vol. in-8, de la Bibliothèque de Philosophie Contemporaine. (Travaux de l'année sociologique. Fondateur: Emile Durkheim.) Paris, Félix Alcan. 25 Fr.

Le livre que M. Lévy-Bruhl vient de publier sous le titre ci-dessus fait suite à l'enquête inaugurée par les „Fonctions mentales dans les sociétés inférieures". Ces deux ouvrages traitent le même sujet et se complètent l'un l'autre. Déjà les „Fonctions mentales" avaient signalé quelques traits importants de la psychologie du primitif: par exemple l'indifférence à la contradiction. Le nouveau travail du savant professeur s'attache à montrer ce qu'est la causalité pour un nègre du Soudan, pour un Zoulou, un insulaire des îles Fidji, etc., et les importantes conséquences qui découlent de l'idée qu'il s'en fait.

M. Lévy-Bruhl s'est efforcé de déterminer les données de la mentalité primitive, les cadres et le contenu de son expérience. Il y a là tout un fonctionnement mental d'une extrême complexité dont l'étude attentive permet de poser cette première thèse: le primitif présente un ensemble d'habitudes mentales qui exclut la pensée abstraite et le raisonnement proprement dit. Mais d'où vient cette aversion pour les opérations discursives de la pensée qui nous paraissent à nous, civilisés, l'occupation naturelle et essentielle de l'esprit humain? D'une stupidité congénitale? Non, puisque les primitifs se montrent adroits et même subtils, dès qu'il s'agit d'un objet qui les intéresse. Habitude invétérée de ne penser qu'à un nombre restreint d'objets nécessaires à leur existence? Non, puisque cette adaptation exclusive à la poursuite de ces objets impliquerait un développement de l'ingéniosité, de la réflexion et puisqu'en outre ces mêmes hommes qu'on montre exclusivement attachés aux objets des sens sont en même temps les plus „intrépides croyants" qu'on puisse trouver. Alors.

M. Lévy-Bruhl aborde ce problème avec un extrême souci de ne pas dénaturer la mentalité primitive en la rapprochant imprudemment des conceptions fondamentales que nous nous faisons de l'univers.

Il l'étudie pour elle-même. Il la montre indifférente aux causes secondes, niant l'accident, le fortuit, identifiant le monde visible et l'autre monde, confondant les actes de la réalité et ceux du rêve, fournissant irrésistiblement une interprétation mystique des événements contingents, des malheurs, des succès, attribuant les manifestations du pouvoir des blancs à l'action immédiate de l'esprit sur l'esprit. Un des chapitres les plus attachants de cette enquête est celui des relations entre primitifs et médecins étrangers. Accueilli, traité, soulagé et guéri par le médecin, le primitif réclame ensuite un cadeau, une indemnité et émet la prétention d'être entretenu par lui. Il s'indigne quand il n'obtient pas satisfaction. Est-ce ingratitude de sa part? En l'occurence, le terme n'a aucun sens. Le primitif ne connait, au lieu d'une action médicale et pharmacologique réfléchie, qu'une intervention mystique dans laquelle la durée du traitement et les médicaments ne peuvent jouer aucun rôle. Il suffit que le docteur sache et veuille: la guérison doit être instantanée. S'il y a traitement, transport du malade à l'infirmerie ou à l'hôpital, le primitif se trouve violemment soustrait à son milieu biologique, au réseau d'influences magiques dont dépend son existence. En sauvant une vie, l'Européen la compromet donc en même temps au sens mystique du mot, il irrite peut-être les puissances occultes dont vient la blessure ou la maladie, et il menace le malade d'un isolement peut-être pire que la mort.

Tel est un des points où la mentalité des peuples étudiés par M. Lévy-Bruhl s'avère irréductible à la nôtre. Pour des esprits ainsi orientés il n'y a ni causes secondes ni distinction entre le monde visible et le monde invisible ni fait purement physique. Là où il y a intuition directe, appréhension immédiate, interprétation rapide de ce qui est perçu, flair, tact développé par l'expérience, les primitifs opèrent comme nous. Mais, dès que les opérations intellectuelles proprement dites entrent en jeu, les différences éclatent entre les deux mentalités. Le monde où se meut le primitif ne coincide pas avec le nôtre. Il est fini, fermé, barré par la ligne de l'horizon. Il présente un complexe infiniment vaste d'actions mystiques, de participations de toutes sortes et de données sensibles. En dépit des précautions les plus attentives, conclut l'auteur, notre pensée conceptuelle ne peut pas ne pas assimiler ces représentations collectives à ces objets ordinaires. Elle les dépouille ainsi de ce qu'elles ont d'élémentairement concret, d'émotionnel et de vital.

Le livre de M. Lévy-Bruhl apporte une méthode pour entrer dans les façons de penser et de sentir déconcertantes, et par suite le moyen d'éviter de tragiques malentendus. L'examen pénétrant, l'analyse profonde de très nombreux documents empruntés à des relations de voyages et des récits d'explorateurs, de missionnaires, n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage vigoureusement construit et vivement rédigé. Il ne contient pas un chapitre où l'on ne retrouve la souplesse de pensée

dont l'auteur témoigna dans ses belles études sur Auguste Comte, sur Jacobi, sur la morale et la science des moeurs. Personnellement nous pensons que les dons de M. Lévy-Bruhl sont trop brillants pour qu'il ait le droit de les consacrer durablement aux études, si utiles qu'elles soiant, d'anthropologie sociologique. Après cette incursion dans le domaine des sociétés primitives, nous espérons qu'il reviendra, enrichi de nouvelles expériences, aux enquêtes de psychologie et de morale contemporaine dont dépend plus directement notre avenir philosophique.

Levy-Brühl, L., Das Denken der Naturvölker. In deutscher Übersetzung herausgegeben und eingeleitet von W. Jerusalem. Wien 1921. W. Braumüller. Gr. 8. XXIV, 352 S.

Levy-Brühls Werk „Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures" ist 1910 erschienen, die vorliegende Übersetzung 1921 von Jerusalem herausgegeben.

Levy-Brühl ist Anhänger der von Dürkheim geführten französischen Soziologenschule. Der Verfasser ist der Meinung, daß die Individualpsychologie nicht geeignet ist, uns die Geistesart der Primitiven und ihre Kollektivvorstellungen verständlich zu machen. Die Kollektivvorstellungen werden an folgenden Merkmalen erkannt: „Sie sind den Gliedern einer gegebenen sozialen Gruppe gemeinsam; sie vererben sich von Generation zu Generation; sie drängen sich den Individuen auf und erwecken bei ihnen je nach den Umständen Gefühle der Achtung, der Furcht, der Anbetung usw. für ihre Gegenstände. Dies will nicht sagen, daß sie sich auf ein Kollektivsubjekt beziehen, welches von den Individuen, die die soziale Gruppe bilden, verschieden wäre, sondern es ist damit bloß gemeint, daß das für sie Charakteristische nicht durch die bloße Betrachtung der Individuen als solcher erklärt werden kann, ebenso wie eine Sprache, mag sie auch eigentlich nur in den Köpfen derer, die sie sprechen, existieren, eine unzweifelhaft soziale Wirklichkeit ist, die auf ein Ganzes gemeinschaftlicher Vorstellungen gegründet ist. Denn sie drängt sich einem jeden dieser Individuen auf, sie ist vor ihnen da und überlebt sie.

Daraus ergibt sich eine sehr wichtige Folgerung, auf die die Soziologen mit Recht ein Hauptgewicht gelegt haben und die den Anthropologen entgangen ist. Um den Mechanismus der Einrichtungen (besonders der niederen Gesellschaften) zu verstehen, muß man sich erst von dem Vorurteil befreien, daß die Kollektivvorstellungen im allgemeinen und die niederen Gesellschaften im besonderen Gesetzen der Psychologie gehorchen, die sich auf die Analyse des einzelnen Subjekts gründen. Die Kollektivvorstellungen haben ihre eigenen Gesetze, die sich — gar wenn es sich um die Primitiven handelt — durch das Studium der Kollektivvorstellungen und ihrer Verbindungen in den niederen Gesellschaften, welches einiges Licht auf das Entstehen unserer Kategorien und logischen Prinzipien wirft."

Levy-Brühl hat nun versucht, die wichtigsten Kollektivvorstellungen der Primitiven zu untersuchen und stellte in diesen Vorstellungen gegenüber denen des Kulturmenschen einen weit größeren Reichtum emotioneller und motorischer Elemente als integrierende Bestandteile fest.

Im Vorwort wird von Jerusalem darauf hingewiesen, daß auf soziologischer Grundlage eine neue Erkenntnistheorie zustande kommen wird.

Das vorliegende Werk ist auch für den gebildeten Laien von großem Interesse.

Rostock. Dr. R. Katz-Heine.

Vischer, Fr. Th., par O. Hesnard, Professeur au Lycée Charlemagne (Collection historique des grands philosophes.) Paris, Librairie Félix Alcan. Gr. 8°. VI + 510 S.

Das durchaus wertvolle Buch schildert Vischers Leben und Wirken bis etwa zu dem Zeitpunkt, da Vischer ein Fünfziger wurde. Es enthält also — was für die Leser des „Archivs" wichtig sein dürfte — eine Würdigung der großen „Ästhetik", die gerade jetzt (im Verlag von Meyer und Jessen) neu erschienen ist. Der Verfasser geht so vor, daß er auf die Quellen verweist, aus denen die philosophische Gesamtanlage gespeist wurde. Hierbei wird allerdings der Kantische Idealismus zu kurz und in veralteter Auffassung dargestellt: Was Kants „Subjektivismus" eigentlich ist, weshalb das aus der Ethik verbannte Gefühl in der Ästhetik angesiedelt wird, welcher Zusammenhang zwischen Geschmack, Individualität, Kunst (im weiten Sinn, nicht nur als „schöne Kunst") und Geschichte besteht — diese für Vischer wie für Hegel so wichtigen Fragen werden nicht aufgeworfen. Besser glückt es Herrn Hesnard mit Schellings „Bruno" und Solgers „Erwin". Am überzeugendsten wirkt er da, wo er dem Weg des großen Werkes selber folgt, den Inhalt teils entfaltend teils zusammendrängend. Nur schade, daß er so wenig von der Bedeutung des wunderlichen und verehrungswürdigen Buches für unsere gegenwärtige Ästhetik zu sagen weiß.

Von dem Schöpfer der „Ästhetik" trennt Herr Hesnard den Essayisten und Moralisten Vischer. Während jener aus der Theologie und der Metaphysik stammt, zeigt dieser die Entwicklung des Goetheschen Deutschland zum Hegelschen und Bismarckschen, die allmähliche Bekehrung Süddeutschlands zu Preußen. Dennoch besteht zwischen den beiden eine von Herrn Hesnard gut gesehene Gemeinsamkeit. Der Meister in der Handhabung allgemeiner Begriffe hat den empfänglichsten Sinn für das Individuelle, so daß seine „Ästhetik" manchmal wie ein feierlicher Einspruch gegen jeden Akademismus wirkt, erhoben im Namen des „Zufälligen" (συμβεβηκός). Es ist ihm dermaßen ernst mit der Notwendigkeit für die Idee, Erscheinung zu werden, daß er bis in das Handwerkliche der Einzelkünste „von oben" hinabsteigt. Aber zugleich kommt das alles doch auch von unten her, aus inniger

Vertrautheit mit den Künsten (die Musik ausgenommen) und aus einer echt deutschen Stellungnahme zur „Sache selbst“. Unser Verfasser meint sogar: „Tout cet hegelianisme humaniste et platonisant est l'expression esthétique de tendances nationales et profondes“ (S. 499). Die Kunst vereinige sich schließlich für Vischer mit dem politischen Leben, die Moral werde zur Ausübung staatlicher Tugenden, die Religion schmelze ein in den deutschen Staatsgedanken. Näheres zu erfahren sind wir nicht berechtigt, da das Buch weder die Ergänzung, Verteidigung und Selbstkritik der „Ästhetik“ umfaßt, noch den Verfasser des „Auch Einer“ (und den Politiker der sechziger und siebziger Jahre) behandelt. An der allgemeinen Charakteristik Vischers wird der zweite Band schwerlich etwas ändern: sie ist recht fein, gleicht aber manchmal einem Plaidoyer, wie das dem advokatorischen Wesen des Franzosen naheliegt. Immerhin: daß ein Bretone dem Schwaben, ein weltläufiger Franzose unserer Tage dem versponnenen und verknurrten Metaphysiker des 19. Jahrhunderts solche Gerechtigkeit widerfahren läßt, ist tröstlich, und daß die Faculté des Lettres der Pariser Universität dies Buch als „Thèse“ zugelassen hat, ist in mehreren Beziehungen erfreulich. Vielleicht haben Referenten und Dekan auch den folgenden Satz gelesen, der sich allerdings auf das Deutschland vor hundert Jahren bezieht: „Ces déceptions politiques, le souvenir des persécutions pèsent sur cette nation. Elle se recueille, elle prend conscience de ses forces, de ses besoins, de ses appétits.“

Berlin. Max Dessoir.

Windelband, Wilh., Lehrbuch der Geschichte der Philosophie 9. u. 10. Aufl. Besorgt von Erich Rothacker. 594 S. Tübingen Mohr 1921.

Ein Lehrbuch der Geschichte der Philosophie, das bereits seine 9. und 10. Auflage erlebt, beweist dadurch schon seinen inneren Wert. Wie der Verfasser in dem „Prospekt zur 1. Lieferung der 1. Auflage“ sagt, hat er sich „von dem üblichen Schema, wonach die Geschichte der Lehren an die Reihenfolge der philosophierenden Persönlichkeiten geknüpft zu werden pflegt, freizumachen gesucht, um in der Hauptsache nur eine Geschichte der Probleme und der zu ihrer Lösung erzeugten Begriffe zu geben.“ Nach einer Einleitung, in der der Verfasser sich über Namen und Begriff der Philosophie, die Geschichte der Philosophie und über Einteilung der Philosophie und ihrer Geschichte äußert, ist das Werk in sieben Teile gegliedert, von denen der erste die Philosophie der Griechen behandelt, der zweite die hellenistisch-römische Philosophie, der dritte die mittelalterliche Philosophie, der vierte die Philosophie der Renaissance, der fünfte die Philosophie der Aufklärung, der sechste die deutsche Philosophie, der siebente die Philosophie des 19. Jahrhunderts. Ein sorgfältiges Namen- und Sachregister bilden den Schluß. Aber trotz jener Absicht des Verfassers sind ausreichende Angaben über das Leben der besprochenen Philosophen gemacht.

Wie es ferner für ein durchaus wissenschaftliches und auch zu wissenschaftlichen Zwecken durchaus brauchbares Werk nötig, ist die Übersicht über die zugehörige Literatur sehr reichhaltig. Vollständige Beherrschung des Stoffes, tiefe philosophische Einsicht und infolgedessen eine von hohem Standpunkt gegebene und zugleich mit sprachlicher Gewandtheit geschriebene Darstellung zeichnen das Werk aus und machen sein Studium zu einer Freude. In nüchterner Auffassung geht der Verfasser den Gedankengängen und Darstellungen der einzelnen Philosophen nach; er zeigt auch verständnisvolles Folgen und Anschließen an neuere Forschungen. Der Studierende eines jeden wissenschaftlichen Faches sollte daher ein solches Werk studieren. Er wird dadurch zu einer freieren geistigen Stellung kommen und wird auch das Wesen wissenschaftlicher Forschung kennen und erfassen lernen. Es wird ja auch an diesem Werke, wie bei jeder fortschreitenden Wissenschaft, im einzelnen manches zu bessern und zu berichtigen sein. Die Auffassung von dem Charakter der Platonischen Dialoge, wie sie S. 96 dargelegt ist, wird doch wohl zu ändern sein. Dagegen sehe auch ich mit Windelband Sokrates als Begründer der Begriffsphilosophie an und halte Rothackers auf Heinrich Maiers Forschungen gegründete Zweifel (S. 59 A. 1) nicht für berechtigt. Wie hätte auch Antisthenes sonst Versuche zur Begriffsbildung machen können, zu denen er allerdings seiner ganzen Veranlagung nach unfähig war?

Köln. Prof. Rick.

Remigius Stölzle, Das Problem des Lebens in der heutigen Philosophie. Paderborn 1920. Schöningh.

Der Verfasser trug sich mit dem Gedanken, die vorliegende skizzenhafte Behandlung des Lebensproblems zu einer umfangreicheren Schrift auszuarbeiten; doch der Tod hat ihm vorzeitig die Feder entrissen. Nun hat die Tochter des Gelehrten diese Skizze als pietätsvolles Andenken an den verstorbenen Vater herausgegeben. Die Frage nach dem Wert des Menschenlebens drängt sich angesichts der Weltkriegskatastrophe mit erneuter Wucht auf. Der Verfasser befaßt sich kritisch mit den verschiedenen Antworten, die vom Skeptizismus, Monismus in seinen Formen (bei Nietzsche, Wundt, Eucken, den Materialisten) und endlich vom Theismus gegeben worden sind. Er entscheidet sich für die Antwort des Theismus, weil dieser allein dem Menschenleben einen wahren, dauernden und befriedigenden Inhalt zu geben vermag. Die Schrift ist für jeden Gebildeten leicht verständlich.

Grupp, Georg, Die Verweltlichung des Lebens in der Neuzeit. Paderborn 1922. Schöningh.

Das Schriftchen spürt den Gründen nach, die zur modernen Lebensauffassung geführt haben. Die Einheit der mittelalterlichen Lebensauffassung wurde zerrissen durch die Renaissance, die Persönlichkeit, Natur und Welt in den Mittelpunkt stellte. Luthers Werk war nicht Wiederbelebung des Urchristentums, sondern die Einleitung zur Ent-

christlichung. Der Kalvinismus erstrebt Weltbeherrschung und legt den Grund zum kapitalistischen Geiste. Ihm ist der Erfolg der Arbeit ein Beweis göttlichen Wohlgefallens. Die Barockzeit hebt das Freudige und Beseligende am Christentum bis zum Übermaß hervor. So war die Aufklärungszeit vorbereitet, die das Wesentliche und das allen Religionen Gemeinsame als Vernunftreligion pries, woraus die modernen Richtungen des Materialismus und Pantheismus flossen, die die völlige Entgeistigung und Verweltlichung der Lebensauffassung herbeiführten. Mit einem Worte der Hoffnung schließt das anregende Büchlein.

Rackl, Michael, Lebenskräfte im Dogma. Paderborn 1922. Schöningh.

Was den Verfasser zu diesem Schriftchen bewogen hat, setzt er in der Einleitung auseinander. Es sind die gangbaren, aber vagen Behauptungen, daß Dogma und Leben Widersprüche seien. Demgegenüber begründet er in einsichtiger und stichfester Begründung drei Sätze: 1. Dogma ist Leben. Die dogmatische Formulierung bedeutet nicht Versteinerung, sondern Geist und Leben. Obwohl das Dogma unveränderlich der Substanz nach ist, kann man doch von einem Fortschritt nach der materiellen (Offenbarung) wie nach der formellen Seite (kirchliche Vorlage) reden. 2. Das Dogma setzt Leben voraus. Einmal ist die göttliche Offenbarung die Tat des lebendigen Gottes, Einwirkung des höchsten Geistes auf den geschaffenen Geist, dann aber auch ist die Formulierung des Dogmas Produkt der Geistesarbeit von Jahrhunderten innerhalb der von Gott geleiteten Kirche. 3. Das Dogma schafft Leben. So ist es wirkkräftig für das beschauliche Leben, insofern es Verstandesarbeit fordert im vitalen Akt des Glaubens und das Herz befriedigt. Dogma und Mystik fordern einander. Das Dogma hat Bedeutung für das tätige Leben, insofern es die Voraussetzung bildet für das ethische Verhalten. Es wird nicht nur gedacht, sondern führt auch zum Erlebnis. Der Verfasser zeigt dies an den Hauptdogmen.

Grabmann, Martin, Die Idee des Lebens in der Theologie des heiligen Thomas v. Aquin. Paderborn 1922. Schöningh.

Diese Schrift berührt sich dem Ziele nach mit der vorher besprochenen. Sie will zeigen, wie die Idee des Lebens durch das System des hl. Thomas sich hindurchzieht. Zwei Hauptgedanken verfolgt der Verfasser.

1. Gott ist kein starres, ruhendes Sein, sondern enthält ein unfaßbar reiches Leben, und zwar in den Beziehungen der drei Personen zueinander. Zu diesem Zweck durchforscht Verf. den Begriff des Lebens bei Thomas in seiner Tiefe und Allseitigkeit und in seiner Anwendung auf Gott. Gott ist das vollkommenste Leben, Aktualität und Subsistenz des Seins. Das innertrinitarische Leben entfaltet sich in der Fruchtbarkeit der göttlichen Natur als Auswirkung des unendlichen Gedankens und der unendlichen Liebe. Mit großer Sorgfalt hat Verf. diese Spekulation dem Leser nahegebracht.

2. Das übernatürliche Gnadenleben ist Teilnahme am innergöttlichen Leben. Drei Gesichtspunkte bieten sich dem Verfasser dar, die er des weiteren verfolgt a) das Wesen des übernatürlichen Lebens als Teilnahme an der göttlichen Natur und göttlichem Leben, b) Mitteilung dieses Lebens durch Christus in den Sakramenten der Kirche, c) Ausgestaltung und Vollendung dieses Lebens durch den hl. Geist. Die innere Verflechtung der Gnadengemeinschaft mit dem innertrinitarischen Lebens wird in der feinsten Weise aus der thomistischen Doktrin herausgeholt.

Wunderle, G., Das religiöse Erleben. Paderborn 1922. Schöningh

Als Ausgangspunkt zur Untersuchung des religiösen Erlebens bezeichnet der Verfasser das eigene Erleben und Erfahren. Wesentliche Mittel sind die Einschauung in fremdes Leben, gründliches Wissen um den Gehalt der religiösen Formen. Diese Wege führen nur zur Feststellung von typischen Wahrscheinlichkeiten und Regelmäßigkeiten. Darauf geht der Verfasser die Sprachbezeichnungen für das religiöse Erleben durch und versucht ihre psychologische Ausdeutung. Religion ist Leben, da alle Akte des Geistes beteiligt sind. Vor allem betont der Verfasser, daß Religion ein Gegenständliches fordere, daß ein verschwommenes objektloses Fühlen nicht hinreiche. An dritter Stelle motiviert er das Wirklichkeitsbewußtsein des religiösen Erlebens. Der Gegenstand wird nicht vom Denken erzeugt, sondern als ein Wirkliches vom menschlichen Denken Unabhängiges erfaßt. Das Wirklichkeitsbewußtsein führt zum Problem der Entstehung und Entwicklung des religiösen Erlebens. Der Verfasser verhehlt sich nicht die Schwierigkeiten, die hier für den Religionspsychologen bestehen. In der Frage ob die Religion lediglich Gemeinschaftsprodukt oder ein individuelles Erzeugnis sei, entscheidet er sich für die vermittelnde Antwort. Beide Faktoren kommen in Betracht, und zwar geht das Individuelle dem Sozialen voran. An der ersten Entstehung der Religion ist nicht nur die Furcht vor niederschmetternden Ereignissen, sondern auch die Freude an erhebenden Naturvorgängen beteiligt und letzthin ist es das Kausalitätsbedürfnis, das zur Religion, zum Glauben an ein über der Natur stehendes Wesen führt. Den Schluß bildet die Untersuchung des außerordentlichen, des mystischen Erlebens. Es ist nur ein höherer Grad des gewöhnlichen religiösen Erlebens, nicht wesentlich verschieden von ihm. Der Verfasser sucht die Typen dieses Erlebens und die Formen der seelischen Betätigung herauszuheben und verteidigt die Bewußtheit des göttlichen Ursprungs der Erlebnisse gegenüber der modernen Religionspsychologie. Sie sind nicht als bloße Werterlebnisse, sondern als Wirklichkeitserlebnisse zu verstehen.

Die Schrift berührt wohltuend durch die sorgsame und besonnene Art der Forschung und Deutung. Sie hält sich gleich fern von Verstiegenheiten wie oberflächlichen Rationalisierungen.

Prof. Dr. Herkenrath, Köln-Deutz.

Husik, Dr. I., A History of Mediaeval Jewish Philosophy. Pp. L. 462. New York: The Macmillan Company, 1916.

This excellent work by Dr. Husik deserves a warm welcome, as it supplies a great desideratum. It is very clear and complete, learned and thorough, and without a trace of pedantry. After a long and admirable Introduction, there are eighteen chapters devoted to individual Jewish philosophers. In this way the author objectively works out the rationalistic movement in mediaeval Jewry from the ninth and tenth centuries up to its decline in Spain and France in the fifteenth century. Husik follows „its ascending curve" through, amongst others, Gabirol, Bahya, and Ibn Daud, to its highest point in Maimonides, and then traces its descent through Gersonides, Crescas, and Albo. He brings out its essential nature as a serious attempt to frame a Jewish Weltanschauung amid the conflict of philosophies and religions. At the close of his work Dr. Husik says: „There are Jews now and there are philosophers, but there are no Jewish philosophers and there is no Jewish philosophy." He shews the reasons for this since the fifteenth century, and for Jewish philosophy never passing beyond the Scholastic stage. Now, the late H. Cohen was a German philosopher, not a Jewish one, but his recent remarkable work, „Die Religion der Vernunft aus den Quellen des Judentums", is yet, in a sense, a product of the Jewish mind, which it would be interesting to relate, along with any similar phenomena, to past Jewish philosophy.

There is an excellent Bibliography, in which the German literature has due place. But it should have included the Art. on „Judaism" in Vol. VII of the Hastings' „Ency. of Religion and Ethics", and the „Histoire de la Philosophie Médiévale", by M. de Wulf. There are also valuable Notes, a list of Rabbinic Passages, and a good Index. I warmly recommend the book. J. Lindsay.

Schroeder, K., Platonismus in der Englischen Renaissance, vor und bei Thomas Eliot. Pp. IX. 153 + 106. Berlin: Mayer & Müller, 1920.

This is an interesting and well-documented work, and reflects much credit upon the author, as dealing with the literature of a country other than his own. It is made up of nine chapters dealing with the following subjects: Plato in England before the sixteenth century (in three parts); life and works of John Colet; of Erasmus; of Thomas More; of Thomas Starkey; of Thomas Eliot; of Roger Ascham; of Campion and Mulcaster; and of the Courtier. The chapters are all very clearly and interestingly written, with constant footnotes and references. In dealing with Erasmus, the author has naturally leaned on the works of Froude, Seebohm, and Morley, as authorities. To them I now add: „Erasmus: His Life and Character, as shown in his Correspondence and Works." By R. B. Drummond. 2 vols: London, 1873. Also, „Erasmus, and other Essays". By M. Dods, London, 1891.

The last one hundred and six pages are a „Neudruck von Sir Thomas Eliot's ‚Disputacion Platonike'" and are, as such, of much interest.

The book belongs to the important „Palaestra" Series, to which it forms a valuable addition. J. Lindsay.

Laotse, Der Anschluß an das Gesetz oder der große Anschluß. Versuch einer Wiedergabe des Taoteking von Carl Dallago. Innsbruck. MCMXXI. Brenner-Verlag.

Der Verf., der sich als sprachunkundiger Verehrer des Geistes der altchinesischen Weisen bekennt, hat es versucht, den Taoteking, der ihm als Evangelium des reinen Menschentums gilt, an der Hand dreier, von ihm als unzulänglich beurteilter Übersetzungen und Übertragungen in einer „eigenmächtigen freien Wiedergabe", die übrigens bereits im Brenner Jahrbuch 1915 veröffentlicht war, dem allgemeinen Verständnis näher zu bringen. Für die Art dieser Wiedergabe beruft er sich auf die eigene Klarheit, die er durch hingebendes Eindringen in das Stoffliche des Vorwurfs erlangt habe. Für das chinesische Wortzeichen „Tao" hat der Verf. den Ausdruck „Anschluß an das Gesetz" (an das ewige, verhangene Gesetz des Alls) gewählt und glaubt, dem Verständnis damit wirksam entgegenzukommen. Allerdings wird dieser Ausdruck der verwickelten Vielseitigkeit des Taobegriffs ebensowenig gerecht wie irgendein anderer, aber die Sprache ist eben doch an bestimmte Wortausdrücke gebannt. Inhaltlich und sprachlich ist der vom Verf. gelieferte Text durchaus anzuerkennen und findet in dem Vorwort des Werkes eine eingehende Begründung.

B. v. Kern, Berlin.

Schwertschlager, Joseph, Philosophie der Natur, Philosophische Handbibliothek, Bd. III u. IV, Kempten-Regensburg-München 1921. Joseph Kösel und Friedrich Pustet.

Das Werk stellt gewissermaßen eine systematische Enzyklopädie der gesamten Naturwissenschaften in einheitlicher Behandlung des Inhalts und einheitlicher Durchführung der von vornherein angelegten Gesichtspunkte dar. Angelegt und durchgeführt im Sinne einer Naturphilosophie, die betreffs des rein naturwissenschaftlichen Inhalts durchaus auf modernem Standpunkt steht und den Stempel vorurteilsfreier Wissenschaftlichkeit an sich trägt, stellt das Werk in seinem philosophischen Gehalt sich auf den Standpunkt eines kritischen Realismus, in welchem der Verf. den Stoff als eine absolute Realität (im Sinne des aristotelischen Stoffbegriffs) auffaßt und ihn in engste Beziehung setzt zu den Attributen der Quantität und der Ausdehnung. Gleich realistisch behauptet der Verf. die Erkennbarkeit der Dinge an sich und behandelt in eingehender geschichtlicher und systematischer Darstellung sowohl die allgemeinen naturwissenschaftlichen Begriffe, Grundsätze und Anschauungen als im einzelnen das Weltsystem und seine Entwicklung sowie insonderheit den Bereich des Lebens mit all den Problemen, die in ihm enthalten sind. Hier vertritt er einen abgeklärten Vitalismus,

einen psychophysischen Dualismus und eine begrenzte Geltung der Deszendenztheorie.

Grundsätzlich stellt sich der Verf. durchaus auf den theistischen Standpunkt und orientiert nach ihm auch seine Naturphilosophie. Alldem legt er das aristotelisch-scholastische Begriffssystem zugrunde und erstrebt eine induktive Metaphysik der Natur, zu der jede wahre Naturphilosophie hinstreben müsse, alles in allem ein einheitliches und geistig korrektes Weltbild, das ebenso unser Kausalitätsbedürfnis befriedige wie auch ethisch annehmbar sei. In diesem Weltbilde ist das Materielle der allgemeinste Gattungsbegriff des Sinnfälligen. Die Einheit des Universums erklärt sich aus der gegenseitigen Korrelation der Weltdinge und ihrer einseitigen Relation zu Gott, dem Schöpfer und Erhalter, dem persönlichen Gesetzgeber, derart, daß der ausnahmslosen Kausalität der Welt deren ausnahmslose Finalität sich beigesellt. Der Lebensgrund und der Grund der organischen Einheit ist ein dynamisch-psychisches Prinzip (Entelechie, Seele), das in Verbindung mit der Materie die Substanz des Organismus nach dessen innerstem Kern und Wesen, also den lebendigen beseelten Leib bildet. Die menschliche Geistesseele fällt nicht einfach mit jener organischen Seele zusammen, sondern überragt sie, und zwar auch bezüglich ihrer Existenz und wird unmittelbar hervorgebracht durch göttliche Potenz.

Damit dürfte die Tendenz des vorliegenden Werkes ausreichend gekennzeichnet sein, ohne daß übrigens die Fülle des naturwissenschaftlichen Inhalts durch jene Tendenz erdrückt oder der objektiven Kritik entzogen wäre. B. v. Kern, Berlin.

Becher, Erich, Geisteswissenschaften und Naturwissenschaften. Untersuchungen zur Theorie und Einteilung der Realwissenschaften. München 1921. Duncker u. Humblot.

Den äußeren Rahmen für den Inhalt des Werkes bildet die Einteilung der Wissenschaften, und zwar zielt der Verf. auf eine adäquate, dem Ganzen der Wissenschaften, insbesondere der Realwissenschaften angemessene Einteilung ab. So scharf die begriffliche Scheidung von Ideal- und Realgegenständen und von Ideal- und Realerkenntnissen ist, so können doch die Idealobjekte und Idealurteile aus den Realwissenschaften nicht ausgeschieden werden; deshalb bleibt eine Sonderung von Ideal- und Realwissenschaften mit Schwierigkeiten verknüpft und bietet keinen geeigneten Anhalt für eine allgemeine Einteilung der Wissenschaften. Der Verf. geht daher von den Realwissenschaften aus, unterzieht diese einer eindringenden wissenschaftstheoretischen Betrachtung und strebt als eigentliches Ziel seiner Arbeit eine vergleichende Wissenschaftslehre an, die mit erschöpfender Vollkommenheit und eindringender Kritik durchgeführt wird.

Mag man von den Gegenständen oder von den Methoden oder von den Erkenntnisgrundlagen ausgehen, überall bewährt sich als natürliches, adäquates, als oberstes und allgemeingültiges Einteilungs-

prinzip die Unterscheidung von Geisteswissenschaften und Naturwissenschaften, die sich zusammenschließen in einer übergeordneten Metaphysik. Diese Metaphysik wird definiert als die auf das Gesamtwirkliche eingestellte Realwissenschaft mit selbständigen, nur ihr eigentümlichen Problemen, die das Gesamtwirkliche als Ganzes und zugleich die Verhältnisse der Bestandteile zum Ganzen umfassen, während die sonstigen Realwissenschaften Einzelwissenschaften sind, welche die Wirklichkeitsbestandteile ohne Einstellung auf die Gesamtwirklichkeit erforschen. Innerhalb dieses Rahmens und in diesem Sinne behandelt der Verf. die einzelnen Realwissenschaften in ihrem Wesen, ihren Methoden und ihren Erkenntnisgrundlagen und stellt ihre Eigenartigkeiten, ihre Ziele, Wege und Ausgangspunkte fest. Aus der Verschiedenartigkeit der Gegenstände der einzelnen Wissenschaften ergibt sich die der Methoden und auch die Andersartigkeit der Erkenntnisgrundlagen. So fällt die gegenständliche Unterscheidung von Ideal- und Realwissenschaften mit der nach Methoden und Erkenntnisgrundlagen sich richtenden Zerlegung des Wissenschaftsreiches in vorwiegend apriorisch-deduktive und empirisch-induktive Disziplinen zusammen, und der gegenständlichen Einteilung der Realwissenschaften in Natur- und Geisteswissenschaften entspricht die Sonderung der Methoden und der Erkenntnisgrundlagen in solche der Sinneswahrnehmungen und der Selbst- (nebst Fremd-) wahrnehmung. Zu dem gleichen Ergebnis führt auch ein zweiter Weg, der von den Teildisziplinen der Wissenschaftslehre (Wahrheitstheorie, Erkenntnistheorie, Logik) ausgeht, woraus geschlossen werden kann, daß die Zahl der Einteilungsgesichtspunkte mit den dargelegten Prinzipien in der Tat erschöpft ist.

Die Kulturwissenschaften und die Psychologie subsumiert der Verf. gemeinsam unter die Geisteswissenschaften, bekämpft die Einteilung in individualisierende und generalisierende Wissenschaften (Rickert) und ebenso die Einteilung in nomothetische und idiographische Wissenschaften (Windelband) und verwirft auch die Kulturwertbeziehung. In gleicher Weise werden die empirischen und die apriorischen Grundlagen der Erkenntnis, insbesondere die Regel- und Gesetzmäßigkeitsvoraussetzung, der Ding- und Substanzbegriff, das Kausalprinzip und die sog. Willensfreiheit, die Voraussetzung einer bewußtseinstranszendenten Körperwelt und die des Fremdseelischen, ferner die Zweckforschung, die Werturteile und der Entwicklungsbegriff einer durchdringenden Kritik unterworfen.

Doch gibt alles dies nur einen flüchtigen Überblick über die Reichhaltigkeit des Werkes, die in einem Referat nicht zu erschöpfen ist, sondern die gesamte Theorie der Wissenschaften in eingehenden Untersuchungen umfaßt. Wenn auch in untergeordneten Einzelheiten mit den Auffassungen des Verf. gerechtet werden könnte, so stellt das Ganze des Werkes sich doch als eine grundlegende Arbeit von umfassendem Charakter und von nachhaltiger Bedeutung dar.

B. v. Kern, Berlin.

Zur Besprechung eingegangene Werke.

A. Deutsche Literatur.

Alliata, G., Das Wesen der Kraft und die Einheit des Weltbildes. Leipzig, Hillmann.

— Verstand contra Relativität. Ebd.

— Das Weltbild der Äthermechanik. Ebd.

Beier, Fr., Der Liebestod. Pfullingen, Baum.

Brentano, Franz, Die Lehre Jesu. Herausg. von A. Kastil. Leipzig, Meiner.

— Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis. 2. Auflage Hrsg. von O. Kraus. Ebd.

Deussen, P., Vedanta und Platonismus im Lichte der Kantischen Philosophie. Berlin, Unger.

Deneffe, A., Kant und die katholische Wahrheit. Freiburg, Herder.

Diestel, E., Der Teufel als Sinnbild des Bösen. Berlin, Unger.

Dorm, T., G. Heymans psychischer Monismus. Tübingen, Osiander.

Dreiling, R., Das religiöse und sittliche Leben der Armee unter dem Einfluß des Weltkrieges. Paderborn, F. Schöningh.

Engelhardt, V., Weltbild und Weltanschauung. Leipzig, Reclam.

Fichte, Joh. G., Beitrag zur Berichtigung der Urteile über die französische Revolution. Herausg. von R. Strecker. Leipzig, Meiner.

— Einige Vorlesungen über die Bestimmung des Gelehrten. Ebd.

Friedmann, C., Psychologische Momente in der Ableitung des Apriori bei Kant. S. A. aus „Kantstudien“ Bd. XXVI.

Fritzsche, R. A., Hermann Cohen. Berlin, Br. Cassirer.

Geschichtskalender, Deutscher. Herausgeber Fr. Purlitz (Januar-Juni 1921). Leipzig, Meiner.

Grabmann, M., Die Idee des Lebens in der Theologie des hl. Thomas v. Aquin. Paderborn, Ferd. Schöningh.

Grupp, G., Die Verweltlichung des Lebens in der Neuzeit. Ebd.

Heimsoeth, H., Die sechs großen Themen der abendländischen Metaphysik. Berlin, Stilke.

Hessen, Joh., Hegels Trinitätslehre. Freiburg, Herder.

Heynacher, M., Goethes Philosophie aus seinen Werken. Leipzig, Meiner.

Höffding, H., Der Relationsbegriff. Leipzig, Reisland.

Kafka, G., Sokrates, Platon und „der sokratische Kreis". München, Reinhardt.

Kreis, Fr., Die Autonomie des Ästhetischen in der neueren Philosophie. Tübingen, Mohr.

Laue, H., De Democriti fragmentis ethicis (Diss.). Göttingen 1921.

Leisegang, H., Pneuma Hagion. Leipzig, Hinrichs.

Plaut, P., Geistige Wiedergeburt. Berlin, Melnik.

Rackl, M., Lebenskräfte im Dogma. Paderborn, F. Schöningh.

Reche, Das Denken in Zwiegestalt. Dortmund (Bismarckstraße 39).

Reimann, A., Sebastian Franck als Geschichtsphilosoph. Berlin, Unger.

Skala, R., Untersuchung der Erfahrungsgrundlage für die unwillkürlichen metaphysischen Gedanken. Wien.

Stölze, R. Das Problem des Lebens in der heutigen Philosophie. Paderborn, F. Schöningh.

Sylvester, J., Menschliches. Miniaturen aus der Natur. Freiburg, Jul. Boltze.

Vorländer, K., Immanuel Kants Leben. Leipzig, Meiner.

Wunderle, G., Das religiöse Erleben. Paderborn, Ferd. Schöningh.

Zickendraht, K., Kants Gedanken über Krieg und Frieden. Tübingen, Mohr.

B. Englische Literatur.

Moore, G. E., Principia ethica. Cambridge, University Press.

Mordall, Ph., The origin of lettres and numerals. Philadelphia.

C. Französische Literatur.

Bouyges, P. M., Notes sur les philosophes arabes connus des latins au moyen-age. Beyrouth, Impr. catholique.

Dupréel, E., La légende socratique et les sources de Platon. Bruxelles, Robert Sand.

Fénelon, Ecrits et lettres politiques. Introduction et notes de Ch. Urbain. Paris, Bossard.

La Mettrie, L'homme-machine suivi de l'art de jour. Introduction et notes de M. Solovine. Paris, Bossard.

Proudhon, P.-J., Du principe fédératif. Introduction et notes de Charles-Brun. Paris, Bossard.

D. Italienische Literatur.

Monroe, P. — E. Codignola, Breve corso di storia dell' educazione. Vol. I. Firenze, Vallecchi.

Vivante, L., Della intelligenza nell' espressione. Roma, Maglione & Strini.

E. Skandinavische Literatur.

Vannérus, A., Vetenskaps-Systematik. Stockholm, Bonnier.

Gedruckt bei A. W. Hayn's Erben, Potsdam.

Neudruck Reprint

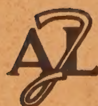
SÜDOST-FORSCHUNGEN

IM AUFTRAG
DES DEUTSCHEN AUSLANDSWISSENSCHAFTLICHEN INSTITUTS (BERLIN), DES SÜDOSTINSTITUTES MÜNCHEN, DER SÜDOSTGEMEINSCHAFT WIENER HOCHSCHULEN UND EINER GEMEINSCHAFT PRAGER INSTITUTE

geleitet und herausgegeben von

FRITZ VALJAVEC

Band 9/10. 1944/45 DM 120.—


„Journalfranz" Arnulf Liebing, oHG.
8700 Würzburg 2/Germany, Postfach 1136